INS
C
LES J
A TOUTE
MELÉES DE P
ET D
Imprimées sur l
PUBL
A L'IMPRIM
No. 7,

INSTRUCTIONS

CHRETIENNES

POUR

LES JEUNES GENS;

UTILES

A TOUTES SORTES DE PERSONNES;

MELÉES DE PLUSIEURS TRAITS D'HISTOIRE

ET D'EXEMPLES ÉDIFIANS.



Imprimées sur la quatrième édition d'Avignon revue et corrigée.

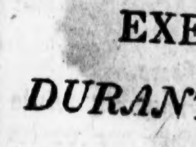
MONTREAL:

PUBLIE' POUR A. BOWMAN,

A L'IMPRIMERIE DE LANE ET BOWMAN,

No. 7, Rue St. François Xavier.

1816.



EXE

DURAN

JE vais, mo
re ; faites-m
y conduisoit.
rent les filles
votre Croix,
Accordez-moi
vôtre, telle qu
Mère au pied
douleurs et d
amour pour no

En en

Seigneur, j'
j'y verrai le Sa
saint Nom.

Vous dir

O amour cru
tant de peines
misérable péche
O Dieu de m
me détachez de
Faites-moi c
ma croix soit jo
volontiers. Je

EXERCICE SPIRITUEL

DURANT LA SAINTE MESSE.

JE vais, mon doux Jésus, avec vous au Calvaire ; faites-moi participant de la charité qui vous y conduisoit. Donnez-moi les sentimens qu'eurent les filles de Sion, vous rencontrant chargé de votre Croix, et la couronne d'épines sur la tête. Accordez-moi une résignation de ma volonté à la vôtre, telle qu'étoit celle de votre bienheureuse Mère au pied de la Croix, par les mérites de vos douleurs et de votre sainte constance en votre amour pour nous. Ainsi soit-il.

En entrant dans l'Eglise, dites ;

Seigneur, j'approcherai de votre saint Autel, j'y verrai le Saint des Saints, et je louerai votre saint Nom.

Vous direz devant le Saint Crucifix :

O amour crucifié ! qui vous a porté à souffrir tant de peines et une mort si cruelle pour moi misérable pécheur ?

O Dieu de mon ame ! attachez-moi à vous, et me détachez de moi-même.

Faites-moi cette grace, mon doux Jésus, que ma croix soit jointe à la vôtre, et que je la porte volontiers. Je présente à vos pieds mes inten-

tions, mes actions, mes affections, désirant de tout mon cœur, que vous soyez à jamais l'unique objet de mon amour : mon Dieu, faites-moi miséricorde. Ainsi soit-il.

Au commencement de la Messe.

Très doux Jésus, je me prosterne en toute humilité à vos pieds, désirant les arroser et les laver de mes larmes par le déplaisir des péchés que j'ai commis contre votre divine Majesté, vous suppliant d'avoir pitié de cette pauvre et chétive créature rachetée par votre précieux Sang : ne la punissez pas selon ses mérites.

Seigneur, je reconnois mes fautes et m'en repens de bon cœur. Je vous en demande très humblement pardon ; je me propose, moyennant votre sainte grace, d'être mieux sur mes gardes, et de vous aimer de toutes les forces de mon ame. Ainsi soit-il.

Puis vous direz le Misereátur *et le* Confiteor, *après le Prêtre.*

A l'Introït de la Messe.

O Dieu éternel ! je me réjouis de ce que vous êtes seul celui qui est, et que pas un n'ait l'être que par vous. O grandeur infinie, vous savez bien ce que vous êtes et ce que je suis : vous êtes tout et je ne suis rien, et cependant vous me cherchez.

Au Kyrie eleison.

O Très-miséricordieux Sauveur ! je vous demande humblement pardon, pour tous ceux qui sont en péché motel, et vous supplie par votre précieux Sang, Mort et Passion, de leur inspirer une parfaite douleur et repentir de leurs péchés,

afin que votre Saint Nom soit loué en eux et par eux.

Au Gloria in excelsis.

Je me réjouis, ô mon Dieu, de vous voir adoré des Anges, et il me déplait grandement que vous soyez si méconnu et oublié des hommes. Seigneur, je vous adore avec ces Esprits bienheureux, et souhaite extrêmement que tout le monde vous connoisse et vous adore. O Roi de gloire, élevez mon cœur en haut, afin qu'il glorifie votre Saint Nom sur la terre, comme les Anges le glorifient au Ciel. Tout ce que je dirai et ferai sera pour votre gloire sans rechercher la mienne; j'aurai toujours en ma bouche: gloire soit à Dieu.

Quand le Prêtre dit Dominus vobiscum, *dites :*

Mon Dieu, demeurez toujours avec moi, et jamais ne vous en éloignez.

A l'Epître.

O doux Sauveur, donnez-moi la lumière pour connoître et accomplir toujours votre sainte volonté; et me faites la grace de porter patiemment pour votre amour les adversités qui m'arriveront. Ainsi soit-il.

A l'Evangile.

O Dieu de mon cœur, éclairez les yeux de mon entendement, et enflammez mon cœur et mes affections, afin que je puisse exécuter et garder vos commandements, vos conseils et vos saintes inspirations. Ainsi soit-il.

Au Credo.

O Souveraine Majesté! je crois fermement que vous êtes un Dieu en trois personnes, Père, Fils

et Saint Esprit, qui de rien avez créé toutes choses.

Je crois que votre seconde personne, qui est votre Fils, s'est fait homme et est né de la bienheureuse Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit : qu'il est mort pour moi et qu'il doit juger le monde : je crois les sept Sacremens de la Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. Finalement, je crois tout ce que la même Eglise enseigne, et je veux vivre et mourir en cette Foi, encore qu'il fût besoin d'endurer plusieurs tourmens à l'imitation des Saints Martyrs.

A l'Oblation de l'Hostie.

Père Eternel, en l'union de votre saint amour et en mémoire de ce divin Sacrifice qui vous fut offert sur l'arbre de la Croix par mon Sauveur J. C. représenté par celui-ci ; je vous offre tout moi-même, toutes mes pensées, paroles et œuvres, suppliant votre bonté infinie de les adresser toutes à votre honneur et gloire. Ainsi soit-il.

Au Sursum Corda.

SEIGNEUR, que vos tabernacles sont désirables ! mon ame souhaite de s'unir à vous plus ardemment que le cerf lassé ne cherche les eaux de rafraichissement.

Tirez-moi après vous, ô mon tout, et je courrai après les odeurs de vos parfums, car sans vous je ne prétends plus rien au Ciel, ni en la terre. O si la mémoire de vos biens éternels demeuroit toujours empreinte dans mon ame, je ne tiendrois plus compte des biens périssables de ce monde. O mon Dieu, quand vous irai-je voir clairement en votre

gloire, quand aurai-je le bonheur de me prosterner devant vous visiblement !

Au Sanctus.

O Saint des Saints ! donnez-moi à connoître ce que vous êtes et votre Etre éternel, afin que mon ame éclairée de votre lumière, vous loue, vous glorifie, et vous bénisse en l'eternité. Ainsi soit-il.

A l'Elévation de l'Hostie.

O salutaris hostia, quæ cœli pandis ostium, bella premunt hostilia, da robur fer auxilium.

Ou autrement.

O Dieu tout puissant ! ô bonté suprême ! ô grande miséricorde ! ô justice ! ô charité infinie ! ô Père Eternel, voilà mon Sauveur J. C. votre Fils bien-aimé que je vous offre en satisfaction de toutes mes offenses, négligences et ingratitudes.

A l'Elévation du Calice.

Très précieux sang de mon Sauveur, lavez-moi, purifiez-moi par l'excès de l'amour par lequel vous futes répandu ; et pénétrez-moi de la douleur par laquelle vous futes tiré des veines de mon doux Rédempteur. Ainsi soit-il.

1. O Père très-saint, qui habitez les hauts lieux, je me réjouis de votre sainteté. Donnez, je vous supplie, la lumière de la Foi aux Infidelles, la grace et la charité à tous les Chrétiens, et un fervent amour à tous les justes ; afin que tous sanctifient votre nom sur la terre, comme les Bienheureux au Ciel.

2. O très-Sainte Trinité, entrez en nous, demeurez et régnez en ceux qui vivent sur la terre comme vous régnez dans les Saints qui vivent au Ciel, afin que nous vous servions comme eux.

3. O grand Dieu, enseignez-moi à faire votre volonté entièrement, avec promptitude, sans aucune répugnance, avec force et persévérance jusqu'à la fin, par amour et avec amour fervent.

4. O pain de vie, qui descendites du Ciel pour donner la vie au monde, donnez vous à moi. Je remets de bon cœur les offenses qu'on m'a faites, afin que vous me remettiez celles dont je vous suis débiteur.

5. O Père céleste, voyez comme je suis combattu de plusieurs ennemis : je ne refuse pas le combat puisqu'il vous plait : mais aidez-moi à remporter la victoire, qui retournera à votre gloire.

6. Seigneur, délivrez-moi de tous péchés, de votre colère, de l'esprit de fornication et de tout mal. Ainsi soit-il.

Au premier Agnus Dei.

Très-doux agneau, pardonnez-moi, s'il vous plait, tous mes péchés, et particulièrement ce-lui auquel je suis le plus enclin.

Au Second.

Très-innocent Agneau, je vous demande, par le mérite de votre sainte Passion, le pardon général de tous mes péchés.

Au Troisième.

O très adorable Agneau de Dieu, donnez-moi votre paix, le repos de mes passions intérieures, et votre gloire en l'autre vie. Ainsi soit-il.

Quand le Prêtre Communie.

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea.

Pendant le dernier Evangile.

Dites un *Ave Maria* à la Mere de Dieu, pour la prier, et avec elle tous les Anges qui ont assisté au Saint Sacrifice de la Messe, spécialement votre Ange Gardien, ceux des assistans et du Prêtre, qu'ils louent et remercient Dieu pour vous, étant trop insuffisant pour le faire.

Bénédiction.

Le Seigneur Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit nous bénisse, nous défende de tout mal, et nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

EXERCICE SPIRITUEL

POUR LA CONFESSION.

Actes des vertus Théologales, insérés dans la Bulle de Benoit XIV. Acte de Foi.

MON Dieu, je crois fermement toutes les vérités contenues dans le Symbole des Apôtres et généralement toutes celles que l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine m'ordonne de croire, parceque c'est vous, ô souveraine vérité, qui les avez révélées.

Acte d'Espérance.

Mon Dieu, je désire de tout mon cœur de vous posséder éternellement. Fondé sur vos promesses, j'attends avec confiance de votre miséricorde infinie, par les mérites de J. C. ce souverain bonheur, et toutes les graces qui me sont nécessaires pour le mériter par l'observation de vos Commandemens.

Acte de Charité.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et plus que toutes choses, parceque vous êtes infiniment bon et infiniment aimable, j'aime mon prochain sans exception comme moi-même pour l'amour de vous.

Aux approches de la Confession.

Animez-moi, ô mon Dieu, d'un Saint zéle contre moi-même, pour réparer, en la manière qu'il vous plaira, les crimes que je déteste ; et puisque vous avez institué la confession des péchés que l'on a commis contre vous, j'embrasse avec joie ce moyen salutaire : je veux m'abaisser aux pieds d'un homme pécheur comme moi, et lui déclarer, sans en réserver aucun, tous les péchés par lesquels j'ai eu le malheur de m'élever contre vous : Je veux lui découvrir, et rejetter loin de moi, par une haine mortelle, tous les crimes qui m'ont donné la mort, je le veux, Seigneur, afin que ma conscience soit entièrement purgée de ce venin, afin que je retrouve un remède à mes maux en les faisant connoître, afin que les exposant tous à votre miséricorde, j'en obtienne le pardon, afin que vous ratifiiez dans le Ciel la sentence d'absolution que le Prêtre, que vous avez établi mon

Juge sur la terre, prononcera en ma faveur. Bannissez seulement de moi la malheureuse honte qui me feroit cacher au Médecin de mon ame les maladies spirituelles dont elle est atteinte, et qui me feroit sortir du Tribunal plus criminel que je n'y serois entré.

Après la Confession.

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu, d'avoir rompu mes liens, d'avoir écouté mes gémissemens, et de m'avoir pardonné avec tant de miséricorde. Plus j'ai reçu de graces de vous, ô mon Dieu, plus je reconnois la grandeur de mes péchés, plus je suis dans la crainte pour les péchés que vous m'avez pardonnés ; je les ai toujours devant les yeux, et en vous conjurant de me laver et de me purifier de plus en plus de mes iniquités, je sens renouveller en moi et s'exciter davantage la détestation et la haine que vous m'en avez fait concevoir. Le pardon que vous venez de m'accorder, a augmenté dans mon cœur l'amour que je vous ai promis, et le regret d'avoir offensé un Dieu si bon, un Maître si doux, un père si aimable : je vous en demande encore pardon par J. C. votre fils, et je vous supplie de ne point rejetter le sacrifice d'un esprit humilié et d'un cœur contrit que je vous veux offrir tous les jours de ma vie.

Prière à Jesus-Christ.

O Jésus qui m'avez aimé, et qui avez lavé mes péchés dans votre Sang, c'est par vous que j'ai eu accès auprès de Dieu votre Père, et que j'ai obtenu la rémission de mes péchés. Je me prosterne à vos pieds pour vous remercier comme le Lépreux, de ce quevous m'avez purifié et guéri de

la Lèpre de mes péchés. Je vous adore, à l'exemple de St. Thomas converti, comme mon Seigneur et mon Dieu. Tout mon désir est de pouvoir dire avec l'Apôtre St. Pierre pénitent et affligé de son péché, que je vous aime, et que je ne cesserai de vous donner des marques de ma pénitence, de ma reconnoissance et de mon amour : c'est dans ces dispositions que j'ose vous aller recevoir à la Sainte Table, afin que vous fortifiiez par votre présence tous les sentimens que mon cœur vient de former, par votre grace.

PREPARATION

A LA SAINTE COMMUNION.

Profession de Foi sur le Mystère de J. C.

JE crois fermement, ô mon Dieu, que, par un excès d'amour et de bonté, vous nous donnez dans le Sacrement de l'Eucharistie votre Fils unique J. C. N. S. et que ce même Fils que vous avez engendré avant tous les tems, et qui a été conçu du St Esprit, qui est né de la Vierge Marie, qui est mort et ressuscité, qui est monté aux Cieux, qui est assis à votre droite, au-dessus de toutes les Principautés, des Puissances, des Dominations et de tous les Esprits Bienheureux, est abaissé sous

les espèces du Pain, pour être la vie et la nourriture de nos ames.

Acte de Remerciment.

Mais en croyant ces grandes vérités, quelle reconnoissance ne vous dois-je pas, ô mon Sauveur, de tant de marques et d'effets de votre amour ! Recevez donc les très-humbles actions de graces que je vous rends, et pénétrez mon cœur de la plus tendre reconnoissance, dont le cœur humain est capable.

Acte d'Amour.

Que ce cœnr soit tout ardent de l'amour que je vous dois pour le vôtre ; que toutes ses affections soient pour vous ; soyez l'objet de ses gémissemens et de ses soupirs, et qu'il ne vous refuse aucune grace de son amour, puisqu'il ne peut jamais égaler ce qu'il reçoit du vôtre.

Il n'y a rien, Seigneur, que vous ne me donniez en vous donnant à moi en ce Sacrement. Il ne me doit donc rien rester de moi-même que je ne vous le donne. Je vous offre de bon cœur, ô mon Dieu, tout ce que je suis, mon corps, mon ame, ma santé, ma vie, mon esprit et ma volonté, et tout l'usage que je puis en faire, ne voulant plus vivre que pour vous.

Invocation.

Venez donc en moi, ô Jésus mon Sauveur et mon Dieu, venez dans ce corps pour le consacrer par le vôtre, et sanctifier ma chair par la présence et par la vertu de la vôtre, ruinez tout ce qui est en elle du vieil homme, et faites que de même que par l'union qu'elle a avec lui, elle est une source de crimes et d'impureté ; par l'union qu'elle

aura avec vous, elle en soit une d'innocence et de sainteté ! Venez, ô Jésus, venez sanctifier cet esprit de l'homme, qui est si opposé au vôtre, cet esprit orgueilleux qui ne cherche qu'à se satisfaire dans l'estime des créatures et dans les vaines idées dont il se remplit ; élevez cet esprit en l'unissant au vôtre, faites qu'il n'ait que du mépris pour lui-même, pour mettre en vous toute sa gloire et son bonheur.

Effets de l'Eucharistie.

Quelle gloire en effet, ô mon ame, et quel bonheur de devenir une même chair et un même esprit avec Jesus-Christ ! de n'avoir plus d'aures pensées et d'autres sentimens que les siens, et que notre corps ne soit plus qu'une hostie vivante et agréable à ses yeux ; qui peut assez admirer tous ces heureux changemens !

Actes après la Sainte Communion.

Acte de Remerciment.

Quelles actions de graces vous dois-je donc rendre ô mon Dieu, pour tant de marques de bonté et d'amour ! Je vous en remercie de tout mon cœur ! imprimez en moi pour toujours les sentimens de la reconnoissance la plus vive et la plus parfaite qui fût jamais, qui me lie et m'attache à vous, et qui mette mon cœur dans un

mouvement continuel d'amour et de tendresse pour vous.

Acte d'Adoration.

Je vous adore en moi comme mon Dieu, et m'assujettis à vous par un don total et sans réserve de tout ce que je suis, pour en disposer comme il vous plaira. Je vous appartiens déjà par tant de titres, ô mon Sauveur ! Mais quand vous n'auriez aucun droit sur moi, pourrois-je vous refuser tout ce que je suis, après m'avoir fait libéralement le don de tout ce que vous êtes.

Acte de Foi.

Oui, mon Dieu, je crois et je reconnois qu'en vous recevant, j'ai reçu tout ce que vous êtes, votre corps, votre sang, votre humanité et votre divinité, et parceque n'étant plus séparable, vous ne pouvez plus vous donner, sans vous donner tout entier.

Acte de Pénitence.

Quel don, O mon ame ! quel don que celui qu'un Dieu fait de lui-même, à un pécheur ! quelles reconnoissances devons-nous à notre Dieu pour un don si grand et si inconcevable ? Et si on doit à proportion du bienfait qu'on reçoit, recevant en vous, ô mon Dieu, un bien d'autant plus grand que vous êtes au-dessus de tous les biens sensibles, je vous dois plus que si vous me donniez tous ceux de la terre, et l'empire de tout le monde.

En effet, mon ame, quelle plus grande richesse que de posséder celui qui est le souverain bien ! quel plus grand bonheur que d'être élevé jusqu'à Dieu ! Quel bonheur et quel bien est donc comparable sur la terre à celui que tu reçois,

en recevant le corps et le sang, l'ame et la divinité de ton Dieu ?

Que les riches du monde s'élèvent de leurs richesses ; que ceux qui approchent de plus près des Souverains, regardent comme bien au dessous d'eux, ceux qui n'y peuvent avoir d'accès que par eux ; quelle différence y a-t-il entre l'honneur d'approcher d'un Prince, et celui de posséder son Dieu, et de lui être si étroitement uni, qu'on ne soit qu'un corps et qu'un esprit avec lui ! Oui, mon Dieu, je préfère cet honneur et ces biens à tous ceux de la terre, auxquels je renonce de tout mon cœur.

INSTRUCTIONS

CHRETIENNES

POUR

LES JEUNES GENS.



CHAPITRE PREMIER.

La vertu consiste principalement dans la crainte de Dieu : quelle doit être cette crainte?

I. Il n'y a personne qui n'estime la vertu mais il y en a peu qui s'empressent de l'acquérir. Pour l'acquérir, il faut la connoître et discerner la véritable : discernement que tous ne font pas. On voudroit être vertueux, et souvent on ne sait ce que c'est que la vertu, parceque chacun s'en forme une idée selon son inclination. Les uns s'imaginent qu'on est vertueux, quand on n'est pas vicieux et méchant. Les autres font consister la vertu à s'abstenir de certains péchés et de certains défauts grossiers, quoiqu'ils soient sujets à d'autres défauts énormes, qu'ils ne connoissent peut-être pas ; parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de les remarquer. D'autres enfin croyent avoir de la vertu, parce qu'ils pratiquent certaines actions extérieures de piété, tandis qu'ils négligent l'intérieur de leur

conscience, et les devoirs de leur état. Les uns et les autres sont dans l'erreur, et sont d'autant plus à plaindre, que croyant être dans le chemin du Ciel, ils sont dans le chemin de la perdition. *Il y a une voie*, dit le Sage, *qui semble droite à l'homme, dont les extrêmités conduisent à la mort.*

La vertu, mon fils, ne dépend pas de l'idée des hommes ; c'est de Dieu qu'il en faut prendre la règle, parce qu'il n'y a que lui qui puisse prescrire comme il veut être servi. Ecoutez ce qu'il dit lui-même dans les divines Ecritures ; il vous apprendra que la sagesse et la vertu consistent *à craindre Dieu, et à ne pas faire ce qui lui déplait.* Le Tout-Puissant, dit Job, a enseigné à l'homme, *que la crainte de Dieu est la véritable sagesse, et que la parfaite intelligence est dans celui qui s'éloigne du péché.* Celui qui craint le Seigneur, est donc véritablement sage et vertueux.

Craignez Dieu, dit le Saint-Esprit, *et observez ses Commandemens, car cela est tout l'homme* : c'est à dire, tout le devoir, toute la vertu, toute la perfection et tout le bonheur de l'homme. C'est pourquoi la crainte de Dieu est appellée dans l'Ecriture, tantôt *le commencement de la sagesse*, tantôt *la sagesse même, la plénitude et la couronne de la sagesse.*

II. Cette crainte de Dieu n'est pas celle qui est purement servile ; c'est-à-dire, qui craint la peine sans détester le péché ; mais elle est cette crainte salutaire qui vient du Saint-Esprit, qui nous éloigne du péché ; à la vue des peines dont la justice divine le punit, et à la vue du malheur de ceux qui sont séparés de Dieu par le péché. Elle

est principalement cette crainte des enfans de Dieu, qui les fait haïr le péché, parcequ'il déplaît à Dieu, et aimer le bien, parcequ'il lui plait.

Il faut craindre le Seigneur, parcequ'il est notre Maître, le plus grand de tous les Maîtres, et le plus terrible des Juges, craignons donc de l'irriter contre nous, et de devenir ses ennemis. S'il est notre Créateur et le meilleur de tous les Pères, craignons donc de lui déplaire et de l'affliger. S'il est notre Dieu et notre souverain bien, craignons donc de nous séparer de lui et de le perdre. Or il n'y a que le péché qui lui déplaise ; il n'y a que le péché qui l'afflige et l'irrite contre nous ; il n'y a que le péché qui nous sépare de lui et qui nous le fasse perdre : c'est donc craindre Dieu que de craindre le péché. Voilà la véritable vertu ; tout ce qui s'éloigne de cette régle, est une fausse vertu. Celui qui ne craint pas d'offenser Dieu, n'est donc pas vertueux, ou n'a qu'une fausse et hypocrite vertu.

Demandez souvent au Seigneur sa crainte, mon fils ; quand vour l'aurez, vous serez heureux ; vous serez protégé et béni de Dieu ; toute la malice des hommes et des démons ne pourra vous ébranler. *Celui qui craint Dieu*, dit le Saint-Esprit, ***n'a rien à craindre***, Eccl 34. 16. Vous en serez convaincu par les exemples suivans, qui sont rapportés dans les Livres Saints.

EXEMPLE.

Dan. 13.—Lorsque les Juifs étoient captifs en Babylone, une jeune Dame nommée Susanne, donna un exemple bien éclatant de fidélité et de crainte de Dieu. Etant un jour allée seule au

bain, deux Vieillards, qui étoient les Juges du peuple, l'ayant apperçue, conçurent le dessein honteux de la solliciter au crime. Ils la suivirent; et lui ayant proposé l'infâme desir qu'ils avoient formé, elle en eut horreur et en rougit, leva les yeux au Ciel, et leur répondit : " Je me vois " dans l'embarras de toute part ; nous sommes ici " en la présence de Dieu qui nous voit : si je " consens à votre passion honteuse, je n'échap- " perai pas la main de Dieu : il est mon juge, " et il me fera un jour rendre compte d'une ac- " tion si lâche et si criminelle : Si au contraire " je ne consens pas à votre désir, je n'échapperai " pas à votre ressentiment, et je vois que vous " me ferez mourir ; mais je crains Dieu, et j'aime " mieux souffrir tous les supplices et tomber en " vos cruelles mains, que d'offenser mon Dieu en " sa présence, et que de tomber entre les mains " de sa justice." Ces impudiques Vieillards se voyant rebutés, sortirent en colère, et publièrent aussitôt que Susanne étoit une adultère, et qu'ils l'avoient surprise avec un jeune homme. On les crut, et, sur leur témoignage, cette sainte femme fut condamnée à mort.

Lorsqu'on la conduisit au supplice, un enfant âgé de douze ans, (on croit que c'étoit le jeune Prophète Daniel,) s'écria du milieu de la foule : *Que faites-vous, peuple d'Israël ? Est-ce donc ainsi que vous condamnez le juste ! Je vous déclare que je ne prends point de part au crime que vous allez commettre en versant le sang de cette innocente.* Le peuple écouta cet enfant, et ce jeune Prophète s'étant placé parmi les anciens, les deux Vieil-

lards, sans crainte de Dieu et sans pudeur, eurent l'effronterie de lever le voile qui couvroit la face de Susanne, afin de satisfaire au moins leur passion par leurs regards impurs. Le jeune Daniel les fit séparer ; et les ayant interrogés l'un après l'autre, il les confondit devant tout le peuple, et faisant connoître leur imposture et leur crime il fit voir l'innocence de Susanne. Cette sainte Dame bénit aussitot le Seigneur, non pas tant de ce qu'il faisoit connoitre son innocence, que de ce qu'il l'avoit préservée du péché. Les deux Vieillards furent condamnés et mis à mort, et la chaste Susanne fut conduite en triomphe dans la maison de son époux. Voilà ce que la crainte de Dieu opéra en Susanne. Cette sainte et vertueuse femme sera à jamais la gloire de son sexe, comme on peut dire que ces détestables Vieillards seront à jamais la honte de ceux qui ont perdu la crainte de Dieu.

AUTRE EXEMPLE.

Dans tous les tems le Seigneur a permis que ses plus fidèles Serviteurs fussent éprouvés, pour faire paroître davantage leur crainte de Dieu et leur vertu ; c'est ce qui arriva sur-tout sous le règne du Roi Antiochus. Ce cruel tyran, persécuteur du peuple de Dieu, commanda aux Juifs, sous peine de mort, de manger des chairs défendues par la loi de Dieu. Un saint Vieillard nommé Eléazar, qui avoit toujours vécu dans la crainte du Seigneur, refusa courageusement d'obéir au tyran ; on voulut l'y forcer, mais il résista constamment, et fut enfin condamné à mort. " Il ne tient qu'à vous," lui dirent ses amis par com-

passion pour son grand âge ; " Il ne tient qu'à " vous de vous sauver la vie, faites samblant de " manger des viandes défendues ; quand même " vous n'en mangeriez point, cette petite dissi- " mulation appaisera le tyran. Le saint Vieil- " lard leur repondit : Croyez-vous que j'aie tant " d'attache au peu de vie qui me reste, que de " la préférer à ce que je dois à Dieu ? Et quand, " par cette lâche complaisance, j'échapperois à " la fureur du tyran, échapperois-je aux venge- " ances de Dieu ? Non, non, j'aime mieux mou- " rir que de déshonorer sa Religion ; il ne sera " pas dit qu'à l'âge de quatre-vingts-ans j'aban- " donne la loi de Dieu et que je devienne le " scandale de ma postérité. Je veux, en mourant " ainsi, laisser aux jeunes gens un exemple de " courage et de force, leur apprendre qu'ils " doivent craindre Dieu, et ne jamais abandonner " son service." On conduisit ce généreux Vieil- lard au supplice, et lorsque les bourreaux le tourmentoient, on l'entendoit s'écrier : *Ah ! Seigneur, je souffre de cruelles douleurs mais c'est parceque je crains de vous déplaire que je les endure, et votre crainte me les fait supporter avec consolation.* O le bel exemple de crainte de Dieu !

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans l'exemple suivant ce que peut la crainte de Dieu dans une ame, et à quel degré de perfection elle peut l'élever ; c'est l'exemple de Job.

Il étoit un Prince si craignant Dieu, que le Seigneur lui-même demanda au démon, *s'il avoit*

vu sur la terre un homme aussi fidèle et aussi craignant Dieu que Job ? Le démon répondit au Seigneur ; « Il n'est pas étonnant que Job vous « serve, et qu'il vous soit fidèle, puisque vous « comblez sa maison de biens et de gloire ; mais « vous n'avez qu'à étendre votre main sur lui et « le frapper, l'on verra que sa fidelité et sa vertu « ne sont qu'en apparence. » Dieu donna ce pouvoir au démon et lui dit : *Vas, je te permets de l'éprouver et de le frapper, mais conserve lui la vie.* Le démon se servit du pouvoir que lui donna le Tout-Puissant : il affligea Job d'une manière sensible et cruelle, lui suscita des ennemis qui ravagèrent ses campagnes, qui enlevèrent tous ses troupeaux, qui lui ôtèrent toutes ses richesses : le démon enfin renversa toutes ses maisons, et fit écraser ses enfans sous les débris d'un édifice.

Cet homme craignant Dieu, n'ayant plus rien au monde, et dépouillé de tout, ne se plaignit cependant point, ni contre le démon ni contre ses ennemis ; mais toujours résigné et soumis à son Dieu, il s'écria : *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : que son saint Nom soit béni !* Le démon, confus de n'avoir pu ébranler cet homme juste, s'en prit à sa personne ; il le chargeade plaies et d'ulcères d'une manière si horrible, que tout le monde le fuyoit, qu'il fut même obligé de se retirer sur un fumier, et de racler, avec un reste de brique et de pot cassé, les vers et le pus qui sortoient de toutes les parties de son corps Trois Princes ses amis vinrent lui rendre visite dans cette extrême

misère ; mais ils ne lui donnèrent ni secours, ni consolation. Il ne lui restoit plus rien au monde que sa femme, qui, loin de consoler son époux affligé, venoit encore l'insulter dans son malheur. *Tu es donc toujours dans ta simplicité*, lui dit-elle, *de quoi te sert-il d'avoir servi Dieu ? Il ne te reste plus que de le maudire avant de mourir, puisqu'il t'abandonne dans tes disgraces..* Job, sans s'émouvoir, toujours aimant et craignant son Dieu, lui répondit : " allez, ma femme, vous parlez comme " une femme sans raison, et comme une insensée ; " Dieu nous doit-il quelque chose ? Et prétendez-" vous qu'il ne soit pas le maître de me traiter " comme il lui plaira ? Si nous avons reçu des " biens de sa main libérale, n'est-il pas juste que " nous recevions aussi des maux de sa main " paternelle ?" Vous voyez par cet exemple qu'un homme qui craint Dieu, est toujours content.

AUTRE EXEMPLE.

Tobie, si loué dans la sainte Ecriture, sera à jamais le modèle des jeunes gens et des pères craignant Dieu. Il eut soin dès sa jeunesse d'éviter tout ce qui pouvoit souiller la pureté de son cœur. Dans son enfance même, il ne fit rien paroître que de grave et de modeste, n'ayant point de goût pour les puérilités et les badinages des autres enfans. Il avoit en horreur les impiétés de son peuple ; et tandis que les autres alloient adorer les idoles, et se livroient à de sacrilèges réjouissances, le jeune Tobie alloit au Temple adorer son Dieu, en lui consacrant son bien et sa personne.

Il se maria ; il eut un fils à qui il donna son nom, et lui apprit à craindre Dieu. Etant pris avec sa Tribu par le Roi des Assyriens, il fut conduit à Ninive. Ce Roi défendit, sous peine de mort, qu'on donnât la sépulture aux Juifs : mais malgré cette défense, Tobie ensevelissoit par charité les corps des défunts. Le Roi l'ayant appris, commanda qu'on fit mourir Tobie, qui se sauva pour éviter le supplice. Après la mort du Roi, Tobie s'en revint, et fit préparer un petit festin pour se réjouir avec ses amis. *Allez,* dit-il à son fils, *inviter quelques-uns de nos frères, mais n'invitez que des gens craignant Dieu pour manger avec nous.* Sur le point de se mettre à table, on vint lui dire qu'un homme mort étoit sur la place sans sépulture ; Tobie y courut, apporta le corps sur ses épaules pour lui rendre les devoirs funèbres, et l'ensevelir. « Pourquoi « agissez-vous de la sorte ?» lui dirent ses voisins, « Vous savez que le Roi l'a défendu, et que « vous avez failli perdre la vie pour avoir dés- « obéi.» Tobie répondit : « En craignant Dieu, « je n'ai rien à craindre de toutes les puissances « de la terre.»

Fatigué par des occupations si pénibles, un jour qu'il se reposoit au pied d'un mur, quelques ordures d'un nid d'hirondelles étant tombées dans ses yeux, il en devint aveugle ; mais loin de murmurer de cet accident, il en bénit le Seigneur. L'état de cet homme juste paroissoit bien affligeant ; il etoit aveugle, délaissé de ses amis, captif sous un Roi barbare, pauvre et dépouillé de la plus grande partie de ses biens ; mais il

n'en fut pas moins soumis aux ordres de Dieu ; versant des larmes sur les misères de son peuple, et sur ses péchés ; il s'adressa à Dieu : " Vous " êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont tou-" jours adorables, de quelque manière que vous " nous traitiez, c'est toujours avec équité et avec " miséricorde. C'est à present, ô mon Dieu ! " que vous pensez à moi, mais ne me punissez " pas selon que mes péchés le méritent ; oubliez " mes iniquités, celles de ma famille et de mes " frères. Nous méritons Seigneur, l'opprobre où " nous sommes, parceque nous n'avons pas été " fidèles à votre Loi, nous nous sommes éloignés " de vous ; mais je ne vous demande qu'une " chose, ô mon Dieu : c'est d'être toujours sou-" mis à votre sainte volonté, et de mourir dans " votre crainte et dans votre paix."

Les disgraces ne firent jamais perdre à cet homme craignant Dieu, la patience, ni la paix de son cœur, et la pauvreté ne lui fit jamais rien faire contre la justice Un soir, ayant entendu un chevreau inconnu, qui bêloit dans son étable : *Prenez garde*, dit-il à son épouse, *cet animal que j'entends, n'est peut-être pas à nous ; qu'on le rende promptement à son maître : il ne nous est pas permis de manger, ni même de laisser dans notre maison, le bien d'autrui.*

Tobie, quoique chéri de Dieu, ne laissoit pas d'être méprisé ; ses voisins, ses parens, et son épouse même, l'insultoient dans son affliction, et lui disoient avec raillerie, d'aller chercher la récompense de ses aumônes et de sa charité " Pourquoi parlez-vous de la sorte," leur répon

dit ce saint homme, « ne savez-vous pas que nous
« sommes les enfans des saints Patriarches, et que
« si nous imitons leurs vertus, nous aurons part à
« cette vie immortelle que Dieu réserve à ceux
« qui lui sont fidèles et qui le craignent ?»

Tobie affoibli, et croyant mourir, fit venir son Fils, et lui parla en père craignant Dieu, « Ecou-
« tez, lui dit-il, mon cher enfant, les dernières
« paroles de votre père, et les gravez dans votre
« cœur. Tous les jours de votre vie ayez la pré-
« sence de Dieu dans l'esprit, pour ne jamais
« consentir à aucun péché. Souvenez-vous d'a-
« voir toujours du respect pour votre mère :
« n'oubliez jamais ce qu'elle a fait et souffert
« pour vous. Faites toujours l'aumône : ne re-
« butez jamais aucun pauvre. Si vous avez
« beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu,
« donnez de bon cœur ce que vous pourrez.
« L'aumône délivrera votre ame de la mort éter-
« nelle. Ah, mon fils ! Qu'on est content de
« paroître devant Dieu lorsqu'on a aimé et soula-
« gé les pauvres ! Prenez garde, mon cher fils,
de ne jamais consentir à aucune impureté, et vivez saintement avec l'épouse que Dieu vous donnera. Ne soyez point orgueilleux et superbe dans vos pensées, ni dans vos paroles. Que jamais le salaire de l'ouvrier et du domestique ne reste dans votre maison. Soulagez par vos aumônes les justes défunts. Fuyez la compagnie des libertins et des pécheurs, ne mangez pas avec eux. Ne faites jamais aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez

" toujours conseil des gens de bien. Soyez tou-
" jours fidèle à Dieu : bénissez-le, quoiqu'il
" vous arrive, et consultez-le dans toutes vos
" entreprises. Ne craignez rien, mon fils : nous
" sommes pauvres, il est vrai, mais nous aurons
" toujours beaucoup de biens, si nous avons la
" crainte de Dieu."

Tels furent les avis que donna Tobie à son Fils, lorsqu'il croyoit mourir. Oh ! qu'un enfant est heureux, quand il a un père qui lui apprend ainsi les maximes de la sagesse et de la crainte de Dieu !

Tobie ne mourut pas encore, et Dieu le consola après l'avoir éprouvé. Il répandit ses bénédictions sur ses biens et sur sa famille, et lui rendit la vue par le ministère de son fils et de l'Ange Raphaël. Il eut la consolation de voir dans l'alliance que fit son fils avec une sainte épouse, un mariage heureux et béni du Ciel. Voyant approcher sa dernière heure, il fit venir toute sa famille ; et, après leur avoir recommandé avec les larmes et avec la tendresse d'un bon père d'être toujours fidèles à Dieu, justes et charitables au prochain, il mourut en paix, âgé de cent deux ans.

Apprenez, dans cet exemple, quelle doit être la conduit d'une jeune personne et d'un père craignant Dieu, et n'oubliez jamais que Dieu bénit et protège ceux qui le servent avec fidélité, et qui le craignent. *Bienheureux est celui qui craint Dieu* dit le Saint-Esprit.

CHAPITRE II.

De l'Amour de Dieu.

I. SOUVENEZ-*vous de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse*, dit le Saint Esprit ; c'est à dire, consacrez à Dien les prémices de votre vie, et les premières affections de votre ame. Seroit-il juste que le démon s'emparât le premier de votre cœur, et que les plus beaux jours d'une vie, qui doit être toute à Dieu, fussent employés à aimer les plaisirs et les vanités du monde ?

Il n'y a que Dieu qui puisse contenter votre cœur. Lui seul mérite tout votre amour, puisque lui seul renferme plus d'amabilité, de perfections et de charmes, que toutes les créatures ensemble. Toutes les beautés et les attraits des plus parfaites intelligences réunies, ne sont en comparaison de Dieu, qu'obscurité et laideur.

Le bonheur et la joie des Saints dans le Ciel, c'est de voir et d'aimer Dieu. Si les damnés pouvoient le voir et l'aimer pendant un quart d'heure après cent ans de tourmens, ils seroient tous consolés et se réjouiroient. Ils souhaiteroient d'aimer et posséder Dieu, mais ils ne le peuvent plus. Vous le pouvez, mon fils, oui vous pouvez aimer Dieu ; et si vous ne l'aimez pas, vous avez le cœur plus dur qu'un Démon.

II. Dieu vous a aimé le premier : *je vous aime*, dit-il, *d'un amour éternel*. Il vous a aimé avant que vous fussiez capable de le connoître, avant même que vous fussiez né ; il vous a mis au

monde préférablement à tant d'autres qui l'eussent mieux servi que vous. Il vous a donné son Fils pour vous racheter. Ce Fils adorable a donné sa vie et son sang pour vous sauver.

Tout ce que vous avez est de Dieu. Il vous a fait ce que vous êtes, et vous a donné tout ce que vous possédez. Il n'y a point de mère au monde qui ait fait pour son enfant ce que Dieu a fait pour vous ; point de mère qui ait tant d'amour pour son Fils, que Dieu en a pour vous. Pour toute reconnoissance, il vous demande seulement votre cœur. Il vous promet sa gloire, si vous l'aimez et si vous lui êtes fidèle. *Mon fils, ma fille,* vous dit-il, *donnez moi votre cœur : soyez-moi fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.* O que vous seriez donc ingrat, si vous refusiez de l'aimer, et de l'aimer de tout votre cœur !

III. Vous devez l'aimer, non seulement pour les faveurs et les graces qu'il vous a faites, pour les biens et pour la gloire qu'il vous promet ; mais vous devez l'aimer encore pour ses infinies perfections, c'est-à-dire, pour l'amour de lui-même, parce qu'il le mérite et qu'il le veut. Pouvez vous avoir un objet plus grand, plus noble et plus digne de votre amour.

L'amour de Dieu s'appelle *Charité.* Cette charité, cet amour de Dieu, est un amour affectif, ou un amour de préférence. Si vous n'avez pas cet amour affectif, c'est-à-dire, si vous ne sentez pas pour lui des mouvemens affectueux et des sentimens de tendresse, il faut au moins que vous ayez pour lui un amour de préférence, c'est-à-dire,

que vous préfériez Dieu à toutes choses, que vous soyez disposé à renoncer à vos plaisirs, plutôt que de renoncer à l'amitié de Dieu : de perdre tout ce que vous avez au monde, plutôt que de perdre la grace de Dieu, en un mot, être prêt de souffrir plutôt la mort, que de vous séparer de Dieu, par un péché mortel.

Il faut que vous puissiez dire comme saint Paul : *Qui est ce qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? sera-ce l'affliction ou le chagrin, ou la faim ou la pauvreté, ou les dangers, ou la violence ? Non, je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les démons, ni les puissances, ni aucune créature, ne pourront jamais me séparer de la Charité de Dieu qui est en Jesus-Christ.*

Sans la charité, je ne suis rien, dit Saint Paul, c'est-à-dire, que, sans l'amour de Dieu, on ne peut ni mériter, ni acquérir le Ciel. Si vous mourez dans ce divin amour, vous serez un prédestiné. Or, pour y mourir, il faut s'y exercer pendant la vie. Demandez souvent à Dieu la grace de l'aimer, désirez ardemment ce saint amour, et vous l'obtiendrez.

EXEMPLE.

Deux Solitaires ayant long-tems demandé à Dieu de leur faire connoître la manière de le servir parfaitement, entendirent une voix qui leur dit d'aller dans la ville d'Alexandrie, où il y avoit un homme nommé Eucharisté, dont la femme s'appelloit Marie, qui servoit Dieu plus parfaitement qu'eux, et qu'ils apprendroient de cet homme comment ils devoient aimer et honorer Dieu.

Ces Solitaires étant arrivés dans Alexandrie, s'informèrent pendant plusieurs jours d'Eucha- riste, sans trouver personne qui le connût Ils crurent s'être trompés, et prenant le parti de s'en retourner, il apperçurent une pauvre femme sur la porte de sa maison ; et lui ayant demandé, comme par hazard, si elle connoissoit un nommé Eucharîste : c'est mon mari, répondit cette femme. Vous vous appellez donc Marie, lui dirent les Solitaires Mes Pères, leur dit-elle, qui vous a appris mon nom ? Nous l'avons apris avec celui de votre époux par une voix surnaturelle, et nous venons ici pour lui parler.

Eucharîste arriva sur le soir, conduisant un petit troupeau de moutons. Les Solitaires aussitôt l'embrassèrent, et le prièrent de dire quel étoit son genre de vie : je suis, leur dit-il, un pauvre berger. Ce n'est pas ce que nous vous demandons, répliquerent les Solitaires : dites-nous la manière, dont vous et votre femme servez Dieu Mes Pères, c'est à vous de me l'apprendre : je ne suis qu'un pauvre ignorant, qui ne sais ni aimer ni servir Dieu. N'importe, lui dirent-ils, nous sommes venus ici de la part de Dieu, pour savoir de vous comment vous le servez.

Puisque vous me l'ordonnez, répondit Eucharîste, je vous dirai que j'avois une mère craignant Dieu, qui, dès mon enfance, m'a recommandé de tout faire, et de tout souffrir pour l'amour de Dieu. J'ai suivi ces conseils dès ma petite jeunesse : j'obéissois pour l'amour de Dieu, je souffrois la correction pour l'amour de Dieu ; je me privois de certaines petites gourmandises si ordi-

naires aux enfans, ou de certaines récréations avec ceux de mon âge, pour l'amour de Dieu.

J'ai continué toute ma vie dans cette pratique, en tâchant de tout rapporter à Dieu. Le matin je me léve pour l'amour de lui. Je fais ma priere, et lui offre la journée pour son amour. Je vais à l'ouvrage, parcequ'il le veut, et je travaille pour l'amour de lui. Je prends mon repos et mes repas pour l'amour de Dieu, qui me nourrit. Je prends un peu de récréation, quand j'en ai besoin, pour l'amour de Dieu, et pour le mieux servir. Je souffre la faim, le froid, ou le chaud, ma pauvreté, mes maladies, les mauvaises années, pour l'amour de Dieu. Je n'ai point d'enfant, j'ai toujours vécu avec ma femme comme avec ma sœur et dans une grande paix. Voilà tout ce que je fais, et ma femme fait comme moi.

Avez-vous du bien, lui dirent-ils ? J'ai peu de chose avec ce petit troupeau de moutons que j'ai eu par la succession de mes pères, répondit Euchariste ; mais Dieu bénit le peu que je possède, et j'ai du reste. Je fais trois parts de mon petit revenu : j'en donne une part à l'Eglise, d'un autre j'en soulage les pauvres et les passans, et du reste nous en vivons ma femme et moi. Je suis nourri très-pauvrement, mais je ne me plains jamais de ma nourriture ; je l'accepte telle qu'elle est, pour l'amour de Dieu.

Avez-vous des ennemis ? lui dirent ces deux Solitaires. Hé ! qui est-ce qui n'en a pas ? repondit Euchariste ; je tâche de ne faire mal à personne, et jamais je ne dis mal de qui que ce soit : cependant je ne laisse pas d'avoir des

ennemis et des envieux : mais loin de leur souhaiter du mal, je les aime, je cherche à leur rendre service, et je les vais voir de bon cœur, pour l'amour de Dieu. Si on parle mal de moi ou de ma femme, et si on me fait tort, je le souffre en paix pour l'amour de Dieu. Voila, mes Pères, toute ma conduite et celle de Marie ma femme. Ces Solitaires s'en retournèrent pleins d'admiration, consolés d'avoir appris un moyen si facile d'arriver à la perfection.

Suivez, mon fils, l'exemple d'Eucharisté ; accoutumez-vous de bonne heure à faire toutes vos actions en vue de Dieu, dans le dessein de lui plaire et pour son amour, et vous serez un prédestiné.



CHAPITRE III.

Il faut imiter Notre-Seigneur dans la Jeunesse et pendant toute la Vie.

POUR arriver à la sainteté, il faut imiter Notre Seigneur Jésus-Christ : il est le Saint des Saints, et le plus parfait modèle de toute sainteté.

Ce grand Maître, descendu du Ciel pour instruire et sauver les hommes, a voulu passer par les différens âges pour les sanctifier tous. Il s'est rendu semblable à tous, pour nous attirer tous à son imitation. *Pour cette raison*, dit Saint Irenée, *il s'est fait enfant, pour les enfans, afin de*

les sanctifier ; il s'est abaissé jusqu'aux petits, afin de les élever jusqu'à lui ; il s'est fait jeune, pour les jeunes gens, afin de leur apprendre la sagesse, en les appellant à sa suite.

C'est sur ce divin modèle de la jeunesse, qu'il faut former la vôtre, et régler vos actions. Or nous trouvons dans l'Evangile quatre choses dont le Fils de Dieu nous a donné l'exemple pendant la jeunesse de sa vie mortelle.

La première est sa vie humble et cachée. Pendant trente années il a mené une vie inconnue au monde, ne se faisant connoître qu'à sa très-sainte Mère et à Saint Joseph, pour apprendre aux jeunes gens à fuir la vaine gloire, et à ne pas chercher d'être estimés et connus du monde ; mais à chercher de plaire à Dieu dans la retraite, de contenter leur parens et leurs maîtres par l'humilité et le silence.

La seconde, est l'exemple de Religion que le fils de Dieu a donné dans sa jeunesse, en allant au temple pour y rendre ses devoirs à Dieu son Père : c'est là qu'il écoutoit les Docteurs, quoiqu'il fût leur Maître. Exemple admirable qui montre aux jeunes gens qu'ils doivent avoir un grand désir de s'instruire, et qui leur fait connoître que leur premier soin doit être de servir Dieu, d'apprendre la science du salut dans les instructions de leur Pasteurs, et de ceux que Dieu leur a donnés pour Maîtres.

La troisième chose dont l'Enfant Jésus a donné l'exemple, c'est l'obéissance admirable qu'il a rendue à ses Parens. *Il retourna avec eux en Nazareth, et il leur étoit soumis,* dit l'Evangile.

Exemple qui est bien capable de confondre les jeunes gens. Quelle honte pour vous, lorsque vous manquez de respect à ceux de qui vous tenez la vie ou l'instruction, ayant devant les yeux l'exemple d'un Dieu qui obéit à ses créatures! Que répondrez-vous au Fils de Dieu sur vos désobéissances, quand il vous reprochera qu'il a voulu être soumis lui-même pour vous servir de modèle ?

La quatrième chose que l'Evangile nous apprend de la jeunesse de ce Divin Enfant, c'est *qu'à mesure qu'il avançoit en âge, il croissoit en sagesse et en grace ;* c'est-à-dire, qu'il faisoit paroître de jour en jour ses divines perfections, comme un soleil qui ayant toujours la même lumière, paroît néanmoins toujours plus brillant à mesure qu'il avance vers son midi. L'Evangile fait cette remarque, pour donner aux jeunes gens le plus important de tous les avertissemens, et leur apprendre que le tems de la jeunesse doit être employé à croître en sagesse, et non pas en malice, comme la plûpart, qui semblent n'avancer en âge que pour affoiblir, ou pour perdre leur innocence.

Malheur déplorable qu'ils ne comprennent pas! Peut-on voir sans être touché jusqu'aux larmes les jeunes gens et les enfans même se pervertir à mesure qu'ils croissent ? Leur âge tendre semble ne se fortifier que dans le vice. Les premiers mouvemens de leurs cœurs qui ne devroient être que pour leur créateur, sont pour le démon. Les premiers rayons de leur raison ne leur servent que pour apprendre le mensonge et le péché

La robe d'innocence qu'ils doivent conserver toute leur vie, est d'abord souillée par la désobéissance et le libertinage. Enfans de Jésus-Christ, est-ce ainsi que vous imitez votre Maître ? Il se fait enfant pour vous apprendre à passer vos premières années dans la vertu, et vous les employez à apprendre le vice, et à vous perdre : *Jettez les yeux sur ce divin Exemplaire*, pour réformer l'abus que vous faites de votre jeunesse ; apprenez de lui commment vous devez vivre.

Ce n'est pas assez d'imiter Jésus-Christ dans les vertus qu'il a partiquées dans son enfance, imitez-le encore dans la vie pénitente et laborieuse qu'il a menée sur la terre. Suivez sur-tout les exemples d'humanité, de charité, de résignation, et de patience, qu'il nous a donnés dans sa passion. Il n'y a point de déshoneur de suivre et d'imiter un Dieu qui marche devant nous. Il est au contraire honteux pour nous de le voir marcher seul dans le chemin des vertus, sans que personne le suive ; de le voir aller au Ciel par un chemin d'épines, tandis que nous prétendons y aller par un chemin de roses. *Il a fallu qu'il souffrît*, et qu'il subît la Croix, *pour entrer dans sa gloire*. Nous ne devons donc pas espérer d'y arriver par les délices et par les plaisirs. Saint Paul nous apprend qu'*aucun ne sera prédestiné, s'il ne conforme sa vie à celle de Jésus-Christ*. Pensez-y sérieusement, puisque c'est pour imiter la vie de Jésus-Christ que vous êtes chrétiens.

EXEMPLE.

Il est bien important d'inspirer aux jeunes gens quelques pratiques de piété envers Jésus-

Christ, sur-tout de les porter à l'imiter. En avançant en âge, ils continueront avec facilité les saintes pratiques qu'on leur aura inspirées dans la jeunesse. En voici un exemple bien remarquable.

Une femme veuve qui avoit peu de bien, mais qui avoit de la vertu et du zèle pour l'éducation de ses enfans, avoit une fille âgée de dix ans, nommée Dorothée. Cette petite fille étoit vive et portée à la dissipation. La mère craignant que cette enfant ne se pervertît avec ses petites compagnes, n'ayant pas d'ailleurs le loisir de s'appliquer, comme il étoit nécessaire, à l'éducation de sa fille, la mit, nonobstant sa pauvreté, en pension chez une vertueuse Maîtresse d'Ecole, pour la former à la piété, et l'élever.

La petite Dorothée demeura deux ans chez sa Maîtresse ; elle y fit un progrès admirable dans la piété, et retint dans son cœur tous les avis de sa charitable Maîtresse, mais sur-tout celui de se proposer Notre Seigneur Jésus-Christ pour modèle dans toutes ses actions.

Lorsqu'elle fut rendue à sa mère, Dorothée étoit l'exemple et la consolatiou de toute sa famille ; patiente, douce, obéissante ; elle ne se plaignoit jamais de rien ; elle parloit peu, mais à propos ; toujours contente, d'une humeur égale dans ses travaux et dans les croix qui lui arrivoient ; chaste, ennemie de toute vanité ; respectant tout le monde, ne parlant mal de personne, aimant à rendre service, recueillie et toujours unie à Dieu.

Une telle conduite la rendit bientôt un objet d'estime à toute la Paroise ; mais la jalousie lui suscita des ennemis. Quelques compagnes en

vieuses entreprirent de noircir sa réputation, la traiterent d'hypocrite et de fausse dévote. Dorothée souffrit tout en silence pour l'amour de Jésus-Christ, donna toujours des marques d'amitié à celles qui parloient mal d'elle. Le public reconnut enfin l'innocence de Dorothée, et les discours calomnieux de ses ennemies tournerent à leur confusion.

Le Curé de la Paroisse admirant en elle les effets de la grace, et les fruits que faisoit cette fille parmi toutes celles qui la fréquentoient, lui dit un jour : « Dorothée, je vous prie de me dire, en confiance, comment vous vivez, et comment vous vous comportez avec vos compagnes. » « Monsieur, » lui répondit Dorothée, « il me semble que je fais peu de chose en comparaison de ce que je devrois faire. Je me suis toujours souvenue d'un avis que me donna ma maîtresse, lorsque je n'avois encore qu'onze ans : elle me répéta plusieurs fois de me proposer Jésus-Christ pour modèle dans toutes mes actions et dans toutes mes peines : c'est ce que je tâche de faire, et je fais de cette manière.

« Lorsque je m'éveille et que je me lève, je me représente l'Enfant Jésus, qui, à son réveil, s'offroit à Dieu son Père en sacrifice. Pour l'imiter, je m'offre en sacrifice à Dieu, en lui consacrant ma journée et mes travaux ; lorsque je prie, je me représente Jésus priant qui adoroit son Père, et dans mon cœur je m'unis à ses divines dispositions. Lorsque je travaille, je pense que Jésus-Christ a sué, fatigué, travaillé pour mon salut ; et loin de me plaindre, j'unis avec amour et avec

résignation mes travaux aux siens. Quand on me commande quelque chose, je me représente que Jésus-Christ étoit soumis et obéissant à la Sainte Vierge et à Saint Joseph; et dans le moment j'unis mon obéissance à la sienne. Si l'on me commande quelque chose de dur et de pénible, je pense aussitôt que Jésus-Christ s'est soumis à la mort de la Croix pour mon amour; ensuite j'accepte de bon cœur tout ce qu'on me commande, quelque difficile qu'il soit.

" Si on parle mal de moi, si on me dit des duretés et des injures, je ne réponds rien, je le souffre en patience, me souvenant que Jésus-Christ a souffert en silence, sans se plaindre, les accusations, les calomnies, les tourmens et les opprobres les plus cruels; je pense alors que Jésus étoit innocent, et ne méritoit pas ce qu'on lui faisoit endurer, au lieu que je suis une pécheresse, et que j'en mérite plus qu'on ne peut m'en faire souffrir.

" Lorsque je prends mes repas, je me représente Jesus-Christ prenant les siens avec modestie et frugalité, pour travailler à la gloire de son Père. Si je mange quelque chose de dégoûtant, je pense aussitôt au fiel que Jésus-Christ a goûté sur la Croix, je lui fais le sacrifice de ma sensualité. Quand j'ai faim, ou que je n'ai pas de quoi me rassasier, je ne laisse pas d'être contente, en me souvenant que Jésus-Christ a jeûné quarante jours et quarante nuits, qu'il a souffert une cruelle faim pour mon amour et pour expier les intempérances des hommes."

Le Curé ne pouvant se lasser d'admirer tant de lumières dans une jeune et pauvre Villageoise, lui dit : O Dorothée, que vous êtes heureuse ! que de consolations n'avez-vous pas dans votre état ! Il est vrai, repondit Dorothée, que j'ai de grandes consolations dans le service de Dieu : mais je vous avoue que je ne laisse pas d'avoir des peines et des combats à soutenir; il me faut faire de grandes violences pour supporter les railleries de ceux qui se moquent de moi, et pour surmonter mes passions, qui sont très vives.

Que faites-vous, lui dit le Curé, pour surmonter vos répugnances et vos tentations ? Dorothée lui répondit ingénument : Lorsque je suis dans la tristesse et le dégoût, je me représente le Sauveur au Jardin des Oliviers, abattu, triste et affligé jusqu'à la mort, ou bien, je me le représente délaissé et sans consolation sur la Croix : m'unissant à lui, je dis aussitôt dans mon cœur, ces paroles qu'il proféra lui-même si souvent dans le Jardin des Oliviers : *Mon Père, que votre volonté soit faite.*

Dans les conversations que vous avez avec vos compagnes, lui dit le Curé, de quoi vous entretenez-vous ? je les entretiens, répondit Dorothée, des mêmes choses dont j'ai pris la liberté de vous entretenir. Je leur dis de se proposer Jésus-Christ pour modèle dans leurs actions, de se souvenir dans la prière et dans le repas, dans le travail, dans la conversation et dans les peines de la vie, comment Jésus-Christ se comportoit lui-même dans ces occasions, et de s'unir à ses divines intentions. Je leur dis que je me sers de

cette sainte pratique, et que je m'en trouve bien: qu'il n'y a rien de plus grand, de plus noble, que de suivre et d'imiter un Dieu ; rien de plus doux que de servir un si bon Maître. Allez, Dorothée, lui dit son Pasteur, profitez des graces dont le Ciel vous favorise ; le Seigneur a sur vous de grands desseins de miséricorde et de prédestination.—O qu'heureuse est une ame qui imite ainsi Jésus-Christ !

CHAPITRE IV.

De l'Amour et de l'Honneur dûs à ses Père et Mère.

I. CELUI *qui craint Dieu,* dit le saint-Esprit, *honore son Père et sa Mère. Il servira comme ses Maîtres ceux qui lui ont donné la vie.* Oui, mon fils, si vous avez la crainte de Dieu, vous honorerez vos parens, et vous respecterez ceux qui ont autorité sur vous.

En effet, seroit-ce craindre Dieu que de mépriser les menaces de Dieu même, et ce qu'il vous ordonne ? Ecoutez-les ces menaces qu'il fait contre les enfans indociles. *Celui qui afflige son Père,* dit le Seigneur, *et qui méprise les avis de sa Mère, deviendra infâme et misérable. Celui qui maudit son père ou sa mère, périra; et sa lumière* (c'est-à-dire, *sa vie*) *sera éteinte dans les ténèbres* (c'est-à-dire, *dans la mort*). *L'œil qui*

moque de son père, et de la mère qui l'a enfanté, mérite d'être arraché par les corbeaux, et dévoré par les aigles. Celui qui abandonne son père, est perdu d'honneur devant les hommes; et celui qui aigrit sa mère, est maudit de Dieu. O plût au Ciel que ces menaces fussent gravées profondément dans l'esprit de ceux qui oublient ce qu'ils doivent à leur père et à leur mère !

Ajoutons à ces menaces la loi rigoureuse que Dieu avoit établie dans l'ancien Testament. S'il arrive, dit la Loi de Dieu, *qu'un enfant soit rébelle aux commandemens de son père et de sa mère, qu'après le châtiment il refuse encore d'obéir; le père et la mère le conduiront devant les Anciens où se tient le siège de la Justice, et y feront leurs plaintes. Alors* (ajoute la Loi) *il sera lapidé par le peuple et mis à mort, afin que vous ôtiez ce méchant du milieu de vous, et que tout le peuple soit saisi de crainte à la vue de cette punition.*

Voilà la Loi sévère que Dieu avoit portée contre les enfans indociles, pour leur faire comprendre combien ils doivent appréhender sa justice, qui tôt ou tard punit par des châtimens exemplaires ceux qui manquent à un devoir si légitime et si saint.

Mais laissons ces motifs de terreur et de crainte pour les esprits rébelles qu'on ne peut porter à leur devoir par raison et par amour. Pour vous, qui voulez servir Dieu, c'est assez, pour vous engager à honorer vos parens, de vous dire, *qu'il est juste, et que Dieu le veut.* Deux motifs par lesquels Saint Paul persuade aux enfans cette obligation. *Enfans,* dit-il, *obéissez à vos parens,*

parcequ'il est juste. Obéissez en tout, parceque cela plait à Dieu. Dieu, dis-je, cet Être Souverain et Tout-puissant, dont la volonté doit être la règle de nos actions, et dont le bon plaisir est le plus puissant motif des ames généreuses.

II. Cet honneur, que vous devez à vos pères et mères, comprend quatre devoirs principaux : le respect, l'amour, l'obéissance et le service.

1. Ayez pour eux un grand respect, les considérant comme ceux de qui, après Dieu, vous avez reçu l'être et la vie. Gardez-vous de les mépriser, même dans leur vieillesse, pour quelque sujet que ce soit, ni intérieurement par aucune pensée désavantageuse, ni extérieurement par des paroles, des gestes, ou des manières peu séantes. Recevez avec docilité leurs instructions et leurs corrections. *Ecoutez*, dit le Saint-Esprit, *les avis de votre père ; et n'abandonnez pas la loi de votre mère : il n'appartient qu'à un insensé de se moquer de la correction de son père.*

2. Vous devez les aimer d'un amour singulier. *Souvenez-vous*, dit le Sage, *que vous tenez d'eux la naissance ; soyez reconnoissans de ce grand bien.* Vous ne pouvez leur témoigner votre reconnoissance qu'en les aimant ; mais cet amour ne doit pas être seulement un amour naturel, il faut encore que ce soit un amour raisonnable, et selon Dieu ; c'est-à-dire, qu'il faut les aimer, parceque Dieu le veut, et donner des marques de cet amour, en leur rendant service, en souffrant avec patience leur mauvaise humeur et leurs défauts. Montrez sur-tout que vous les aimez, en tâchant de procurer par vos prières et par

d'autres moyens, leur conversion et leur salut pendant leur vie, et en vous interessant au repos de leurs ames après leur mort.

3. Obéissez à leurs commandemens, et soyez prompts à faire leur volonté ; mais obéissez, comme saint Paul le prescrit, *en vue de Dieu*, c'est-à-dire, en regardant l'autorité de Dieu dans leurs commandemens. C'est Dieu qui vous commande de leurs obéir ; ainsi, quand vous leur obéissez, vous obéissez à Dieu. Au contraire ne leur obéissant pas, vous désobéissez à Dieu même ; à moins qu'on ne vous commande quelque chose contre sa Loi et contre votre conscience ; en ce cas vous ne leur devez pas l'obéissance : mais soyez discret en cette occasion ; et quand vous doutez si le commandement de vos parens est juste, il faut prendre avis des personnes éclairées.

4. Vous devez enfin les servir et les assister dans leurs maladies, dans leur pauvreté, dans leur vieillesse, et dans leurs nécessités temporelles ou spirituelles. Les abandonner, c'est un crime qui demande vengeance à Dieu, et qui tôt ou tard est puni.

Pour vous tenir dans les bornes de votre devoir envers vos parens, ayez souvent devant les yeux ces deux exemples. Regardez d'un côté le malheureux Absalon, qui, ayant violé le devoir d'un enfant envers son père, trouva enfin le juste châtiment de son crime dans une mort funeste et misérable. Et d'un autre côté, considérez l'exemple du fils de Dieu, qui, étant le souverain Maître du monde, a voulu néanmoins être soumis à sa très-Sainte Mère et à Saint Joseph, pour ap-

prendre à tous les enfans l'honneur qu'ils doivent à leurs parens, et leur faire comprendre combien il est criminel qu'une misérable creature refuse d'obéir à ceux de qui elle tient la naissance et l'instruction, après que le Dieu du Ciel a voulu être soumis à celle dont il a reçu une naissance temporelle.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet. Du Respect dû à ses Père et Mère, aux Maîtres et Maîtresses.

I. PRENEZ garde de résister à vos père et mère, et à vos maîtres, dans ce qu'ils vous défendent, ou dans ce qu'ils vous commandent, pour le règlement de vos mœurs. Ils sont tellement chargés de votre ame, tellement obligés de veiller sur votre conduite et votre instruction, que, si vous commettez quelques fautes par leur négligence, ils en sont responsables à Dieu.

Vos père et mère, de même que vos maîtres et maîtresses, sont obligés en conscience de vous defendre les occasions du péché, les veillées dangéreuses, les fréquentations du cabaret et des personnes de différent sexe, les bals, les danses, l'assiduité aux jeux. S'ils étoient négligens jusqu'au point de vous laisser vivre à votre liberté, vous ne laisseriez pas que d'exposer votre conscience en vous trouvant dans ces occasions; mais quand ils

vous les défendent, vous faites un péché bien plus énorme, en leur désobéissant.

Vos mères, filles chrétiennes, et vos maîtresses, aussi bien que vos pères et vos maîtres, sont de même obligés de veiller sur votre conduite et sur vos démarches, de prendre garde que vous soyez toujours habillées avec modestie, et décemment couvertes ; d'empêcher vos vanités et vos fréquentations mondaines. Si votre père et votre mère ne vous le défendent pas, ils pèchent ; vous péchez vous-mêmes, si vous faites ces choses ; mais quand ils vous le défendent, votre péché, par votre désobéissance, en est plus grand.

Bien plus : (rémarquez cet avis, jeunes gens,) vous devez tellement respecter les commandemens de ceux qui sont chargés de votre éducation, que, quand même vous ne feriez aucun mal avec les personnes que vous fréquentez, vous ne laisseriez pas de pécher en les fréquentant, quand on vous l'a défendu ; parceque la défense de vos père et mère, ou de vos maîtres, quand elle est légitime, est pour vous un commandement de Dieu même.

II. Si vos père et mère vous donnent mauvais exemple par leurs paroles, par leur luxe, par leur vanité, par leurs débauches et par leurs impiétés, ou par leurs larcins et leurs colères, ils sont criminels, et gardez-vous bien de les imiter. S'ils vous maudissent et s'ils vous édifient mal, malheur à eux ; il vaudroit mieux pour un père et une mère qu'ils fussent précipités au fond de la mer, que de scandaliser ainsi leurs enfans.

Mais aussi malheur à vous, si vous vivez comme eux, et si vous les imitez dans leurs vices. S'ils se damnent, ne vous damnez pas vous-mêmes. Priez tous les jours pour eux : vous ne pouvez exercer une plus grande charité, que d'offrir à Dieu vos prières et vos bonnes œuvres pour leur conversion. Prenez-garde de jamais les scandaliser ; malheur à vous, si vous contribuez à leur colère et à leur damnation par votre indocilité, et par votre libertinage.

III. N'oubliez pas, jeunes gens, que votre père, votre mère et vos maîtres, ont droit de vous corriger.* Ils y sont même obligés, quand vous le méritez. Si une légère correction ne suffit pas, ils doivent en employer une plus forte. Il est même quelquefois louable aux parens de faire renfermer dans une maison de force un enfant indocile et vicieux. Si vos parens vous corrigent, quand vous l'avez mérité, vous devez les en aimer avec plus d'affection ; ils ne vous corrigent que pour votre bien et pour vous rendre sage. Si vous n'avez pas mérité cette correction, souffrez-la avec patience, en vous souvenant que vos péchés en méritent bien davantage, et que Jésus-Christ a souffert, sans se plaindre, la Croix et la mort, quoiqu'il fût innocent.

Ne dérobez rien à vos parens. *Celui*, dit le Saint-Esprit, *qui dérobe à ses père et mère, et dit qu'il n'y a point de mal, est participant et coupable d'homicide.* Si vous dérobez pour la vanité, pour la débauche, pour le jeu, votre péché en est plus énorme.

Gardez-vous bien de jamais parler mal de vos père et mère, ou de vos maîtres. Ne vous plaignez jamais de votre beau père ni de votre belle-mère ; supportez avec charité et en vue de Dieu leurs mauvaises humeurs, leurs imperfections ; ne parlez point de leurs défauts, ni des disgraces qu'ils vous font souffrir. Si on vous fait quelques chagrins, ayez patience : Jésus-Christ en a bien plus souffert de la part des Juifs ; regarderez-vous comme un malheur pour vous de souffrir quelque chose pour son amour ?

En un mot, aimez, obéissez, respectez, assistez vos père et mère ; consultez-les dans vos entreprises, sur-tout pour le choix de votre vocation. En quelqu'état, en quelqu'âge que vous soyez, n'oubliez jamais que Dieu vous commande de les honorer. Si vous le faites, soyez assuré que Dieu vous récompensera, et qu'il bénira votre famille. Au contraire, (je vous le répète,) si vous leur êtes dur et méchant, si vous les abandonnez, tôt ou tard Dieu vous punira dans votre personne ou dans vos enfans. Lisez les exemples suivans, et profitez des instructions importantes qu'ils renferment.

EXEMPLE.

Il est rapporté dans les Histoires du Japon un exemple digne d'admiration, et bien capable d'apprendre aux enfans combien grand doit être l'amour qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie. Trois jeunes hommes qui étoient pauvres, avoient leur mère depuis long-tems malade : aimant tendrement cette mère, ils étoient très affligés de voir que leurs travaux ne pouvoient suffire pour la nourrir et la soulager.

Il y avoit alors une troupe de voleurs dans les forêts voisines de la ville de Méaco, capitale de l'Empire. L'Empereur du Japon fit un Edit, et promit une récompense à ceux qui ameneroient à la ville quelques-uns de ces voleurs. A cette nouvelle, le plus jeune des frères dont nous venons de parler, s'avisa d'un expédient bien singulier pour avoir de quoi soulager leur pauvre mère. Il pria ses frères de le lier et de le conduire à la ville de Méaco, et de le faire passer pour voleur des forêts voisines. Ses frères eurent peine à consentir à une si étrange proposition. *Que craignez-vous,* leur dit ce jeune homme, *croyez-vous que Dieu m'abandonnera ? Et après tout, si l'on me fait mourir, je suis content de sacrifier ma vie, pourvu que je puisse conserver celle de ma mère, et lui procurer du soulagement.*

Les deux frères voyant son courage, consentirent à sa proposition, conduisirent ce jeune homme à Méaco, le garrotterent et le présenterent comme un voleur au Juge criminel, qui fit mettre celui-ci en prison, et donna aux deux autres une récompense. Mais comme le sang ne peut se démentir, on s'apperçut qu'ils avoient les larmes aux yeux quand ils se séparerent, et qu'on mit le cadet en prison. On soupçonna du mystère, et un Officier reçut ordre de les suivre secrètement pour savoir de quoi il s'agissoit.

A peine furent-ils arrivés à la maison, que la mère leur demanda d'où ils venoient ? Nous avons fait une bonne journée, lui dirent-ils : voyez, ma mère, combien d'argent nous avons gagné pour vous soulager : Dieu soit béni, dit-elle, mais où

est votre jeune frère ? N'en soyez pas en peine, lui répondirent-ils. Je veux savoir où il est, continua la mère : qu'en avez-vous fait ? Vous ne me répondez pas ! Ah malheureux ! Vous n'avez pas coutume de gagner tant d'argent en si peu de tems. Vous avez sans doute volé cet argent, et fait quelque mauvais coup ; peut-être que votre frère étoit avec vous, et que quelque accident lui est arrivé. Ces deux jeunes hommes voyant que leur mère s'affligeoit de leur silence, lui dirent naïvement de quoi il s'agissoit, et lui raconterent tout. La mère aussitôt poussa des cris et des lamentations en pleurant, demandant son fils qu'elle croyoit perdu.

Dans ce moment l'Officier qui écoutoit à la porte, et qui avoit entendu tout ce dialogue, èntra, et dit à cette mère désolée : Rassurez-vous, pauvre femme, votre fils est vivant, il ne lui sera fait aucun mal. En effet : l'Empereur étant informé de ce fait, admira le courage de ce jeune homme, et l'amour qu'il avoit pour sa mère ; il lui fit sa fortune, et donna à la mère une pension pour le reste de ses jours.

Admirez dans cet exemple combien grande est la Providence de Dieu envers les enfans qui aiment et qui assistent leur père et mère.

AUTRE EXEMPLE.

Une Dame de qualité, veuve, nommée Alexandrine, avoit deux fils. L'aîné qui n'avoit que dix ans, commençoit déjà à dire de petites impertinences, des paroles sales et des juremens. Sa mère le reprit et lui dit : « Quoi, mon fils, vous « tenez de pareils discours en ma présence ! Est-

“ ce moi qui vous ai appris à parler de la sorte?
“ et quand même je serois assez malheureuse
“ pour dire de telles paroles, vous ne devriez ja-
“ mais les prononcer ; apprenez que de tels dis-
“ cours ne conviennent qu'à des libertins, à des
“ esprits malfaits, à des enfans sans éducation et
“ sans honneur.”

L'enfant profita de cet avertissement, et n'osa jamais plus dire aucune mauvaise parole en présence de sa mère, mais il continuoit d'en dire avec ses petits compagnons. La mère en fût avertie, et dit à son fils : “ Vous ne dites plus de mau-
“ vaises paroles en ma présence, mais vous en
“ dites devant les autres, et vous n'avez point
“ honte de les scandaliser. Eh quoi, mon fils!
“ vous perdez donc la crainte de Dieu ? Ne savez-
“ vous pas que Dieu vous entend et vous voit par-
“ tout ? Vous n'osez parler mal devant moi, et
“ vous l'osez devant Dieu ; sachez que vous de-
“ vez craindre Dieu plus que moi : il est votre
“ Créateur, votre premier Père et votre Juge ; et
“ il vaudroit mieux dire cent mauvaises paroles
“ devant moi, que d'en dire une en la présence
“ de Dieu. Changez de conduite, mon fils ; car
“ j'aimerois mieux vous voir mort à mes pieds,
“ que de vous voir vivre dans une telle habitude ;
“ et je vous défends de jamais plus fréquenter les
“ compagnons qui vous ont appris à parler de la
“ sorte.”

Ces paroles firent une telle impression dans l'esprit de cet enfant, qu'il se corrigea et fut toujours soumis à sa mère. Dieu récompensa sa soumission : étant en âge, il entra en Religion,

où il fit de grands progrès dans les sciences et dans la vertu

Le second fils d'Alexandrine ne fut pas d'un si bon naturel que l'aîné, mais il ne laissoit pas d'être plus aimé de sa mère ; (car il arrive souvent que les pères et mères s'aveuglent, et qu'ils aiment plus un enfant vicieux que les autres.) Alexandrine reprenoit son fils, mais il se moquoit de tous ses avis, et fréquentoit malgré elle de jeunes libertins qui lui gâtoient l'esprit, qui ne lui parloient que de divertissemens et de plaisirs, et ne lui inspiroient que du dégoût pour le travail, et du mépris pour sa mère. De telles fréquentations pervertirent tellement le cœur du jeune homme, qu'il perdit enfin tout respect à sa mère, s'abandonna à la débauche, à l'impureté, et aux jeux. La mère en pleuroit et l'avertissoit ; mais ce n'étoit pas assez, il falloit le corriger sévèrement quand il étoit tems, ou le faire mettre dans une prison pour arrêter ses désordres.

Ce jeune homme, malgré la défense de sa mère, fréquentoit une fille qui l'attiroit, et qui ne lui convenoit pas. Il se maria avec elle, fit même un procès à Alexandrine sa mère, pour jouir du bien de feu son père ; mais il n'en jouit pas longtems. Etant un jour allé à la promenade avec sa nouvelle épouse, il fit un faux pas, se laissa tomber à la porte de la ville, et fut écrasé sous les roues d'un carrosse qui passoit. La nouvelle en fut d'abord portée à sa mère : « Ah, mon Dieu ! « *s'écria-t-elle*, voilà la punition des désobéis-« sances de mon fils, et des chagrins qu'il m'a « faits. Je demande au moins au Seigneur, que

" ce misérable enfant ait le tems de se reconnoî-
" tre, et de rentrer dans la grace de Dieu." Cette
" mère éplorée courut voir son fils ; à peine fut-elle arrivée, qu'il expira entre ses bras, sans parole, sans confession, et sans Sacrement.

N'oubliez jamais cet exemple, et souvenez-vous que, si vous faites des chagrins à vos père et mère, tôt ou tard il vous arrivera quelque accident funeste. *Celui-là est maudit de Dieu*, dit l'Ecriture, *qui chagrine sa mère.*



CHAPITRE VI.

De l'Humilité et de la Superbe.

L'HUMILITE' est le fondement des autres vertus, elle les conserve et les fait croître ; la superbe au contraire les fait perdre, ou empêche de les acquérir.

La superbe est une estime déréglée de nous-mêmes, une vaine complaisance en nos bonnes qualités, et un désir outré d'être estimé des autres. Ce vice pernicieux se glisse dans l'esprit des jeunes gens, à mesure qu'ils croissent en âge, et qu'ils se croient savans ou riches, ou plus parfaits que les autres. Cet orgueil les rend incapables d'une sainte éducation, rend inutiles en eux les instructions et les impressions de la grace, les éloigne de Dieu ; et *Dieu*, à son tour, *leur résiste*,

et se retire de leur cœur. L'orgueil enfin les aveugle, et les conduit à leur perte.

Mon fils, prends garde que la superbe domine jamais en ta pensée, ni en tes paroles, parcequ'elle est la première cause de tous les malheurs, disoit le saint homme Tobie à son fils. Pour combattre l'orgueil, il faut s'appliquer à la pratique de l'humilité ; je n'entends pas une humilité hypocrite, qui ne consiste qu'en paroles, et en une vaine démonstration de bas sentimens de soi-même. Telle est la fausse humilité de certaines personnes qui paroissent humbles au dehors, tandis qu'elles ont au dedans un cœur superbe. L'humilité doit être sincère ; que cette humilité soit dans le cœur ; qu'elle paroisse dans votre conduite. Pratiquez cette vertu, par rapport à vous, à Dieu, et aux hommes.

I. Soyez humble par rapport à vous-même. *Ne vous élevez pas en votre pensée*, dit le Sage, c'est-à-dire, ne vous estimez point vous-même, ni pour vos richesses, ni pour votre condition, ni pour votre beauté et vos agrémens. La gloire que l'on tire de ces choses, est basse et frivole. Elle est une marque d'un esprit foible et vain. Ne vous estimez jamais pour vos talens pour votre industrie, pour votre esprit, ni pour votre science ; ce sont des dons de Dieu ; or vous faites injure à Dieu, quand vous cherchez votre propre gloire dans ses dons.

Vous faites encore plus d'injure à Dieu, quand vous vous estimez pour votre vertu, parcequ'elle vient encore moins de vous. S'en glorifier, c'est la perdre. Croire avoir de la vertu, c'est man-

quer de la vertu principale, qui est l'humilité ; il arrive même souvent, que tel qui croit avoir quelques vertus, n'en a peut-être aucune. Vous vous rassurez sur quelques bonnes qualités que vous croyez avoir, tandis que vous avez lieu de trembler, à la vue des vertus qui vous manquent. Ne savez-vous pas d'ailleurs, qu'un de vos défauts cachés à vos yeux, est capable de l'emporter sur vos prétendues vertus ; et que *vos justices*, vos bonnes œuvres, sont devant Dieu, selon la parole du Prophète Isaïe, *comme un linge souillé ?* S'il y a en nous quelque chose de bon, nous devons en donner toute la gloire à Dieu feul qui en est l'auteur, et non pas à nous, qui n'avons de notre fonds que l'ignorance, le péché, et la misère.

II Soyez humble envers Dieu dans la considération de sa grandeur devant laquelle vous êtes *comme un rien.* Humiliez-vous à la vue de sa puissance et de sa majesté souveraine qui fait trembler les Anges mêmes. Reconnoissez les offenses que vous avez commises contre cette grandeur infinie, les bienfaits sans nombre que vous avez reçus de sa bonté, l'abus que vous avez fait de ses graces, sans lesquelles vous ne pouvez rien faire pour le salut ; le compte que vous en rendrez au Jugement, et le danger de damnation où vous êtes continuellement exposé. Si vous faites ces réfléxions, vous ne trouverez que trop de sujets de vous humilier et de vous confondre devant celui qui doit vous juger.

III. Soyez humble envers les hommes. Il est facile d'être humble à l'égard de Dieu ; (car comment une misérable créature ne s'abaisseroit-

elle pas devant son Créateur et son Juge ?) mais il n'est pas facile d'être humble envers tous les hommes ; il est néanmoins nécessaire de l'être. Or, parmi les hommes, les uns sont au dessus de vous, les autres vous sont égaux, et les autres sont vos inférieurs.

1. Quant aux premiers, soyez respectueux et obéissant envers tous ceux qui ont autorité sur vous ; trouvez bon qu'on vous avertisse de vos défauts, qu'on vous reprenne, qu'on vous corrige ; et soyez soumis à ceux qui ont droit de vous commander. Honorez tous ceux qui vous surpassent en âge, en science, en qualité, &c Respectez les vieillards, prenez garde de les insulter, de contrefaire leurs manières, de vous moquer de leurs foiblesses, de leur parler avec mépris et avec hauteur, de leur faire des grimaces, des menaces, de les chagriner L'exemple que l'Ecriture Sainte nous rapporte de quarante enfans, qui s'étant moqués du Prophète Elisée, qui étoit un saint vieillard, en l'appellant par raillerie, *tête chauve*, furent en punition dévorés par des ours ; cet exemple, dis-je, doit nous faire comprendre, que ces sortes de péchés attirent quelquefois les châtimens de Dieu sur ceux qui en sont coupables.

2. Quant à vos égaux, traitez-les tous avec déférence, sans vous en faire accroire, sans être enflé de votre rang, et des honneurs qui vous sont dûs, sans vouloir précéder les autres Laissez ces vanités aux ames foibles, et aux esprits bas. Un esprit bien fait ne se repait jamais de ces honneurs imaginaires : il conserve son rang

avec modestie, quand il est nécessaire ; mais il le conserve sans orgueil et sans faste, sans contestation et sans aigreur.

Ceux qui vivent dans une même famille, les enfans et les domestiques, les beaux-frères et les belles-sœurs, doivent avoir les uns envers les autres beaucoup de condescendance et d'humilité ; se soulager, s'entr'aider, se supporter avec patience, et ne jamais se quereller ; que les plus grands aiment et excusent les petits ; que les petits aient du respect pour les grands. Qu'il n'y ait jamais entr'eux aucune envie, parceque l'envie est le vice du Démon, et met le désordre par-tout.

Les jeunes gens doivent être serviables et complaisans, faire volontiers ce qui se présente, prévoir ce qui est à faire dans la maison, prévenir les besoins des autres, faire eux-mêmes ce qu'un domestique devroit faire pour le soulager ; ne pas faire attention si les autres font autant d'ouvrage qu'eux, et ne pas s'en plaindre ; mais au contraire par une sainte émulation, tâcher de faire plus que les autres. Ceux qui sont ainsi prévenans et patiens, et qui aiment à rendre service, sont véritablement humbles, et sont bénis de Dieu.

3. Quant aux inférieurs, c'est-à-dire, à ceux qui sont au dessous de vous, soyez affable à tous ceux qui vous servent, les considérant comme vos frères et vos sœurs. *Maîtres*, dit l'Apôtre St. Paul, *traitez vos domestiques avec douceur, n'usant ni de menace ni de rigueur, vous souvenant que vous avez un Maître commun avec eux dans*

le Ciel, qui n'a égard ni à la qualité de maître, ni à celle de serviteur. Rendez-vous accessible et aimable à tous les autres qui sont de moindre condition que vous, sur-tout envers les pauvres, selon ce précepte du Sage. *Rendez-vous affable aux pauvres gens :* ils sont peut-être plus élevés que vous devant celui qui sonde les cœurs. Soyez prompts à leur rendre service, et à les secourir dans leurs besoins.

4. Enfin, pour réprimer la superbe et l'orgueil, considérez ce que c'est que l'homme, et ce qui suit après la mort. *De quoi te glorifies-tu, ô terre ! ô cendre !* s'écrie le Sage : *Les Puissans d'entre les hommes n'ont qu'une vie courte : aujourd'hui Roi, demain rien. Et quand l'homme sera mort, son corps deviendra la pâture des bêtes, des serpens et des vers.* Quel sujet de s'humilier !

Ne considérez pas ce qui est au dehors de vous. Ces biens que vous possédez, ces vêtemens brillans qui vous environnent, cette beauté qui vous rend si vain, ces amis qui vous flattent, cet emploi, ce crédit, qui vous élevent au dessus des autres, tout cela n'est pas vous, ne vient pas de vous, et ne vous rend pas meilleur, ni plûs honnête homme ; c'est peut-être ce qui fera un jour votre malheur et votre perte. Mais considérez ce que vous êtes dans vous-même, et ce qui vient de vous. C'est l'avis de St. Bernard : " Si l'homme, *dit ce St. Docteur*, se considère attentivement, il ne trouvera en lui-même que des sujets de confusion et d'humilité. Sa conception est dans le péché, sa naissance dans la misère, sa vie une suite de travaux, sa mort inévitable ; et après

" sa mort, il ne lui restera que l'infection, la " pourriture et la poussière. Voilà toute la " destinée de son corps en cette vie, mais pour " l'ame, il lui reste à subir le jugement de Dieu, " pour y recevoir la décision de son bonheur, ou " de son malheur éternel ; et ce jugement sera " terrible aux plus saints." Voilà, créature vaine et pécheresse, ce que vous êtes ! de quoi donc vous glorifiez-vous ? Loin de chercher à paroître, allez plutôt vous cacher et vous confondre, et pensez bien plus à gémir sur votre misère, sur votre néant, et sur vos crimes, qu'à vous élever.



CHAPITRE VII.

De l'Obéissance.

L'OBEISSANCE est un effet de l'humilité. Or, le vrai caractère d'un esprit humble est d'être soumis à ceux qui ont autorité sur nous, et de se dépouiller de sa propre volonté pour faire celle des autres. O que cette vertu est rare ! mais qu'elle est nécessaire, puisque, sans l'obéissance et le détachement de sa propre volonté, on ne peut parvenir à la saintaté. *L'esprit du juste*, dit le Saint-Esprit, *méditera l'obéissance.* Un enfant désobéissant, est un monstre par les déréglemens et les crimes dans lesquels son indocilité l'entraîne: c'est pour cette raison que St. Paul faisant un dé

nombrement des grands pécheurs, place dans ce rang *les enfans sans obéissance.*

Aimez donc l'obéissance, jeunes gens : soumettez-vous avec humilité et avec amour, à vos parens, à vos maîtres, et à tous ceux qui ont utorité sur vous. Je vous dis d'obéir avec humilité et avec amour, parceque ce n'est pas obéir comme il le faut, si on n'obéit pas saintement, et en vue de Dieu. L'obéissance rendue par une crainte purement servile, ou par force, st une obéissance d'esclave, qui n'a aucun mérite, et qui n'est pas une vertu. Obéissez dans e désir de plaire à Dieu, et de faire votre devoir.

Estimez-vous plus heureux de faire la volonté es autres, que la vôtre. C'est leur propre volonté qui cause la perte des hommes, sur-tout des eunes gens. Elle est un mauvais guide qui les onduit dans le précipice. Ecoutez les oracles du aint-Esprit : *l'homme obéissant racontera ses victoires*, c'est-à-dire, si vous êtes soumis, vous jouirez u fruit des victoires que vous aurez remportées ur vos plus dangéreux ennemis, qui sont votre ropre esprit et vos mauvaises inclinations. Vous connoîtrez avec consolation combien l'obéissance vous aura été avantageuse, puisqu'elle vous tirera les faveurs et les bénédictions de Dieu.

EXEMPLE.

Etre soumis et obéissant à un père, à une mère, i sont intraitables et austères, les aimer malgré urs vices grossiers et leur ingratitude, est une ertu rare, et d'un grand mérite ; telle fut la vertu un jeune homme nommé Joachim. Il avoit un re et une mère qui étoient pauvres, mais très

méchans et jureurs. Des parens si mal élevés n'etoient pas capables de donner à leur fils une éducation chrétienne ; mais ce fils tomba heureusement entre les mains d'un zélé Confesseur, qui lui inspira tant d'amour et de respect pour ses père et mère, que ce jeune homme ne s'écarta jamais de son devoir en ce point, et fut toujours docile et soumis.

Quand il eut quinze ans, son père lui dit d'aller servir, parcequ'il ne pouvoit plus le nourrir. Joachim obéit. Il eut le bonheur de rencontrer un Bourgeois nommé Eugène, homme riche et craignant Dieu, qui le prit à son servie. Jamais domestique ne fut plus affectionné à son maître, ni enfant plus attaché à ses père et mère que Joachim, leur donnant, pour les aider à vivre, tout ce qu'il gagnoit. Au bout de huit ans ses sœurs se marierent : son père et sa mère qui étoient âgés, resterent seuls, et lui manderent de s'en retourner. Joachim ne balança pas un moment, et se fit un devoir de quitter Eugène son bon maître, pour obéir à son père.

Ce maître tâcha de le retenir, lui promit d'augmenter ses gages, s'il vouloit rester avec lui. J'aime mieux obéir à mon père et à ma mère, répondit Joachim, que de gagner les plus gros gages : je puis me passer de vos gages, mais mes parens ne peuvent se passer de moi. N'en sois point en peine, lui dit son maître, j'aurai soin de leur entretien ; et après tout, tes père et mère ne méritent guères tes services, puisque tu n'as reçu d'eux que des coups et des malédictions. N'importe, répondit Joachim, je ne veu

pas les abandonner dans leur vieillesse. Quelque mauvais qu'ils soient, ils sont toujours mes père et mère ; je suis toujours leur enfant ; et je sens ce que Dieu et la nature demandent de moi à leur égard. Va, mon cher ami, dit Eugène, Dieu te bénira, parceque tu es un enfant d'obéissance. Joachim retourna donc auprès de son père et de sa mère. On ne peut dire combien de peine il eut pour les nourrir et pour gagner leur vie. Pour toute récompense de son obéissance et de ses services, il ne recevoit d'eux que des injures ; mais il souffroit tout en silence et sans se plaindre.

Une obéissance et une patience si courageuse ne furent pas sans récompense. Joachim par sa vertu mérita de trouver une fille vertueuse qui lui donna du bien, à laquelle il se maria ; il vécut avec elle dans la crainte de Dieu, et dans une grande paix. Sur le point de mourir, il fit venir ses enfans, et leur dit : « Mes chers enfans, « la plus grande consolation que j'aie eu en ma « vie, et la plus grande que j'aie à présent, c'est « d'avoir toujours été soumis à mes père et mère. « C'est à cette obéissance que je dois ma for- « tune : j'espère qu'en vue de cette obéissance « que j'ai toujours eue en vue de Dieu et pour « son amour, le Seigneur me fera miséricorde. « Je vous recommande d'avoir de même toujours « Dieu en vue, et beaucoup de soumission et de « respect pour votre mère. Si vous suivez ce « dernier avis que je vous donne, Dieu ne vous « abandonnera jamais."

CHAPITRE VIII.

De quelle manière les jeunes gens doivent recevoir les avis et les corrections.

I. LA sagesse et la raison se trouvent rarement dans l'enfance et dans la jeunesse ; c'est pour cela que le Saint-Esprit a dit que *la folie est comme l'apanage des jeunes gens, et que la correction les met en fuite* ; c'est-à-dire, la crainte du châtiment fait dans la jeunesse, ce que la raison même ne peut encore faire

Un père n'est donc pas un bon père, mais un méchant péré ; une mère est de même une mauvaise mère, lorsqu'ils ne font ni réprimande ni correction à leurs enfans. *C'est haïr ses enfans*, dit le Sage, *que de leur épargner la verge.* Des défauts qu'on laisse croître dans leur cœur, causeront un jour leur perte, et seront une source de chagrins pour les parens.

Il faut corriger les enfans de bonne heure ; c'est en vain qu'on entreprendroit de redresser ou d'arracher un vieil arbre tortu ; de même aussi c'est vainement ou très-difficilement qu'on prétendroit redresser la conduite d'une personne qui a pris un mauvais pli dans sa jeunesse, et qu'on tâcheroit d'arracher des vices qui ont jetté de profondes racines dans son cœur.

Trop de complaisances et de douceur aux jeunes gens les conduit aux enfers ; une sage sévérité, un châtiment raisonnable les en délivre, dit le Sage. Ce seroit une cruauté de ne point

retenir un enfant qui va étourdiment se jetter dans un feu ou dans un abîme. pourquoi donc ne le corrigez-vous pas, lorsque par ses vices il se précipite en enfer ?

II Souvenez-vous donc, jeunes gens, que, si vos parens et vos maîtres sont obligés de vous reprendre et de vous corriger par charité, vous êtes obligés d'écouter leurs réprimandes et leurs avis avec docilité, et de recevoir leurs corrections avec patience et soumission. Ils doivent vous reprendre quand vous avez péché ; les avis et les instructions qu'ils vous donnent, sont, dit le Saint-Esprit. *une loi que vous ne devez pas mépriser.* Si leurs réprimandes ne vous rendent pas sages, ils doivent y ajouter le châtiment.

Quand il vous semble que vous ne méritez pas le châtiment, faites réfléxion que, si vous ne le méritez pas pour cette faute, vous le méritez pour beaucoup d'autres ; et qu'il vaut mieux souffrir étant innocent, dit St. Pierre, que de souffrir étant coupable ; qu'enfin il faut vous accoutumer de bonne heure à souffrir avec patience, à l'exemple de J. C. qui a souffert innocemment et sans se plaindre, les supplices et la mort.

Si vos parens et vos maîtres vous châtient lorsque vous avez péché, juré, menti ou dérobé : lorsque vous vous êtes querellé et battu ; lorsque vous dites des paroles trop libres et peu séantes ; lorsque vous fréquentez certaines compagnies, ou que vous sortez malgré eux ; lorsque vous vous livrez à la vanité, ou lorsque vous leur parlez avec hauteur et sans respect ; souvenez-vous qu'ils font leur devoir, en vous reprenant et en vous

corrigeant. Gardez-vous bien d'en murmurer; ne vous en plaignez pas, même à vos amis; mais bénissez Dieu de vous avoir donné des parens et des maîtres qui par charité veillent sur vous, pour vous empêcher de devenir vicieux, et de vous perdre.

Si vous êtes sage, demandez vous-même la correction à votre père ou à votre mère, lorsque vous êtes tombé dans quelque faute. Si vous connoissiez le prix d'une sainte et prudente correction, vous vous réjouiriez bien plus d'être châtié que d'être épargné. Le jour viendra peut-être, que vous pleurerez amèrement de ce qu'on ne vous aura pas corrigé dans votre jeunesse. Combien de malfaiteurs condamnés à mort par la justice, qui se voyant entre les mains du bourreau, ont dit publiquement sur l'échafaud ces lamentables paroles : *Jeunes gens, profitez de mon triste exemple ; vous, pères et mères, apprenez à corriger vos enfans. Si j'avois été repris et corrigé dans ma jeunesse, je ne serois pas tombé dans le malheur où vous me voyez.*

EXEMPLE.

Saint Augustin, sans un miracle de la grace, se fût perdu sans ressource par la liberté dans laquelle il fut élevé dès son enfance. Patrice son père, loin de le reprendre et de veiller sur sa conduite, ne faisoit que rire de ses petites impertinences, comptoit pour rien les petites sottises, les fréquentes vivacités, et la continuelle dissipation de cet enfant ; comme font encore aujourd'hui plusieurs pères idolâtres de leurs enfans, qui les aiment éperduement. Ste. Monique sa mère

l'avertissoit, le reprenoit, et le corrigeoit. Mais de quoi servent les foibles corrections d'une mère, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la vigilance et l'autorité du père ? Patrice mourut, et la liberté dans laquelle il avoit laissé vivre Augustin son fils, entraîna ce jeune homme dans toutes sortes de désordres, et même dans l'hérésie des Manichéens.

Dieu touché des larmes de Monique, et des prières que cette sainte veuve faisoit incessamment pour la conversion de ce jeune libertin, se servit des instructions de Saint Ambroise, son Pasteur, pour lui ouvrir les yeux sur ses égaremens. Augustin étant converti, ne cessa de pleurer le reste de sa vie les dérèglemens de sa jeunesse, et la mauvaise éducation que son père lui avoit donnée. « Ah, mon Dieu ! » s'écrioit-il, « que j'étois à plaindre dans les « jours de mon aveugle jeunesse ! Je m'éloi- « gnois de vous, Seigneur, en suivant le pen- « chant de mes folles passions ; et mon père, « loin de me corriger et de me reprendre, rioit « de tout. Je me perdois, et il avoit la cruauté « de me voir courir à ma perte. Tous les vices « croissoient dans mon cœur, comme de mau- « vaises herbes dans une terre inculte ; et il « n'y avoit point de main charitable pour les « arracher. »

Profitez des sentimens de ce grand Saint, jeunes gens, et regardez comme une faveur du Ciel, lorsque vous avez des parens et des maîtres qui ont la charité de veiller sur vous, et de vous reprendre. Plus ils vous corrigent à propos, plus vous devez les aimer.

CHAPITRE IX.

De l'Amour du Prochain.

L'AMOUR du prochain est une vertu fonda-mentale du Christianisme ; puisque toute la morale de Jésus-Christ est fondée sur deux loix : *Aimer Dieu sur toutes choses, et le prochain comme soi-même.* Vertu néanmoins rare et mal observée.

La plûpart croient que, pour aimer le prochain, c'est assez d'aimer ses parens, ses amis, ceux de qui on attend quelqu'avantage, et qu'on peut être indifférent pour les autres. Aimer de la sorte, ce n'est pas aimer le prochain, mais c'est s'aimer soi-même.

On élève les jeunes gens dans cette erreur. On leur apprend à n'aimer que ceux qui leur font du bien, et on leur inspire de haïr ceux qui leur font du mal. Les pères et mères ne parlent souvent dans leur famille que des défauts, des vices, des mauvaises manières, de la mauvaise fo[i] des voisins, de ceux qui leur portent envie, et qui leur font du tort. Ils détruisent ainsi par leur exemple et par leurs discours, l'esprit de charité pour le prochain, dans leurs enfans. Ces pères et mères imprudens font-ils réfléxion aux funestes suites du défaut de charité ? N'est-ce pas de ce défaut de charité que vient le peu d'estime et de respect que les hommes ont les uns pour les au-tres : les trahisons et les rancunes, les impatiences et les murmures, la dureté pour les pauvres et les misérables, les divisions des familles, les que[relles,]

relles, les jalousies, les médisances ? De-là enfin tant de désordres qui déshonorent la Religion, et qui perdent les Chrétiens.

Il est donc important d'instruire la jeunesse sur ce point, et de la désabuser d'une erreur si funeste. Cette erreur vient de l'ignorance de trois choses ; ils ne savent point quel est le prochain qu'il faut aimer, par quel motif il le faut aimer, ni en quoi consiste cet amour.

I. Le prochain qu'il faut aimer, sont tous les hommes, pauvres et riches, bons et méchans, amis et ennemis, et même ceux qui nous font le plus de mal. Cette obligation d'aimer tous les hommes, est si étroite, que, sans cet amour, sans cet esprit, on ne peut être sauvé. Quand de tous les hommes qui sont sur la terre, il n'y en auroit qu'un seul que je n'aimasse pas, ou que je haïsse, ce seroit assez pour être damné.

II. Le motif pour lequel il les faut aimer, est qu'ils sont tous enfans de Dieu, créés à son image, rachetés du Sang de Jésus-Christ ; que Dieu qui est notre Père commun, veut que nous les aimions tous comme nos frères ; que Jésus-Christ notre Sauveur nous a commandé de les aimer, et que lui-même les aime tous. Ce seroit être bien déraisonnable de ne pas aimer ceux qu'un Dieu a aimés plus que sa vie, et pour lesquels, quelqu'indignes qu'ils fussent, il a voulu mourir.

III. Cet amour consiste en trois choses : 1. Vouloir du bien à tous. 2. En faire quand on le peut. 3. Supporter, excuser, et cacher leurs défauts. Voilà la vraie charité du prochain, la

marque du vrai Chrétien, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu.

1. Souhaitez du bien à tous, et soyez véritablement affligé lorsqu'il leur arrive du mal : considérant tous les hommes, même vos ennemis, comme vos frères. Soyez affable, doux et complaisant. Ayez compassion de ceux qui sont affligés. Ne portez point envie aux riches, ni à ceux qui sont en prospérité. Aimez les bons à cause de leur vertu, les méchans afin qu'ils deviennent bons ; souhaitez de la persévérance aux premiers, et la conversion aux autres. Si un homme est méchant et grand pécheur, il faut haïr son péché, qui est l'ouvrage de l'homme ; mais il faut aimer sa personne qui est l'ouvrage de Dieu.

2. Faites du bien à tous, car c'est peu de chose de vouloir du bien, si on ne le fait quand on le peut. Nous pouvons procurer trois sortes de biens au prochain ; les biens du corps, les biens de l'honneur, et les biens de l'ame.

Quant aux biens du corps, vous devez faire deux choses. 1. Ne jamais rien dérober à qui que ce soit, et ne rien faire contre le droit d'autrui. Outre le péché que vous feriez, vous contracteriez encore l'obligation de rendre ce que vous auriez pris, et de réparer le droit que vous auriez violé. O le funeste vice, dans une jeune personne, que d'être portée au larcin ! Il est bien à craindre que ceux qui s'accoutument à faire de petits et de fréquens larcins, soit en fruits, soit en grains, soit en d'autres choses, ne soient un jour de grands larrons, et ne fassent une fin misérable. 2. Assistez le prochain dans ses nécessités, par des libéralités

ar de fréquentes aumônes. O l'admirable vertu ans les jeunes gens que la miséricorde et la ompassion pour les pauvres ! Heureux ceux qui euvent dire avec Job, *Que la compassion a crû vec eux dès leur enfance.* Elle attirera sur eux s bénédictions de Dieu pendant leur vie et à ur mort.

Quant à l'honneur, vous devez le conserver au rochain. N'en parlez jamais désavantageusement, quelque méchant qu'il soit, quelque tort ême qu'il vous ait fait, si ce n'est pour son ien, ou pour une autre bonne fin. Évitez les lomnies et les médisances ; empêchez même, si ous le pouvez, qu'on n'en fasse en votre présence. on accuse le prochain d'une faute qu'il n'a oint faite, prenez sa défense. Si on découvre mal qu'il a fait, tâchez de l'excuser, empêchez u'on n'en parle davantage. Dites le bien u'il a fait, ou quelqu'une de ses bonnes qualis. Témoignez que la médisance vous déplait, engagez celui qui parle, à épargner la réputan d'autrui.

Les biens de l'âme, qui sont la vertu et le lut, étant les plus grands de tous les biens, il ut tâcher de les procurer au prochain. Vous le rez en priant pour lui, en le retirant du vice et s occasions, par quelques sages avis, en l'aversant avec douceur de son devoir, ou en le sant avertir ; en lui donnant des prudens conils et des bons exemples.

Tâchez de remplir ces devoirs de charité, surut envers vos amis, vos compagnons, vos doestiques, et envers ceux avec qui vous vivez.

C'est véritablement aimer le prochain, que de l'aimer pour le bien de son ame et pour son salut ; mais c'est le haïr, c'est manquer de charité, que de faire tort à son ame, en le portant au péché, et en le scandalisant par des paroles et par des éxemples pernicieux.

3. Une troisième marque de l'amour du prochain, c'est de supporter ses défauts, d'excuser les fautes d'autrui autant que la prudence le permet, et de penser avantageusement de tout le monde. C'est pourquoi il ne faut pas être prompt à blâmer et à juger les autres ; ni les reprendre, sans savoir sûrement s'ils ont tort. Souvent on se trompe dans les jugemens qu'on forme sur le compte d'une personne : ou parcequ'ordinairement on est mal informé, ou parcequ'on est prévenu, ou parcequ'on ne l'aime pas, ou qu'on a de l'envie. Quand on reprend les autres, que ce soit avec prudence et jamais avec aigreur. Ne reprenez pas une personne, quand une répréhension ne servira de rien à son amendement, ni à l'édification des autres. Si, en ne reprenant pas, vous sembliez approuver le vice ; dans ce cas, reprenez avec discrétion.

Enfin, la grande règle de l'amour du prochain consiste *à juger du Prochain par nous-mêmes*, et à pratiquer cette importante maxime, que l'Ecriture et la nature nous enseignent ; *Ne faites jamais à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse ;* au contraire, faites aux autres le bien que raisonnablement vous voudriez qu'on fît à vous-même. Souffrez, supportez les défauts d'autrui avec charité, comme vous voudriez qu'on

supportât les vôtres, qui sont encore plus grands. Ce n'est pas aimer le prochain que de ne vouloir rien souffrir de lui. Dieu nous souffre long-tems, quelque misérables que nous soyons à ses yeux ; pourquoi donc ne souffririons-nous pas les autres ?

EXEMPLE.

Nous lisons dans la vie des Saints Pères du désert, un exemple de charité bien singulier. Un Solitaire rencontra dans le chemin un pauvre estropié couvert d'ulcères et de pourriture ; et dans un état si misérable, qu'il ne pouvoit ni gagner sa vie, ni se traîner. Le Solitaire, touché de compassion, le porta dans sa cellule, et lui donna les soulagemens qu'il put. Ce pauvre ayant repris des forces, le Solitaire lui dit : Voulez-vous, mon cher Frère, demeurer avec moi ? je ferai ce que je pourrai pour vous nourrir : nous prierons et nous servirons Dieu ensemble. Ah ! que vous me causez de joie, repondit le pauvre ; que je suis heureux de trouver dans votre charité une ressource à ma misère !

Ce Solitaire qui avoit peine à gagner sa vie, redoubla son travail pour avoir de quoi nourrir ce pauvre, et le nourrissoit même mieux que lui ; mais au bout de quelque tems ce pauvre commença à murmurer contre son hôte, et se plaignit qu'il le nourrissoit mal. Hélas ! mon cher ami, lui dit le Solitaire, je vous nourris mieux que moi-même : je ne puis faire autre chose pour vous que ce que je fais. Quelques jours après cet ingrat recommença ses plaintes, et vomit contre son bienfaiteur un torrent d'in-

jures. Le Solitaire les souffrit avec patience, sans répondre une parole. Le pauvre fut honteux d'avoir parlé de la sorte à un saint homme qui ne lui faisoit que du bien, et lui demanda pardon: mais il tomba bientôt dans ses inquiétudes, et prit une telle haine contre ce bon Solitaire, qu'il ne pouvoit plus le supporter : Je suis ennuyé de vivre avec toi, lui dit-il ; je veux que tu me reportes dans le chemin où tu m'as trouvé ; je ne suis pas accoutumé d'être si mal nourri. Le Solitaire lui demanda pardon, lui promettant qu'il tâcheroit de le mieux traiter.

Il fut inspiré d'aller chez un honnête Bourgeois du voisinage demander un peu de meilleure nourriture pour cet estropié. Venez tous les jours, lui dit le Bourgeois, chercher de quoi le nourrir. Le pauvre en parut content ; mais au bout de quelques semaines, il recommença à faire de nouveaux et de piquans reproches au Solitaire. Vas, lui dit-il, tu n'es qu'un hypocrite, tu fai semblant d'aller chercher l'aumône pour me nou rir, et c'est pour toi : tu manges le meilleur e secret, et tu ne me donnes que tes restes. Ah mon frère, lui dit le Solitaire, vous avez tort ; j vous assure que je ne demande jamais rien po moi, que je ne touche pas même un morceau de c qu'on me donne pour vous. Si vous n'êtes p content des services que je vous rends, ayez a moins patience pour l'amour de Jésus-Christ, e attendant que je fasse mieux. Vas, je n'ai p besoin de tes remontrances, lui répliqua ce pa vre ; et tout de suite il se saisit d'un caillou, le je à la tête du Solitaire qui évita le coup ; ensu

e malheureux prit un gros bâton dont il se ser-oit pour se traîner, et en donna un si rude coup u Solitaire, qu'il le fit tomber. Dieu vous le ardonne, lui dit le Solitaire, pour moi je vous ardonne pour l'amour de lui le mauvais traite-ent que vous me faites. Tu dis que tu me par-onnes, répliqua le pauvre ; mais ce n'est que du out des lèvres ; car tu voudrois déjà me voir ort. Je vous assure, mon frère, lui dit tendre-ent le Solitaire, que c'est de tout mon cœur que vous pardonne. Ce bon Solitaire voulut l'em-rasser pour marque de réconciliation : dans le oment le pauvre le prit par la gorge, lui déchira visage avec les ongles, et voulut l'étrangler. Le olitaire s'étant débarrassé de ses mains, ce furi-x lui dit : Vas, tu ne mourras jamais que de mes ains.

Ce charitable Solitaire eut patience avec lui ndant trois ou quatre années. Pendant tout ce ms on ne peut dire les indignités et les cruautés e ce pauvre lui fit essuyer, lui disant à tout mo-ent qu'il vouloit qu'il le reportât où il l'avoit ouvé, qu'il aimoit mieux mourir de faim ou de oid, ou être dévoré par les bêtes, que de vivre ec lui.

Ce Solitaire ne savoit à quoi se déterminer : n côté, il craignoit qu'en reportant ce pauvre il l'avoit trouvé, il ne périt de misère ; d'un re côté, il appréhendoit de perdre la patience ec lui. Dans cette perplexité, il alla consulter int Antoine sur ce qu'il devoit faire.

Saint Antoine lui parla en homme inspiré de eu, et lui dit : Ah ! mon fils, prenez garde : la

pensée que vous avez de quitter ce pauvre, est une tentation du démon qui veut vous ôter votre couronne. Si vous l'abandonnez, Dieu ne l'abandonnera pas. Mais, mon Père, reprit le jeune Solitaire, je crains de perdre la patience avec lui. Et pourquoi la perdriez-vous, répliqua le Saint. Ne savez-vous pas que c'est envers ceux qui nous font le plus de mal, qu'il faut exercer plus généreusement notre charité ? Quel mérite auriez-vous d'avoir de la patience avec une personne qui ne vous feroit jamais de mal ? La charité est une vertu courageuse, qui ne regarde pas les vices de l'homme, mais qui ne regarde que Dieu. Ainsi, mon fils, gardez ce pauvre ; plus il est méchant, plus vous devez avoir pitié de lui. Tout ce que vous lui ferez par charité, Jésus-Christ le tiendra fait à lui-même. Faites voir par votre patience que vous êtes disciple d'un Dieu souffrant ; souvenez-vous que c'est par la patience et par la charité qu'on reconnoit un Chrétien. Regardez ce pauvre comme celui dont Dieu se sert pour travailler à votre couronne.

Le Solitaire suivit l'avis de Saint Antoine ; il eut plus de charité pour ce misérable qu'auparavant, et ne cessoit de prier pour lui. Dieu bénit une patience si courageuse. Ce pauvre se convertit enfin, et vécut le reste de ses jours dans la pénitence et la sainteté.

Oh ! le bel exemple de charité, qui confondra un jour tant de gens qui ne veulent pas seulement souffrir une parole ou une injure. Sans charité vous ne serez jamais sauvé, quand même vous feriez des miracles. Or il n'y a point de cha-

à il n'y a point de patience. Ce n'est pas aimer le prochain selon Dieu, quand on ne veut pas ouffrir de lui, ni supporter ses defauts : ce n'est as assez de les souffrir et de les supporter une is, il faut toujours les supporter.

CHAPITRE X.

De la Chasteté.

L'HUMILITÉ et l'obéissance empêchent les érèglemens de l'esprit et du cœur ; et la chasteté ux du corps.

La chasteté est une vertu qui déteste les plaisirs icites de la chair, qui réprime les pensées, les sirs et les sentimens des sales voluptés, parce-'elles déplaisent à Dieu, et souillent l'ame.

La chasteté convenable à chaque état, est nécesire dans tous les âges ; mais il n'y en a point où e soit plus avantageuse et plus méritoire que ns la jeunesse. Si la chasteté (selon la pensée s Saints Pères) nous rend semblables aux Anges ns un corps fragile, c'est sur-tout dans les unes gens, parceque leur âge étant moins souillé r le péché, leur chasteté approche plus de la reté des esprits célestes.

La chasteté, au sentiment de St. Jérôme, a elque part à la gloire du martyre par ses mbats ; mais c'est principalement à la jeunesse e cette gloire est réservée, parceque ses com-

bats sont ordinairement plus grands et plus fréquens : ce qui fait dire à Saint Bernard qu'outre le martyre de sang, il y a encore trois espèces de martyre ; *la modération dans l'abondance*, que David et Job ont exercée ; *la sagesse dans la pauvreté*, pratiquée par Tobie ; *et la chasteté dans la jeunesse*, conservée par le jeune Joseph en Egypte.

C'est principalement dans les jeunes gens qu'on peut dire avec les Saints Pères, que la chasteté est *l'ornement des mœurs*, *l'honneur des corps*, et *le fondement de la sainteté*. L'on peut tout espérer d'un enfant chaste ; car comme l'esprit de Dieu ne peut habiter dans les cœurs impurs, aussi prend-il plaisir à se communiquer aux ames chastes.

Conservez donc, jeunes gens, votre cœur dans la pureté et l'innocence ; estimez la chasteté, demandez-la à Dieu : elle est la perle des vertus, l'ornement de votre ame, et le bonheur de votre vie, puisque, sans la chasteté, on n'a ni l'amour de Dieu, ni sa crainte, ni le repos de la conscience. Mais souvenez-vous que cette vertu est fragile ; qu'elle se perd facilement ; que les pensées et les désirs, aussi bien que les paroles et les actions, peuvent la faire perdre ; qu'il ne suffit pas d'être chaste de corps ; mais qu'il faut encore l'être de cœur et d'esprit. Souvenez-vous enfin que la plus grande consolation que vous aurez à votre mort, ce sera d'avoir passé votre jeunesse et votre vie dans la pureté ; et c'est un grand sujet de repentir et de larmes à un mourant, quand il voit que, pour avoir trop aimé les plaisirs du corps, il a perdu son ame.

EXEMPLE.

Le jeune Joseph, dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte, est un exemple bien sensible pour apprendre aux jeunes gens, avec quel soin ils doivent conserver la pureté de leurs cœurs dans les occasions périlleuses. Ce saint jeune homme avoit été trahi par ses frères, et livré à des marchands étrangers ; ces marchands le vendirent à Putiphar, un des premiers officiers du Roi Pharaon. La femme de Putiphar ayant conçu un amour criminel pour ce jeune esclave, résolut de le tenter. Elle entra dans la chambre de Joseph, et le sollicitant à un crime détestable et honteux, elle lui promit de faire sa fortune, s'il y consentoit ; et le menaça de son ressentiment, s'il refusoit.

Ce chaste jeune homme rappella aussitôt dans son cœur la crainte de Dieu, et se représentant toute l'horreur du crime qu'on lui proposoit, il répondit à sa Maîtresse, qu'il aimoit mieux mourir que de souiller son ame par une telle infidélité. Cette femme effrontée voulut lui faire violence ; il résista avec courage. Elle le saisit par son manteau, mais ce jeune homme, en se défendant, lui laissa le manteau entre les mains, et s'enfuit. Cette Dame en fureur cria aussitôt que Joseph avoit voulu attenter à son honneur, qu'il l'avoit sollicitée au crime, et que, pour marque de la vérité, elle lui avoit arraché ce manteau. Elle le porta à son mari, qui crut l'imposture et le mensonge de sa femme, et fit mettre l'innocent Joseph en prison où il resta quelques années.

Le Roi Pharaon ayant entendu parler de Joseph, le fit venir en sa présence ; il fut si charmé

de la modestie, de la sagesse et de la vertu de ce jeune homme, qu'il le fit son premier Ministre, et lui donna le gouvernement de tout le Royaume. Souvenez-vous de cet exemple pour vous soutenir par la présence de Dieu dans les occasions périlleuses, et si vous êtes fidèle à Dieu comme Joseph, il vous protégera.



CHAPITRE XI.

Des Moyens de conserver la Chasteté.

1. Le premier moyen est de résister d'abord aux tentations et aux pensées de l'esprit, avant que le démon se rende maître du cœur ; voilà le grand remède contre ce péché. Quand on néglige de repousser la tentation et la pensée, on s'engage peu à peu dans le vice, et souvent si profondément, qu'on ne s'en relève presque jamais, ou qu'avec de grands efforts. La grande maxime pour toutes les maladies, c'est d'appliquer le remède dès le commencement. Maxime importante pour se précautionner contre le péché impur; péché qui porte aux plus grands désordres, quand on ne l'arrête pas dès ses premières impressions.

Craignez, jeunes gens, ce vice honteux ; et craignez-le plus que la mort. Veillez sur votre esprit ; détestez avec horreur les représentations sales que le démon, ou que le penchant vous inspirent ; donnez aussitôt le change à votre imagi-

nation, et pensez promptement à d'autre chose, en considérant que Dieu est présent. Le Seignur vous offre son secours, et si vous succombez à la tentation, c'est par votre faute. Ah ! que cette chûte est à craindre, et que les suites en sont funestes ! Méditez avec attention cet avis de Saint Bernard.

" Rejettez, *dit ce Saint Docteur*, la mauvaise " pensée dès qu'elle commence, et dès qu'elle se " présente à votre esprit. Si vous la rejettez, " elle vous quittera ; ou si elle ne vous quitte pas, " elle ne vous souillera point, tandis que vous " l'aurez en horreur. La pensée qui n'est pas " rejettée, cause le plaisir ; ce plaisir fait naître " le consentement ; le consentement produit " l'action ; de l'action vient l'habitude ; de " l'habitude suit une espèce de nécessité, qui en- " traîne enfin l'ame dans l'impénitence et le " désespoir. Et comme la vipère est tuée par " les petits qu'elle porte dans son sein, aussi " nous recevons la mort par nos mauvaises pen- " sées, quand nous les nourrissons dans nos " cœurs."

Profitez des avis de ce grand Saint : soyez fidèle à Dieu dans la tentation, et ne disputez jamais avec elle. Si vous l'écoutez, vous vous perdrez : en l'écoutant, la raison s'aveugle, jusqu'à prendre le péché pour des bagatelles, ou pour des effets d'un penchant qu'on ne sauroit vaincre, ou pour des péchés de foiblesse dont il ne faut que s'accuser pour être absous. O combien d'ames ont été séduites et aveuglées par ce piége !

L'impureté, dit St. Jérôme, est comme un serpent dont il faut écraser la tête dès qu'on l'apperçoit. Il tâche de se glisser dans le cœur ; s'il peut y entrer, il l'infecte bientôt par un poison subtil et mortel. L'impureté, dit Saint Grégoire, s'allume dans un cœur dissipé, comme le feu dans la paille. Si on ne l'éteint pas promptement, il cause en peu de tems un embrasement auquel il est difficile d'apporter du remède. Pour allumer ce feu criminel et impur, il ne faut qu'une pensée volontaire de l'esprit, qu'un regard délibéré, qu'une parole, qu'une chanson, qu'une familiarité, &c. Tenez-vous sur vos gardes.

La raison de cette maxime si recommandée par les Saints, est qu'il est facile de résister au péché dans ses commencemens, mais qu'il est difficile de le surmonter, quand il est fortifié par quelque attache, par une affection criminelle, ou par l'habitude d'une familiarité dangéreuse.

II. Le second moyen pour vivre chastement, est de fuir l'oisiveté. Elle est la source de tous les vices, sur-tout de l'impureté. L'oisiveté ouvre la porte aux pensées et aux désirs qui croissent successivement dans un esprit oisif. Dans l'oisiveté, l'impureté est comme une flamme ardente qu'on ne peut presque plus éteindre ; de là vient que les tentations sont bien plus dangereuses et plus fréquentes dans les personnes qui n'ont rien à faire. et qui ne pensent qu'à leurs plaisirs, que dans les autres. O que la fainéantise et l'oisiveté ont perdu de jeunes gens !

III. Le troisième moyen, c'est la tempérance dans le boire et le manger. Sans cette vertu, on

ne peut conserver la chasteté en quelque âge que ce soit, mais sur-tout dans la jeunesse. La chaleur du sang à cet âge excite les voluptés sensuelles, mais quand elle est fortifiée par le vin, par la bonne chère, ou par le trop de nourriture, elle fait un embrasement funeste. Ecoutez Saint Jérôme : " Le Mont Ætna, dit-il, le Mont Vésuve, " et le Mont Olympe, qui vomissent continuelle- " ment des feux et des flammes, ne brûlent pas " avec tant d'ardeur, que le sang des jeunes gens, " lorsqu'il est enflammé par le vin, et par l'excès " de nourriture."

" Si je suis capable, dit-il ailleurs, de donner " quelque conseil ; si on croit à l'expérience que " j'en ai, j'avertis et je conjure l'ame qui veut " vivre dans la grace de Jésus-Christ, et conser- " ver sa pureté, de craindre le vin comme un poi- " son mortel. Ce sont là les premières armes du " démon contre les jeunes gens ; le vin avec la " jeunesse fait un double embrasement de la vo- " lupté. Pourquoi donnez-vous à ce corps, déjà " trop ardent, de quoi le faire brûler ?"

Souvenez-vous que Sodome fut réduite en cendres par le feu du Ciel, pour s'être abandonnée aux plaisirs de l'intempérance et de l'impureté ; que le peuple Hébreu s'attira de terribles fléaux pour s'être mis à manger, à boire, et à danser autour du Veau d'or ; que l'impie Hérode perdit toute pudeur, et fit mourir le plus saint des hommes, pour n'avoir écouté que sa passion au milieu d'un festin et d'une danse voluptueuse.

IV. Le quatrième moyen pour conserver la chasteté, est de fuir les mauvaises compagnies,

les maisons où se retire la jeunesse, les veillées et assemblées nocturnes, et toutes sortes de discours dangéreux et trop libres : voilà les piéges où se perdent les jeunes gens. Combien y en a-t-il qui ne sont tombés dans le péché, qu'après l'avoir appris dans une veillée, ou dans la conversation d'un esprit dissolu, par quelques paroles contre la pudeur ? Paroles et discours qui étant tombés dans un jeune esprit comme une étincelle dans la paille, y ont allumé un feu impur : *Ne vous laissez pas tromper*, dit St. Paul, *les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs.*

V. Le cinquième moyen est d'éviter la conversation familière avec des personnes de différent sexe. C'est là où la chasteté trouve sa perte et sa ruine. Après avoir été préservée des autres dangers, elle vient faire ici un déplorable naufrage. L'amour sensuel n'entre que trop facilement dans le cœur, mais quand il est aidé par la présence des personnes, il s'allume et s'embrase. C'est pour cela que le Sage nous donne cet avertissement important : *Ne demeurez point parmi les personnes d'autre sexe, parceque de leur conversation viennent la corruption et la perte de l'ame, comme des habits se forme le ver qui les ronge.*

Que si la compagnie de différent sexe est si dangéreuse, elle devient funeste et criminelle, quand elle passe aux familiarités, aux entretiens trop libres et passionnés, aux caresses et démonstrations tendres d'une amitié sensuelle, aux embrassemens familiers et autres semblables privautés qui n'ont ordinairement pour principe que la sensualité et une affection dangéreuse, et sont l'occasion

d'une foule de péchés, de pensées, de désirs impurs : c'est pourquoi un Auteur appelle ces familiarités libres, *les morsures du diable, et les arbres du péché* ; et St. Jérôme, *les agonies d'une chasteté mourante.*

VI. Il faut joindre à cette fatale cause du péché déshonnête, les regards impurs ou curieux, sur lesquels il est important de veiller, si l'on veut conserver un cœur pur. L'amour profane et le péché entrent par les yeux, et quelquefois un regard curieux, quoique sans mauvais dessein, peut attirer après soi de fâcheuses suites. Ecoutez ce que le Saint-Esprit vous enseigne par la bouche du Sage : « Ne vous arrêtez pas à regarder une jeune personne, de peur que sa beauté ne soit une pierre de scandale, qui vous fasse tomber. Détournez votre vue d'une personne parée, et ne la regardez pas curieusement. La beauté des visages a été funeste à plusieurs, qui ont commencé leur perte par des regards ; ces regards ont enfin allumé le feu impur dans le cœur." O le grand avertissement ! gravez-le dans votre mémoire. Ayez soin de retenir votre vue, et s'il lui arrive de tomber sur des objets dangéreux, qu'elle ne s'y arrête pas. Ayez la même réserve à l'égard de toutes les peintures ou figures lascives, qui sont autant d'écueils de la pureté du cœur.

Pour cette raison, une fille ne doit point chercher à voir, ni à être regardée. Lorsque Dina, fille de Jacob, s'échappa de la compagnie de ses frères, elle n'avoit d'autre désir que de voir ou d'être vue ; mais cette légèreté coûta cher. L'en-

lévement de cette fille, le saccagement d'une ville, et le meurtre de ses habitans, furent la suite de sa curiosité. Triste exemple, qui fait voir que, quand on néglige, en cette matière, ce qui semble de peu d'importance, on s'expose à d'étranges suites.

VII. Les livres dangéreux sont encore une source féconde d'impureté ; c'est une peste qui corrompt l'esprit et le cœur. La lecture d'un Roman de galanterie, ou d'un livre contre la Religion, fera dans votre ame des plaies si profondes, qu'elles seront peut-être sans remède ; elle vous fera perdre insensiblement, sans que vous y preniez garde, la pudeur et la foi ; et vous jettera enfin dans un aveuglement, dont vous ne reviendrez peut-être pas. Malheur à ceux qui composent, qui vendent et qui débitent de pareils livres, ou qui les communiquent aux autres !

VIII. Le penchant au plaisir est la principale cause, et le plus dangéreux piége de l'impureté. Mais souvenez-vous que ce plaisir est un venin mortel, caché sous une fausse douceur : si les commencemens sont agréables, les suites en sont bien amères. Seriez-vous assez aveugle pour aimer un plaisir qui répugne à la raison, et qui déplait à Dieu ?

Pour rappeller en peu de mots tout ce que nous avons dit en cet article important, et le réduire en pratique, suivez ces avis : 1. N'attachez jamais vos pensées et vos regards à des objets qui peuvent souiller votre esprit et votre cœur, quelqu'agréables qu'ils vous paroissent.

2. Ne vous permettez ni actions, ni libertés, ni gestes contraires à la modestie et à la pudeur ; c

ne souffrez jamais que les autres s'en permettent avec vous.

2. Ayez même du scrupule de vous amuser trop au miroir : il vaut mieux examiner votre ame que votre visage, et songer à vos défauts qu'à vos parures.

4. Ne vous divertissez jamais à de certains jeux de bouffonnerie, qui ordinairement sont accompagnés de ris excessifs, d'actions libres, et dont les badinages indécens sont souvent des crimes.

5. N'allez point vous récréer, ni vous promener avec des personnes, et dans des lieux où votre ame est en danger. Les libertés peu séantes et familières qu'on se permet dans ces récréations et dans ces promenades, sont funestes à l'innocence.

6. Evitez la compagnie des personnes qui, par leurs manières, leurs lectures ou leurs discours, vous apprennent ce que vous devriez toujours ignorer. *S'ils vous flattent*, dit le St. Esprit, *ne les écoutez point ; éloignez vos pas de leurs sentiers ; ils ne tendent qu'au mal et à votre perte.*

IX. Si vous avez de la Religion et de la pudeur, vous éviterez les spectacles, les comédies, les danses et les bals. L'ame y reçoit souvent, sans y prendre garde, de mortelles atteintes ; et la pudeur affoiblie y est toujours en danger d'y faire naufrage. *Si on y vient chaste*, dit St. Cyprien, *on s'en retourne souillé.* Ces sortes d'assemblées sont un reste du paganisme, opposé à la sainteté de la Religion, et aux maximes de J. C., et sont un violement des vœux du Baptême.

Ne vous laissez pas entraîner par l'exemple des autres, mais gémissez sur leur scandale d'autant plus déplorable, qu'il est plus étendu. Déplorez leur aveuglement qui les empêche de voir le mal qu'ils font, et le mal dont ils sont la funeste cause. Ces assemblées, selon les Saints Pères, sont *la peste des mœurs, une dérision de l'Evangile, une profession publique d'impureté et d'impiété, et l'écueil de la jeunesse.* Si vous y assistez, si vous vous y affectionnez, vous vous exposez à périr, et vous y pécherez : en voici les raisons.

1. Si la vue d'un seul objet sensuel fit tomber David, quoiqu'il fût prévenu de tant de graces, pourriez-vous dire que la vue de tant d'objets lascifs, qu'on voit à la danse et aux spectacles, accompagnés de libertés folâtres, d'airs passionnés, de paroles dissolues, ne souilleront point votre cœur ? Et d'ailleurs, n'est-ce pas pécher que de faire ce que l'Eglise vous défend, et ce que Dieu condamne ? N'est-ce pas pécher que de s'exposer témérairement au péché ? N'est-ce pas pécher que d'aider les autres à pécher, et de contribuer par sa présence aux péchés d'autrui ? Or n'est-ce pas ce qui arrive dans ces sortes d'occasions ?

2. Pourquoi va-t-on aux spectacles, aux danses ? et qu'y fait-on ? On y va par curiosité, par orgueil, par dissipation : On y demeure sans pudeur, on n'en sort qu'avec dissolution. C'est là où les sens se dissipent, où l'esprit s'émancipe, où le cœur s'épanche, où l'on se permet des choses dont il faudroit rougir ; et qu'à force de s'étourdir et de s'aveugler, on se fait un passe-tems du vice et du libertinage.

Profitez de ces avis, et craignez un malheur pareil à celui de cette femme curieuse dont parle Tertullien, laquelle étant allée aux danses et aux spectacles publics où les Chrétiens ne se trouvoient alors jamais, fut tout à coup possédée d'un démon furieux. Les Prêtres étant appellés au secours, presserent le démon dans leurs exorcismes de dire pourquoi il avoit osé s'emparer ainsi d'une femme Chrétienne : *J'en avois droit*, répondit le démon, *puisqu'elle étoit dans un lieu de mon domaine, et quim'appartient.*

Apprenez de cet exemple que c'est dans ces sortes d'assemblées que le démon règne avec plus d'empire ; c'est là qu'il emploie ses plus dangéreux artifices pour affoiblir la pudeur, et faire perdre la chasteté. *Eloignez-vous donc de ces lieux où les pécheurs s'assemblent*, dit le Saint Esprit, *et n'ayez point de part à leurs folies, de peur d'être enveloppé dans leurs crimes ; car s'ils sont dignes de mort en faisant ce qu'ils font, ceux qui les suivent et qui les approuvent, n'en sont pas moins dignes.*

CHAPITRE XII.

Autres moyens de conserver la vertu de Chasteté

LA prière est un moyen efficace pour obtenir et pour conserver cette admirable vertu. La continence est un don de Dieu, et il ne la refuse pas à ceux qui *l'invoquent avec un cœur*

droit. Implorez donc souvent le secours du Ciel, et la grace du Tout-Puissant, pour résister à cette concupiscence aveugle qui se révolte contre l'esprit. *Mon Dieu, donnez-moi un cœur pur et un esprit droit, éloignés de toute souillure.* Recommandez-vous souvent à la Mère de Dieu, la Reine des Vierges, et à votre Ange tutélaire, sur-tout dans la tentation.

La confession fréquente à un confesseur exact et éclairé, est un autre moyen pour conserver la chasteté. Sans ce remède, il est moralement impossible de vaincre l'impureté ; et avec ce secours on la surmonte, quand on suit les avis du guide qui nous conduit. Saint Augustin gémissant sur les désordres de sa jeunesse, pleuroit de ce qu'il n'avoit pas rencontré une main sage et habile, qui déracinât les honteuses passions qui croissoient dans son ame.

Saint Jérôme, après avoir fait le récit de la sainte et ingénieuse adresse avec laquelle un Supérieur délivra un jeune homme des tentations dont il étoit agité, fait cette réfléxion : *Si ce jeune homme eût été seul, il étoit perdu ; car comment eût-il surmonté ses tentations ?* Apprenez par ce trait combien le conseil d'un Directeur éclairé est nécessaire pour vaincre le péché impur.

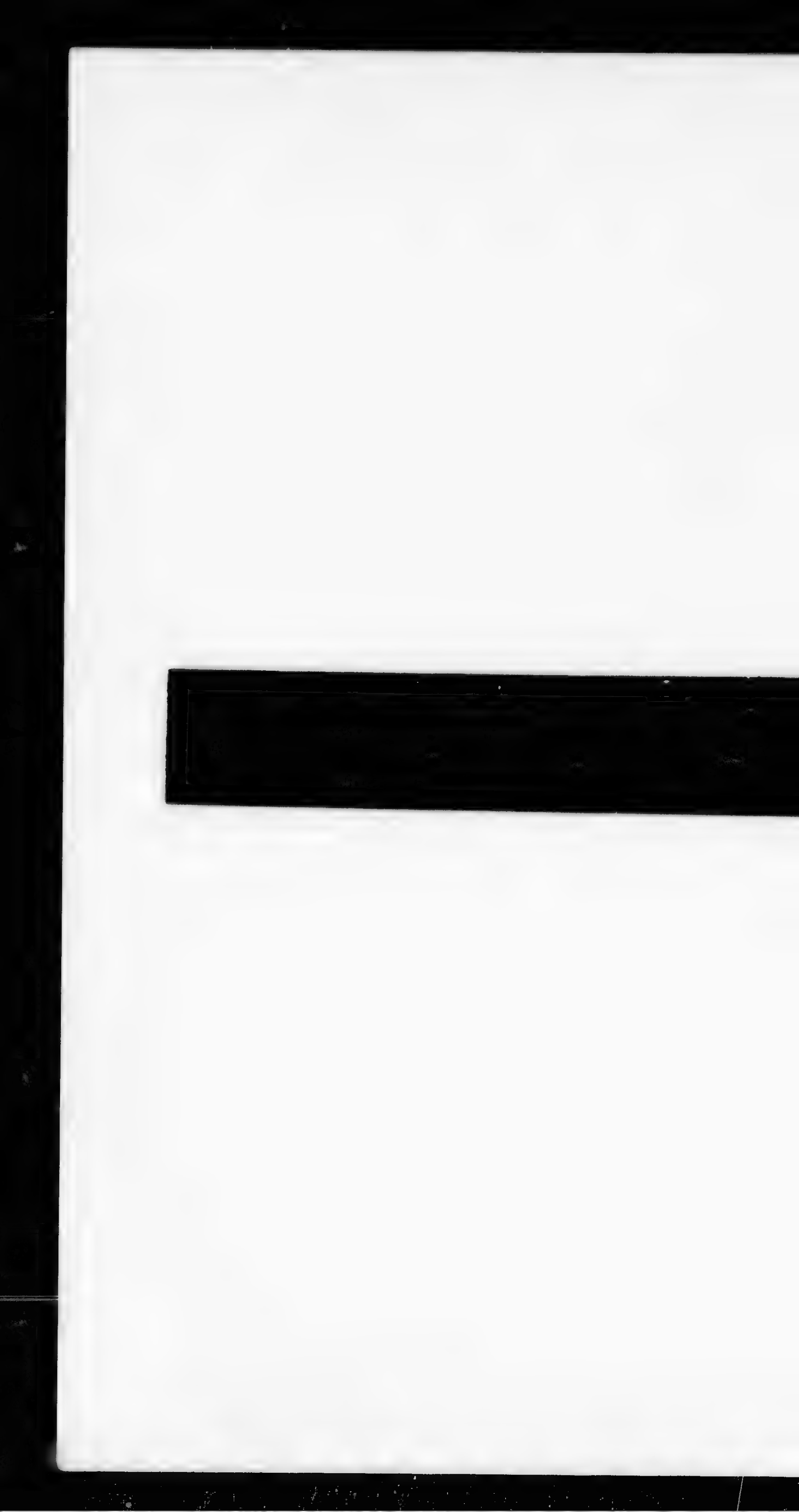
III. Le troisième moyen est la lecture et la méditation des choses saintes, qui remplissant l'esprit de pensées salutaires, en chassent les mauvaises, et le fortifient dans les tentations.

EXEMPLE.

Le Roi Hérode se livra tellement à l'impureté, qu'il n'eut point de honte de déshonorer Héro

dias, qui étoit la femme de son frère. Saint Jean-Baptiste inspiré de Dieu, vint reprocher à ce voluptueux l'horreur de son crime et de ses scandales. Les paroles de ce grand Prophète, qui en avoit converti tant d'autres, ne toucherent point le cœur de ce Roi. Il arriva même qu'Hérode étant à souper avec les Princes de sa Cour, la fille d'Hérodias entra dans la salle du festin, et dansa en sa présence. Le démon de l'impureté étoit dans les yeux, sur le visage, dans les airs, dans les gestes, dans les pas et dans les agrémens de cette fille impudente. Elle plut au Roi qui en devint passionné, jusqu'à lui jurer de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Elle prit l'avis d'Hérodias sa mère. Tu sais, lui dit cette mère abominable, que Jean-Baptiste est un Prédicateur importun, qui dit au Roi qu'il ne lui est pas permis d'avoir un commerce d'amitié avec moi : le Roi a du respect pour lui, et je crains qu'il ne se laisse persuader ; ainsi, ma fille, il faut que tu demandes au Roi qu'il fasse mourir Jean-Baptiste, et qu'il te fasse apporter sa tête dans un bassin. Le Roi, malgré le respect qu'il avoit pour la Sainteté de Jean Baptiste, eut la complaisance de consentir à l'exécrable proposition de cette fille, et fit couper la tête de ce grand Saint. Voilà le fruit d'une danse : un Roi parjure et meurtrier, un Royaume scandalisé, le plus grand et le plus saint des Prophètes mis à mort.

« Que pensez-vous de tout cela, femmes chré« tiennes ? *dit St. Ambroise* : apprenez ce que « vous devez inspirer à vos filles, et ce que vous « devez leur faire craindre. Vous voyez ici une



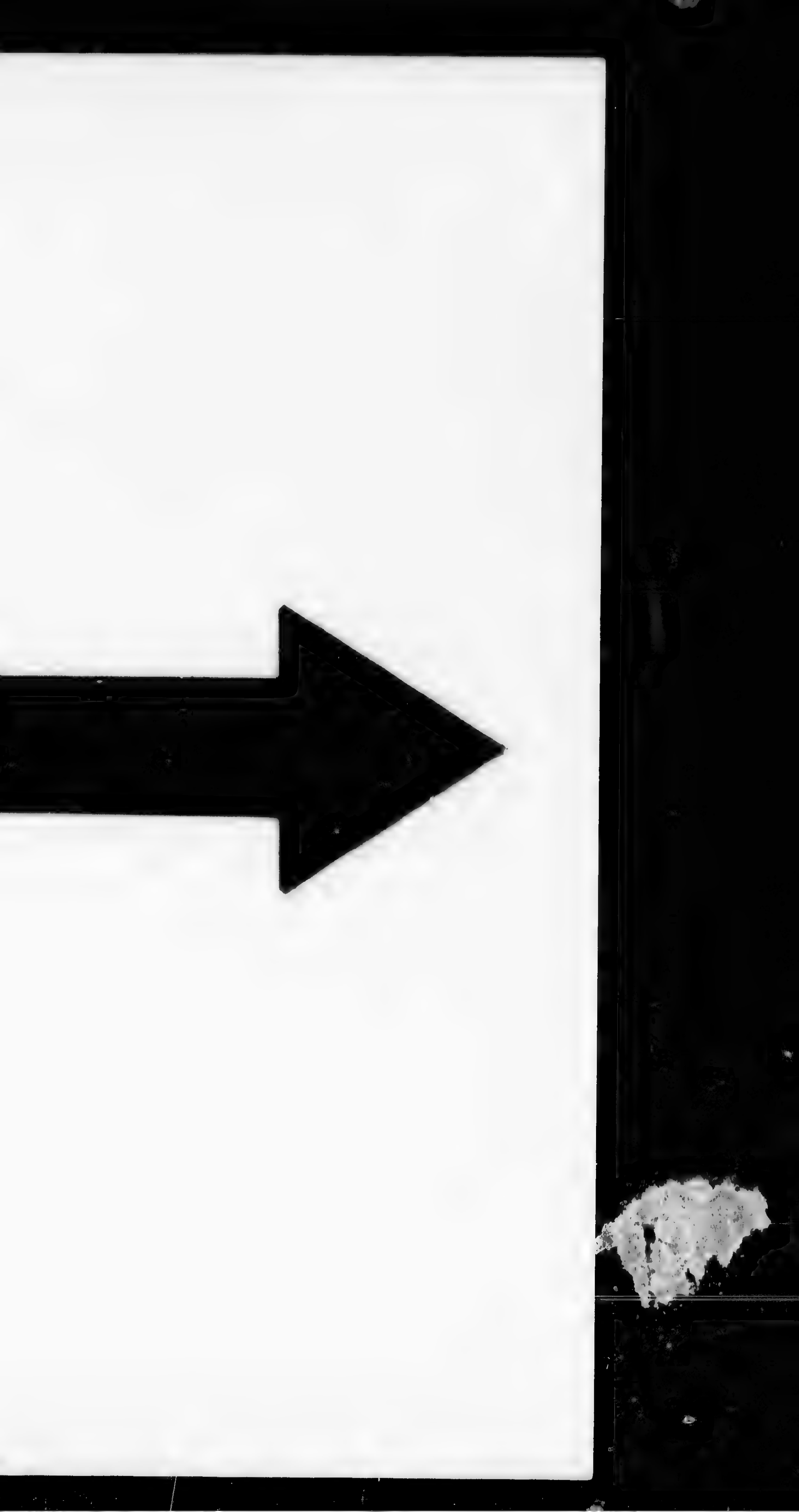
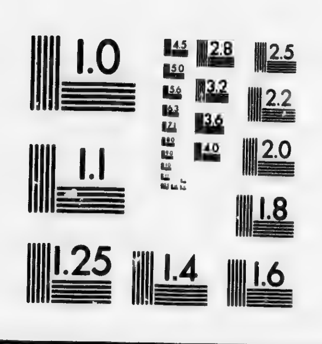
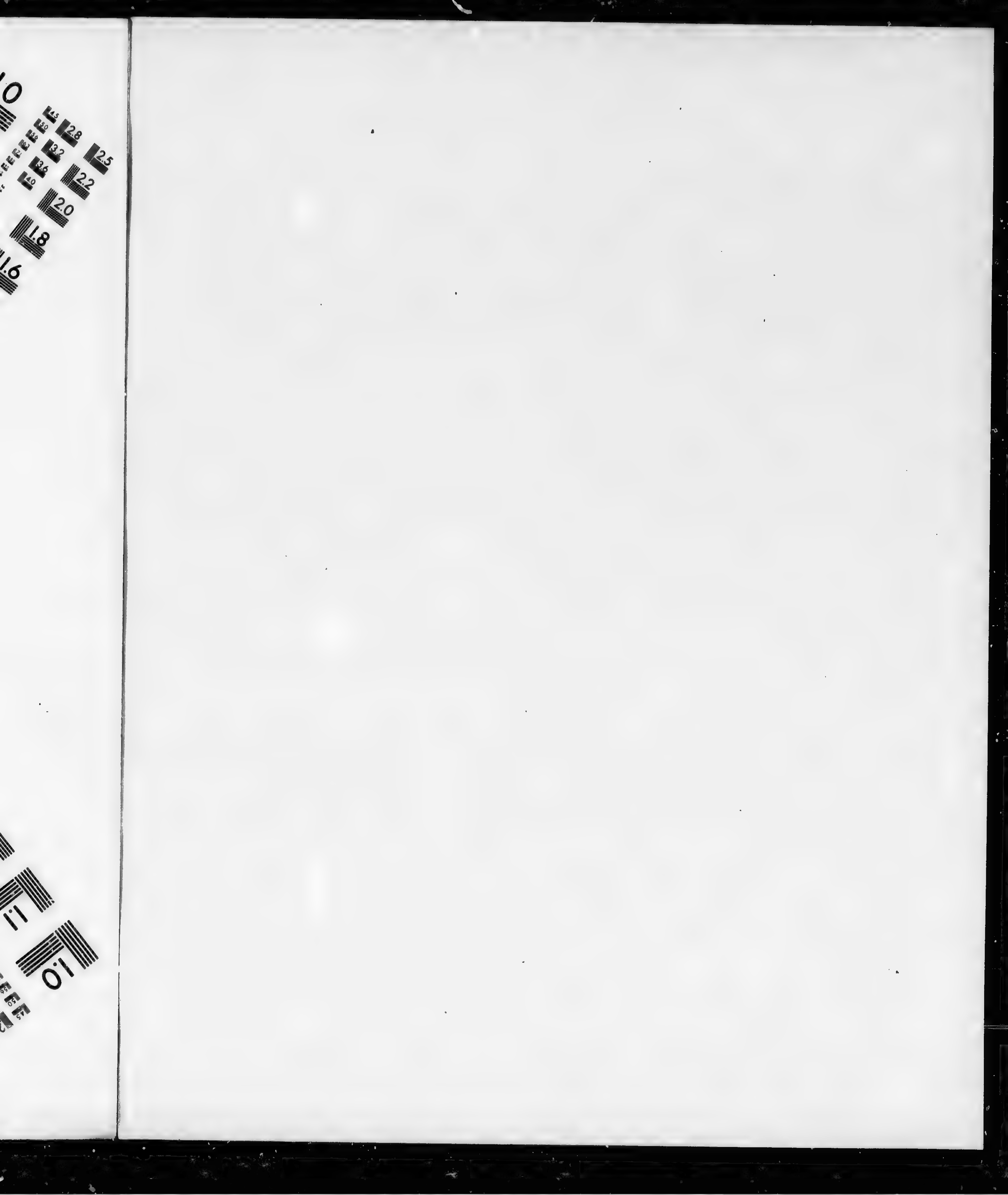


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



" fille qui danse, mais quelle fille ? C'est la fille " d'une mère adultère, car ce n'est qu'à de telles " personnes qu'il convient de danser ; mais pour " celles qui ont de la Religion et de la pudeur, " elles doivent inspirer la modestie et la crainte " de Dieu à leurs filles, et non pas la danse." N'oubliez jamais les paroles de ce grand Saint, et gravez dans votre esprit les suivantes : *Gardez-vous bien,* dit le Saint-Esprit, *de fréquenter une danseuse et de l'écouter, crainte de vous exposer à pécher, et de périr par ses attraits.*

La fille d'Hérodias, dont nous venons de parler, fut punie comme elle le méritoit. L'histoire Ecclésiastique nous apprend que cette fille passant un jour sur la glace avec ses compagnes, la glace se rompit sous ses pas : elle tomba dans l'eau jusqu'au cou, et les glaçons s'étant réunis, lui couperent la tête. Son corps étant suspendu dans l'eau, ses pieds, s'agitoient et se remuoient par des mouvemens irréguliers assez semblables aux mouvemens de la danse ; de manière qu'elle mourut la tête coupée, et comme en dansant dans l'eau. Châtiment assez convenable à son crime, d'avoir impudiquement dansé devant Hérode, et fait couper la tête à Saint Jean.



CHAPITRE XIII.

Sentimens de Saint François de Sales sur les Danses et les Bals.

SAINT François de Sales avoit trop de lumières pour rien enseigner qui fût contraire aux senti-

mens de l'Eglise et des Saints Pères. Et quand même ce grand Saint, ou quelqu'autre Père, auroit avancé quelque chose pour autoriser les danses et les bals, son sentiment ne prévaudroit jamais contre une autorité supérieure, telle qu'est l'autorité des livres Saints, des Conciles, et de tous les Saints Docteurs. Mais il s'en faut beaucoup que ce Saint Evêque ait rien décidé en cette matière contre l'esprit de l'Eglise et contre la tradition : c'est ce que nous allons démontrer pour fermer la bouche à ceux qui ont la témérité d'alléguer que St. François de Sales a permis indifféremment les danses et les bals.

Dans les Chapitres 33e. et 34e. de son livre de *l'Introduction à la vie dévote*, il fait voir les écueils et le venin des danses, et propose les motifs les plus pressans pour en détourner les fidèles. Il dit premièrement : " Que les danses " et les bals sont des choses indifférentes de leur " nature ; mais que leur usage est tellement dé" terminé au mal par les circonstances, que l'ame " se trouve dans de grands dangers." Or Saint François de Sales n'a jamais dit qu'il étoit permis d'aimer le danger, et de s'y exposer volontairement.

Il ajoute ; " Que ces divertissemens si suscep" tibles de mal, étant pris pendant la nuit, il est " facile pendant les ténèbres qui ne sont jamais " suffisamment éclairées par les illuminations, d'y " glisser beaucoup de choses dangéreuses : que " les veillées que l'on y prolonge, faisant perdre " une partie du matin du jour suivant, et dérobant le tems qu'on doit au service de Dieu,

"c'est toujours une folie de faire du jour la nuit, "et de la nuit le jour, et de laisser ce que l'on "doit à Dieu pour de folâtres plaisirs ; qu'enfin "on porte au bal la vanité à l'envi les uns des "autres : vanité qui est une si grande disposition "au mal, que les mauvaises affections, les amours "dangéreux et blâmables, sont la suite ordinaire "de ces assemblées." De pareilles réflexions d'un Saint, sont-elles les réflexions d'un homme qui approuve la danse ?

"Je vous parle donc des bals," continue St. François de Sales, "comme les Médecins parlent "des champignons : les meilleurs ne valent "rien : de même les meilleurs bals ne sont guères "bons. Les champignons attirent l'infection et "le venin des serpens qui les approchent ; de "même aussi ces assemblées ténébreuses attirent "ordinairement les péchés qui règnent dans un "lieu : jalousies, railleries, bouffonneries, que-"relles, amours insensés.—D'ailleurs, l'appareil "de ces assemblées, le tumulte, l'enjouement, "l'air de liberté qui y règne, agitent l'imagnia-"tion, et ouvrent le cœur au plaisir. Il ne faut "qu'une parole libre, une cajolerie, un regard "pour souiller l'ame, qui, dans ces occasions où "se trouvent le serpent et le basilic, est toute "disposée à en recevoir le venin. Telle est la doctrine de St. François de Sales. Or peut-on dire qu'une telle doctrine autorise les danses et les bals ?

"Ces ridicules divertissements," ajoute ce grand Saint, "dissipent l'esprit de piété, affoi-"blissent les bons désirs de la volonté, refroidissent

" l'amour de Dieu, et réveillent dans l'ame mille
" sortes de mauvaises dispositions."

" C'est pourquoi," continue ce saint Evêque, " on ne doit jamais se les permettre, dans la " nécessité même, qu'avec de grandes précau-" tions."

Remarquez ces dernières paroles, et comprenez dans quel sens et pourquoi il parle de la sorte, de peur que le monde ou quelque faux Docteur ne vous fasse ici tomber dans l'erreur et dans le piége : c'est que ce grand Saint, connoissant qu'il y a dans le monde certains dangers inévitables, sachant d'ailleurs que, selon la parole du Sauveur, eu égard à la corruption du siécle, *il est nécessaire qu'il arrive des scandales;* et que les personnes, même vertueuses, se trouvent quelquefois obligées d'en être témoins : ce saint Evêque, par charité pour les bonnes ames, a cru devoir donner des avis pour les précautionner dans ces périlleuses occasions où elles se trouvent engagées comme par nécessité.

Mais quel est le cas de nécessité, dont parle St. François de Sales ? Il s'en explique lui-même : c'est, dit-il, *dans une occasion d'où vous ne pouvez absolument vous dégager, lorsque la prudence et la discrétion l'exigent par complaisance pour une compagnie.* Or ces occasions dont on ne peut se dégager, sont rares, dit ce Saint Prélat ; c'est-à-dire, qu'il n'arrive presque jamais qu'on se trouve dans cette nécessité malgré soi, parcequ'on doit craindre, prévoir, et éviter ces occasions. Si vous aimez ces dangéreuses occasions, et si vous vous y engagez, pouvant les éviter avec bienséance,

alors elles sont volontaires, et vous n'êtes pas innocent devant Dieu, de vous y trouver, parce qu'aimant le danger, vous vous exposez à y périr. Voilà la doctrine de l'Esprit Saint : *Quiconque aime le danger, y périra.*

Que si vous vous trouvez, sans votre faute, dans ces occasions de bals et de danses, et que vous ne puissiez *absolument* vous en dégager, alors tirez-vous de ce pas glissant avec discrétion, en prenant les sages précautions que St. François de Sales prescrit. " S'il faut manger des champignons, " dit-il, on doit les bien assaisonner, et en manger peu : autrement leur malignité devient un " poison. De même si vous êtes dans la nécessité de vous trouver à la danse, il faut qu'elle " dure peu de tems, et qu'elle soit assaisonnée " dans toutes ses circonstances par le souvenir de " la présence de Dieu, par la bonne intention de " plaire à Dieu, et par la modestie. Il faut, après " ces assemblées où vous vous êtes trouvé comme " par nécessité, faire des réflexions salutaires pour " effacer les dangéreuses impressions que le vain " plaisir auroit pu faire dans votre cœur. Voici, " dit Saint François de Sales, les réflexions que " vous pouvez faire."

1. " Pensez que, lorsque vous dansiez, plusieurs " brûloient dans l'enfer pour des péchés commis " à la danse. 2. Que plusieurs personnes de " piété étoient prosternées devant Dieu, et pleuroient leurs péchés, pendant que vous étiez au " bal. 3. Que des milliers de personnes ont " souffert des maladies cruelles, et sont morts " dans les plus violentes douleurs, pendant q

“ vous ne pensiez qu'au plaisir ; et qu'un jour vous
“ gémirez comme elles dans la douleur. 4. Que
“ pendant cet amusement ridicule, vous avez dé-
“ plu à N. S. à la Sainte Vierge et aux Saints.
“ Qu'enfin pendant la danse votre tems passe, la
“ mort s'est avancée, et que bientôt elle vous fera
“ comparoître au Jugement de Dieu.”

On n'est pas obligé de prendre des précautions pour faire une chose qui est innocente, ou qui est sans danger ; ainsi puisqu'un homme aussi modéré et aussi éclairé que St. François de Sales, exige tant de précautions pour la danse et le bal, c'est une marque qu'il reconnoît que ces sortes de divertissemens sont illicites ou dangéreux, et qu'on doit faire son possible pour les éviter.

S'il étoit permis d'aller à la danse, ce ne seroit point à ceux qui l'aiment et qui la cherchent ; aux personnes volages et dissipées qui n'ont que peu ou point d'amour de Dieu, ou peu de crainte de l'offenser ; les danses, selon la doctrine de ce grand Saint, leur seroient pernicieuses. Les ames saintes, ennemies des vanités et des folies du monde, profondément enracinées dans l'amour de Dieu, y risqueroient moins que les autres. Telle étoit sainte Elisabeth, Reine de Hongrie ; obligée de se trouver en certaines assemblées de divertissemens profanes, elle en sortoit le cœur rempli d'une plus grande dévotion. Telle étoit encore la Reine Esther qui, ne pouvant se dispenser de s'habiller avec un appareil fastueux pour paroître dans certaines cérémonies avec le Roi, détestoit dans son cœur tout ce pompeux appareil de vaines parures, s'unissant de plus en plus à son Dieu.

Tout contribue à la sanctification des ames qui aiment Dieu sincèrement. Ce qui pour les autres est un danger ou un mal, elles le changent en bien. Ces ames fortes conservent la grace de Dieu et le feu de son amour, où les autres les perdent ; comme les grands feux, dit saint François de Sales, qui s'enflamment aux vents, tandis que les petits s'y éteignent.

Voilà la doctrine du saint Evêque sur les danses et les bals, dans laquelle vous devez remarquer qu'il n'a point parlé des bals qui se font en masque, ne jugeant pas qu'il fût nécessaire d'avertir des Chrétiens que de tels divertissemens sont toujours illicites, puisqu'il n'est point de fidèles éclairés qui ne voient que de pareils abus sont non seulement indignes d'un Chrètien, mais encore d'une personne sensée. Si le Paganisme a condamné de tels désordres, à plus forte raison la Religion les réprouve et les défend.



CHAPITRE XIV.

De la Retenue dans les paroles.

ON *connoît le sage par ses paroles*, dit le Saint Esprit. Or, pour parler sagement, il faut deux choses. 1. Ne rien dire de mauvais ni de dangereux. 2. Dire de bonnes choses, et les dire à propos.

1. Ne dites jamais aucune parole indécente et contre la pudeur. St. Paul défend de la part de

Jésus-Christ de rien nommer d'impur; combien plus d'en parler avec plaisir ou avec scandale. *Celui qui tient de mauvais discours*, dit le Sage, *ne pourra cacher sa confusion; et il n'échappera pas le jugement de Dieu.*

Les entretiens déshonnêtes, les chansons et les discours qui tendent à un sale amour, ou qui y font penser, sont l'écueil de la pudeur et de l'innocence: ils souillent l'esprit de ceux qui les tiennent et qui les écoutent avec plaisir. Etre dans l'habitude de tenir ces sortes de discours libres, et dire qu'on n'y entend point de mal, c'est une marque qu'on a l'esprit et le cœur corrompus. Fuyez aussi les paroles d'un sens artificieux et caché, ou à double sens, qui peuvent donner aux autres des occasions de penser au mal; c'est en riant et en faisant rire, qu'elles souillent l'ame. Plus le sens en est caché et insinuant, plus elles sont dangéreuses. Un serpent caché sous l'herbe, est bien plus à craindre qu'un serpent qui paroît à découvert.

Evitez enfin les paroles grossières et les juremens sales, que certaines personnes mal élevées ont si souvent dans la bouche. Si ces paroles sont odieuses et insupportables dans les plus libertins et les débauchés, combien plus le sontelles dans des personnes qui ont de l'éducation et de l'honneur.

Quant aux railleries, médisances, et autres excès dans les paroles, nous en traiterons ci-après.

II. Ne parlez donc jamais mal, et parlez toujours bien. Mais, dans les discours qui sont bons ou indifférens, ne soyez pas prompt et indiscret à

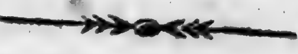
dire même de bonnes choses. Il y a des esprits qui sont toujours les premiers à parler et les derniers à se taire, qui raisonnent et qui disent leur sentiment sur les choses même qu'ils ne savent pas : c'est la marque d'un esprit volage et superbe. *Quand une personne est légère à parler*, dit le Sage, *il faut attendre d'elle plus de folie que de sagesse.*

Pour bien régler votre langue, voici les maximes que vous devez suivre. 1. Parlez peu, et écoutez beaucoup. L'Ecriture dit que *celui qui sait régler ses paroles, est sage et prudent ;* et que le silence est une grande marque de prudence : que *quand il se trouve même dans une personne insensée, il la faut estimer sage.* Je ne parle pas d'un silence morne et trop sérieux qui vient de timidité ou de mélancolie, mais d'un silence discret, qui l'on garde par modestie.

2 Dans les entretiens prenez garde à trois choses. Ne parlez point avant que vous ayez entendu ce qu'on dit. N'interrompez point celui qui parle. Ne vous hasardez pas de dire votre sentiment, quand on parle de quelque chose que vous ne savez pas. Ces trois maximes sont celles du Sage, renfermées dans les avis suivans. *Avant que vous ayez entendu, ne dites mot. Ne parlez pas au milieu du discours. Apprenez avant que de parler, car celui qui parle avant qu'il entende montre qu'il est un insensé.*

Quand vous serez en quelque compagnie honorable, voici ce que le Saint Esprit vous conseille. 1. Que vous parliez peu seulement quand on vous interrogera, et que votre réponse soit courte. 2. Que dans les entretiens vous ne fassiez pas

bel esprit et le savant, mais que vous vous comportiez comme sachant peu, et non par dissimulation, mais par modestie. 3. Que vous écoutiez les autres, et que vous demandiez leur avis en peu de mots, pour apprendre d'eux ce que vous ne savez pas. 4. Lorsque Dieu sera offensé en votre présence, que vous n'y preniez point plaisir.



CHAPITRE XII.

De la Médisance et de la Calomnie.

I. MEDIRE, c'est faire connoître un défaut ou une faute du prochain, capable de nuire à sa réputation. Si le mal qu'on dit du prochain, est faux, c'est calomnie. Si le mal qu'on en dit est vrai, et si ce mal n'est pas connu, c'est médisance, quand on le fait connoître sans raison légitime. Tandis que la faute d'autrui est secrète, c'est lui faire injure que de la faire connoître à ceux qui ne la savent point ; et quand même elle seroit publique, c'est ordinairement manquer de charité que d'en parler.

Les jeunes gens doivent d'autant plus craindre ce vice, que peu de personnes en sont exemptes ; et ce qui est déplorable, souvent même des gens éclairés n'en font aucun scrupule. On tombe dans ce péché en plusieurs manières, et très-souvent sans attention, parcequ'on ne veille pas sur soi-même.

1. On y tombe, lorsqu'on dit positivement du mal d'autrui, ainsi que nous venons de l'expliquer. 2. Lorsqu'on exagère, qu'on augmente une chose qui est déjà connue, et qu'on en fait connoître plus que les autres n'en savent. 3. Lorsqu'on tourne en ridicule la conduite, les manières, ou la famille d'autrui ; lorsqu'on donne un mauvais sens à ce qu'il dit et à ce qu'il fait ; et (ce qui est bien plus criminel) lorsqu'on interprète mal ses bonnes intentions et ses bonnes œuvres, ou qu'on en diminue l'estime. Combien de gens, qui passent pour vertueux, tombent dans cette faute, qui ne prennent même pas garde, parce-que l'envie les aveugle !

4. On peut même par le silence tomber dans la médisance. Voici le cas : on loue en votre présence une personne qu'on sait être connue de vous, et vous n'en dites rien, ou vous ne la louez que foiblement : votre silence et votre affection font penser qu'il y a quelque chose sur le compte de cette personne dont vous cachez les bonnes qualités. Un silence qui seroit plus marqué, seroit encore plus criminel : par exemple, *si j'osois parler, j'aurois bien des choses à dire sur le compte de cette personne ; mais pour ne pas blesser la charité, je veux me taire.* Un tel discours est une médisance des plus malignes, qui fait penser d'autrui plus de mal qu'il n'y en a.

5. D'autres médisent par compassion ; *vous ne savez pas*, disent-ils, *ah ! quel dommage ! quel malheur ! de si honnêtes gens ! une fille si sage ! une servante si fidèle ! l'auriez vous cru ? telle chose est arrivée.* Une pareille médisance, (fût-

elle sortie d'une bouche dévote,) est, dit Saint François de Sales, comme un trait envenimé qu'on trempe dans l'huile, afin qu'il passe plus avant.

6. Enfin, un geste, un souris, un *mais*, un coup de tête, un petit air de mépris ou de dédain, un seul mot, en parlant d'autrui, suffisent pour en faire penser plus qu'on ne voudroit, et pour porter coup à sa réputation.

II. Le principe et le motif de la médisance n'est pas le même dans tous ; les uns médisent par malice, par haine, par envie, par vengeance, par ressentiment et avec dessein de nuire au prochain ; les autres par indiscrétion, par légèreté d'esprit, et par une facilité de dire tout ce qu'ils savent. Quoique les premiers soient les plus criminels, les seconds ne sont pas sans péché, puisqu'ils flétrissent également la réputation d'autrui.

Il faut cependant remarquer que ce n'est pas médisance de découvrir un vice ou un défaut d'autrui, lorsque c'est pour le bien de l'Etat, pour l'honneur de la religion, pour l'édification des autres, ou pour l'avantage de celui de qui on parle, ou pour empêcher qu'il ne nuise à d'autres, pourvu qu'on n'en parle qu'à des personnes prudentes qui puissent y apporter du remède : c'est même charité d'en parler de la sorte, et quelquefois il y a obligation. Ce seroit une charité scrupuleuse et mal réglée que de ménager mal-à-propos la réputation d'un homme de mauvaise foi et d'un scélérat, lorsqu'elle est préjudiciable au public.

III. Si la médisance est légère et de peu de conséquence, elle n'est que péché véniel ; mais la médisance, en matière de consequence, est un péché considérable. Vous jugerez de son énormité par les vertus qu'elle combat ; elle est contraire à la justice, à la charité, à la prudence, et à l'humilité.

1. La médisance est un péché *d'injustice*, parceque la justice et la raison défendent de faire tort aux autres. Or, ne faites-vous pas tort à ceux qui vous écoutent médire, puisque vous les scandalisez, s'ils consentent à votre médisance ? Ne faites-vous pas tort à la personne de qui vous parlez, puisque vous lui ôtez sa réputation ? Quoiqu'elle ait fait une faute, et qu'elle ait plusieurs défauts, elle ne laisse pas d'avoir droit à sa réputation ; et lorsque par la médisance vous lui ôtez cette réputation, vous lui faites plus de tort que si vous lui enleviez une partie de son bien, puisque *la réputation*, selon la parole du Sage, *est un bien plus précieux que les richesses* ; d'où il suit que la médisance est de soi, toute proportion gardée, un plus grand péché que le larcin.

2. Le médisant ne blesse pas seulement la justice, il blesse encore la plus nécessaire de toutes les vertus, qui est la *Charité*, parcequ'il fait aux autres ce qu'il ne voudroit pas raisonnablement qu'on lui fît. Jugez-en par vous-même : vous vous offensez, et vous êtes piqué jusqu'au vif, lorsqu'on parle mal de vous ; pourquoi donc parlez-vous mal des autres ? Sont-ils moins sensibles que vous à leur réputation ? Une parole qu'on aura dite sur votre compte, vous afflige et vous ir-

rite ; et vous comptez pour rien cent paroles que vous dites sur le compte d'autrui : n'est ce pas une marque que vous n'aimez que vous même, que vous n'avez ni amour, ni charité pour les autres ; et que l'envie, le ressentiment ou la prévention vous aveuglent ?

3 Le médisant est un homme sans *prudence :* c'est un indiscret qui ne peut modérer sa langue, qui parle de tout sans discernement, et qui n'épargne personne. Ses paroles sont comme autant de flèches qu'il lance au hasard, sans prévoir les coups qu'il porte. Tel est le caractère de ces parleurs insupportables, de ces femmes babillardes qui répandent des torrens de paroles, où souvent il n'y a pas une goutte de bon sens. Les jeunes gens sujets à ce vice, causeront un jour de grands maux, s'ils ne se corrigent.

4. Le médisant est un homme sans *humilité :* c'est un orgueilleux qui ne parle ordinairement des autres que pour les mépriser et pour se faire valoir, et qui s'imagine ne faire paroître son esprit ou son innocence, qu'en abaissant les autres. C'est un présomptueux aveugle, qui s'estime plus que tous, et qui ne voit pas ce qu'il est lui-même. O médisant ! pourquoi vous oubliez-vous ? ouvrez les yeux sur vous-même. Ne vous souvenez-vous donc pas de ce que vous êtes ? Etes-vous innocent, vous qui parlez des autres avec si peu de ménagement ? Savez-vous qu'en noircissant les autres, vous vous flétrissez vous-même ? Ne remarque-t-on pas en effet tous les jours qu'il n'y a personne qui ait plus de défauts que ceux qui aiment à parler de ceux d'autrui ? L'orgueil qui vous

aveugle, vous empêche de voir qu'il y a peut-être plus à critiquer et à reprendre sur votre compte et sur celui de votre famille, que sur le compte de ceux que vous diffamez. Pensez à vos désordres et à vos défauts, et ne parlez pas de ceux des autres.

IV. La médisance est plus ou moins griève selon la qualité, la proximité et la dignité des personnes de qui l'on parle. C'est par conséquent un plus grand péché de faire connoître les défauts et les vices de ses supérieurs, de son père et de sa mère, de ses beaux-pères et belles-mères, ou de sa belle-fille, de sa femme et de son mari, de ses frères et de ses autres parens. Je dis que d'en parler mal, est un plus grand péché que de parler mal des autres, parceque nous devons avoir plus de charité pour eux, que pour des étrangers. Si on en parle pour demander quelques avis salutaires, ou pour donner un conseil prudent, en ce cas ce n'est pas une médisance.

Rien de plus ordinaire dans le monde, que de voir des gens se donner la liberté de parler mal de leurs Supérieurs, de leurs Pasteurs, des personnes consacrées à Dieu, des Religieux, des Evêques, des Juges, des Princes et des Rois, et même des Souverains Pontifes. Où est la religion et la charité ? Ne sait-on pas que de telles médisances sont bien plus énormes que celles qu'on fait d'une personne sans caractère ? *N'est-il pas écrit*, dit Saint Paul : *vous ne parlerez point mal des Puissances ?* Le Saint-Esprit ne nous ordonne-t-il pas, par la bouche du Sage d'avoir tant de respect pour les Rois, qu'il n'est

pas même permis *d'en penser mal dans son cœur ;* et d'avoir tant de vénération pour les personnes consacrées à Dieu, et pour les Prêtres, qu'en nous avertissant *de baisser la tête devant les Grands du monde*, il nous ordonne *d'abaisser notre ame devant les Prêtres.*

V. La calomnie est de toutes les détractions la plus énorme ; c'est le vice de celui qui accuse faussement, et qui impute aux autres ce qu'ils n'ont pas fait. Il faut avoir l'ame bien basse et bien noire pour se venger ainsi par l'imposture et le mensonge. Quel criminel plaisir de noircir les autres par une satisfaction si maligne et si cruelle !

Suite du Chap. XV. sur le même sujet.

De la Médisance et des Jugemens téméraires.

LA médisance et la calomnie, quoiqu'abominables devant Dieu, ne laissent pas d'être des vices très-communs.

1. Parmi les Plaideurs, qui pour l'ordinaire ne pensent jamais bien l'un de l'autre ; et, par un aveuglement déplorable, se déchirent par la médisance. O Chrétiens ! où est votre religion ? Eh quoi ! un procès vous donne-t-il droit de violer toutes les loix de la charité ? Ne savez-vous pas que, selon le précepte de Jésus-Christ, vous devez aimer votre prochain comme vous-mêmes, par conséquent plus que vos biens ? que, quoiqu'il vous ait fait tort, il n'en est pas moins votre pro-

chain ; et que vous devez ménager sa réputation, comme vous voudriez qu'on ménageât la votre ? Si on vous fait tort, il vous est permis de demander une réparation par des voies légitimes ; mais il ne vous est pas permis de vous venger par votre langue.

2, La médisance règne encore parmi les ennemis et chez les envieux. Tous les jours vous dites que vous ne voulez point de mal à cette personne : pourquoi donc en parlez-vous désavantageusement ? N'est-ce pas lui vouloir du mal, que de lui en faire ? A moins que vous ne lui ôtiez la vie et les biens, pouvez-vous lui faire plus de mal que de lui ôter sa réputation ? Ne savez-vous pas qu'un coup de langue est souvent plus funeste qu'un coup d'épée ?

3. Médisances dans les compagnies, où l'on ne se divertit qu'aux dépens de la réputation d'autrui : médisances dans les familles, où pour l'ordinaire l'on ne s'entretient que de la conduite et des affaires des autres. Une personne pense-t-elle à s'établir, à se marier, à prendre un emploi ; aussitôt l'envie se déchaîne : par les médisances d'une langue flatteuse, ou par un faux zèle, on fait échouer les entreprises d'une personne innocente, et perdre sa fortune. Quelle malignité !

4. Enfin la médisance, est ordinaire entre les amis. Je n'ai rien, dit-on, de caché pour mes amis : tant pis, cette maxime est très-blâmable. Vous devez cacher à un ami ce que vous ne pouvez lui découvrir sans offenser Dieu. Ce n'est pas aimer une personne, que de lui dire ce

qu'elle ne doit pas savoir, et ce qu'elle ne peut écouter sans crime ou sans danger.

II. Les jugemens téméraires et les jugemens faux ne sont pas moins injurieux au prochain que la médisance : ils en sont même la source. On parle mal d'autrui, parcequ'on en juge mal. Quoique vous voyez quelque chose de mauvais ou de choquant dans la conduite, dans les paroles et dans l'humeur d'une personne, ne jugez pas pour cela de son intérieur : elle est peut-être devant Dieu plus innocente que vous. Vous voyez un fétu dans l'œil de votre frère, et vous en jugez ; tandis que vous ne voyez pas une poutre qui crève le vôtre. On juge les autres sur des bagatelles et sur de légères apparences, tandis qu'on se pardonne à soi-même de grands vices et des fautes grossières.

Lorsqu'on fait contre vous quelque rapport désavantageux, lorsque vous avez fait quelque perte, lorsqu'on vous a fait tort, si vous n'en savez pas les auteurs, ne vous en informez pas, et ne jugez personne, crainte de vous tromper ; mais abandonnez le tout à la Providence de Dieu. Quand on perd, il faut perdre en Chrétien, et ne pas inquiéter son esprit par des recherches inutiles, ni le souiller par des jugemens téméraires.

Si quelque accident fâcheux est arrivé à votre personne, à vos parens, à votre bétail, gardez-vous bien, sur de simples soupçons, ou sur des bruits vagues et publics, de juger que l'accident est arrivé par la malice de quelque ennemi, ou qu'un tel vous a donné un sort par quelque malé-

fice : de pareils jugemens mal-fondés sont des crimes. Les pères et les mères qui jugent et qui parlent de la sorte devant leurs enfans, sont très-coupables ; et les enfans qui les croient, ne sont pas innocens. Combien d'honnêtes familles et de gens irréprochables, accusés de sortiléges, de calomnies, et déshonorés par la légèreté des langues indiscrètes !

III. Lorsque la médisance est de conséquence, il ne suffit pas de s'en accuser en Confession, il faut encore la réparer et rétablir la réputation qu'on a flétrie. Si vous avez découvert à quelques personnes qui ne le savent pas, un vice secret d'autrui, vous devez tâcher d'effacer les mauvaises impressions que vous leur avez inspirées, et leur dire, par exemple, de ne point ajouter foi " à tout ce qu'on dit d'un tel ; qu'on en " dit plus qu'il n'en est ; que tous les jours on " se trompe à parler mal des autres ; et que vous-" même avez fait tort à cette personne d'en " parler."

Si ce que vous avez dit contre le prochain est faux, vous êtes absolument obligé de vous dédire et de détromper les personnes à qui vous l'avez dit : vous devez même, toute proportion gardée, réparer la réputation d'autrui aux dépens de la vôtre, et ne point rougir, s'il le faut, de vous faire passer pour un menteur et un imposteur. Vous devez aussi réparer le tort et les dommages que vous avez causés par vos médisances. Si la personne offensée vous décharge de toute réparation, et qu'elle le puisse, vous en serez déchargé : de même si la personne diffamée vous avoit ôté

votre réputation aussi injustement et aussi grièvement que vous lui avez ôté la sienne, vous seriez pareillement dispensé de réparation à son égard : vous auriez cependant tous les deux commis un énorme péché de vous diffamer l'un l'autre.

IV. N'écoutez pas la médisance ; car si le médisant est coupable, celui qui l'écoute avec plaisir, ne l'est pas moins : *le premier a le démon sur la langue*, dit St. Bernard, *et l'autre dans l'oreille.* Faites taire le médisant, s'il est votre inférieur ou votre égal ; et s'il est au-dessus de vous, ne prenez point plaisir à ses discours. Oubliez le mal qu'on vous a dit des autres, et n'y pensez plus. *Si vous avez entendu une parole contre le prochain*, dit le Sage, *faites-la mourir en vous*, c'est-à-dire, qu'elle n'aille pas plus loin.

On doit se défier d'un médisant, et rarement ajouter foi à ses discours : le Saint-Esprit nous avertit que *celui qui croit facilement tout ce qu'on lui dit, est un esprit volage et léger.* Le médisant est souvent un menteur, qui dit plus qu'il n'en est, ou parcequ'il est trompé, ou parcequ'il est prévenu contre ceux de qui il parle.

On ne doit même pas toujours ajouter foi à des bruits publics, parceque le public se prévient aisément, et juge souvent faux : combien de gens diffamés et noircis dans le public, qui devant Dieu sont très-innocens ? Il ne faut que deux ou trois langues envenimées, pour décrier le plus honnête homme, et flétrir une communauté. O que la malignité du cœur humain est grande ! Entend-on dire du bien d'une personne ? on ne veut pas le croire, ou bien on l'interprète mal. Entend-on

dire du mal ? on le croit aussitôt, et on l'augmente. Effets de la malice du cœur ! Effets d'autant plus déplorables, qu'on y pense moins, et que bien des gens, qui passent pour spirituels et vertueux, n'y font presque point de réfléxions.

V. Lorsqu'on a noirci votre réputation, et qu'on vous a diffamé, rentrez aussitôt en vous-même et examinez-vous. Si vous n'êtes pas innocent, si vous avez donné occasion à la médisance par votre imprudence et par votre conduite, rendez-vous justice, et dites ; *je le mérite.* Si vous êtes innocent et faussement accusé, souffrez avec patience cette injure, Dieu fera paroître un jour votre innocence. Jésus-Christ étoit plus innocent que vous, il n'a pas laissé d'être calomnieusement accusé. Si néanmoins vous avez des raisons légitimes de demander en certains cas une réparation, ne vous y déterminez pas de vous-même : consultez des personnes modérées, désintéressées, ou un Confesseur prudent ; et suivez leur conseil.

Profitez, jeunes gens, de tout ce que nous avons dit dans ces deux chapitres ; soyez toujours très-réservés, quand il faut parler d'autrui : dites le bien que vous savez des autres, et cachez leurs défauts. On risque rarement, quand on prend le parti de se taire ; et on risque toujours de trop parler : vous comprendrez un jour l'importance de cet avis.

EXEMPLE.

Nous lisons dans l'histoire des Pères du désert un exemple qui montre jusqu'où peut aller la malice des médisans et des calomniateurs, et en même tems la patience d'une ame innocente qui

souffre en silence et en paix la plus cruelle calomnie et la persécution.

Un homme veuf n'ayant qu'une fille unique fort jeune, la recommanda à un de ses parens, et alla se faire Religieux dans un Monastère de Solitaires. Sa vertu le fit aimer de tous les Religieux ; de son côté, il étoit très-content dans sa vocation. Mais quelque tems après, pensant à sa fille, la tendresse qu'il se sentit pour cette enfant, le remplit de douleur et de regret de l'avoir ainsi abandonnée. Le Père Abbé s'en apperçut, et lui dit : *Qu'avez vous, mon bon Frère, et qu'est-ce qui vous afflige ? Hélas ! mon Père,* répondit le Solitaire, *j'ai laissé dans la ville un enfant fort jeune ; voilà le sujet de ma peine.* L'Abbé ne sachant pas que c'étoit une fille, et croyant que c'étoit un fils, lui dit : *Allez le chercher, amenez-le ici, et vous l'éleverez auprès de vous.* Il alla trouver sa petite fille, qui s'appelloit *Marine*, il lui dit de prendre le nom de *Marin*, lui défendit de faire connoître qu'elle étoit fille, et l'amena dans le Monastère. Le Religieux son père l'éleva dans les voies de Dieu, et dans la plus haute sainteté : il lui recommanda sur-tout, avant que de mourir, de ne jamais dire qui elle étoit.

Marine avoit dix-sept ans, lorsque son père mourut : personne ne s'apperçut qu'elle étoit une fille, et tous les Solitaires l'appelloient *Frère Marin.* Son humilité et sa vertu la firent respecter de tous, mais la calomnie mit à l'épreuve la vertu de cette sainte fille. Les Frères avoient coutume d'aller à certains jours chercher les provi-

sions à un marché qui se tenoit à trois lieues du Monastère, et couchoient dans une hôtellerie du lieu : le Frère Marin les accompagnoit.

Le Maître de cette hôtellerie avoit une fille qui s'étoit abandonnée au crime avec un soldat. S'étant apperçu que sa fille étoit enceinte, il voulut savoir d'elle celui qui l'avoit débauchée. Cette fille pleine de malice, inventa la plus noire calomnie, et dit à son père, que c'étoit le Frère Marin qui l'avoit séduite, et qu'elle étoit tombée dans le crime avec lui. Le père vint en faire ses plaintes au Monastère : l'Abbé fit venir Marin en sa présence, et lui demanda ce qui en étoit. Marin élevant son cœur à Dieu ; pense à ce qu'il devoit répondre, et plutôt que de diffamer cette impudique fille, il se contenta de dire, *je suis pécheur, et je mérite de faire pénitence.* L'Abbé ne s'éclaircit pas davantage ; et le croyant coupable du crime, il le fit sévèrement châtier et chasser du Monastère Marin demeura trois ans à la porte du Monastère, sans dire une seule parole qui pût faire connoître son innocence. Il se prosternoit devant tous les Religieux qui passoient, leur demandoit leurs prières, et quelques morceaux de pain pour l'amour de Jésus-Christ, pour ne pas mourir de faim.

La fille de l'hôtellerie étant accouchée, donna le lait pendant quelque tems à son enfant ; et quand il fut sevré, on l'envoya à Marin, comme s'il en eût été le père. Il reçut cet enfant avec humilité, et le nourrit pendant deux ans, partageant avec lui les petites aumônes qu'il recevoit. Les Religieux furent enfin touchés de l'humilia-

tion et de la persévérance du Frère Marin. Ayez pitié de lui, dirent-ils au Père Abbé ; voici cinq ans qu'il fait pénitence à la porte du Monastère ; recevez-le, et lui pardonnez pour l'amour de notre Sauveur. Le Père Abbé l'ayant fait venir, lui fit de sanglans reproches. " Votre père étoit un " saint homme, *lui dit-il:* il vous fit entrer tout " jeune dans cette sainte maison, et vous avez eu " l'effronterie de la déshonorer par un crime dé-" testable : néanmoins je vous permets de rentrer " avec l'enfant dont vous êtes l'indigne père, et " je vous condamne, pour l'expiation de votre " péché, aux ouvrages les plus vils et les plus bas, " à servir tous les Frères." Marin, sans dire un mot de plainte, se soumet à tout. Ce nouveau travail étoit au dessus de ses forces : il s'en acquitta néanmoins avec courage, mais accablé sous ce poids, et affoibli par l'austerité de ses jeûnes, il succomba enfin ; et dans peu de tems, après quelques jours de maladie, il mourut. L'Abbé commanda par charité qu'on lavât son corps, mais pour donner de l'horreur de son prétendu crime, il ordonna qu'on l'enterrât loin du Monastère, afin qu'on en perdît le souvenir.

On ne peut être plus surpris qu'on ne le fut, lorsque les Religieux, en lavant son corps, reconnurent que c'étoit une fille. " O mon Dieu ! " *s'écrierent-ils, en frappant leurs poitrines,* com-" ment cette innocente fille a-t-elle pu souffrir en " silence, et avec tant de patience, un si grand " opprobre, et tant d'afflictions sans se plaindre, " lui étant si facile de se justifier ?" Ils coururent au Père Abbé, poussant de grands cris,

fondant en larmes : Venez voir le Frère Marin, lui dirent-ils. Quand l'Abbé fut devant ce saint corps, il reconnut la vérité, et fut saisi d'une si vive douleur, qu'il tomba par terre ; et frappant sa face contre terre, versant des torrens de pleurs, il crioit avec ses Religieux éplorés : " O sainte " et innocente fille ! je vous conjure par la mi- " séricorde de Jésus-Christ de me pardonner " toutes les peines et les injustes reproches que " je vous ai faits ; hélas ! j'ai été dans l'igno- " rance. Vous avez eu assez de patience pour " tout souffrir, et moi trop peu de lumières pour " connoître la sainteté de votre vie." Il fit ensuite déposer le corps de la Sainte dans la Chapelle du Monastère. On porta cette nouvelle au Maître de l'hôtellerie. La fille qui avoit faussement accusé Ste. Marine, et devenue possédée du démon après son crime, vint toute désespérée avouer son péché aux pieds de la Sainte, lui en demanda pardon, et fut délivrée par son intercession. Le bruit de cet évènement s'étant répandu dans le pays, un concours de peuple accourut de toute part pour honorer Sainte Marine.

Apprenez de cet exemple : 1. Que le vice de la médisance est bien à craindre, puisqu'il peut inspirer assez de malice pour accuser injustement une personne si innocente. 2. Que vous ne devez point écouter les médisans, ni croire les rapports ; et que vous ne devez jamais juger mal du prochain, à moins que vous n'en soyez pleinement assuré. 3. Que vous devez souffrir avec patience ce qu'on dira de vous, à l'exemple de Sainte Marine. Il seroit honteux de vous plaindre

de quelques paroles qu'on a dites sur votre compte, et de vous irriter de quelques railleries ou de quelques reproches, voyant que les Saints ont tout souffert en silence.

CHAPITRE XVI.

Des Querelles, des Injures, des Rapports, des Reproches, et des Railleries.

1. C'EST la marque d'un mauvais esprit que d'être d'une humeur querelleuse, parceque les paroles injurieuses et les querelles partent d'un mauvais principe, et sont la source de plusieurs grands désordres. Elles divisent les amis, brouillent les parens, troublent la paix du cœur, y portent la haine et l'esprit de vengeance, et produisent souvent la ruine des familles. Elles sont comme un feu qu'il est facile d'allumer, mais qu'il est difficile d'éteindre. On ne voit que trop tous les jours de grandes disgraces et de grands malheurs arrivés à l'occasion d'une querelle et de quelques paroles échappées dans la chaleur d'une dispute.

2. Les querelles et les injures sont indignes d'un esprit raisonnable. Pourquoi se querelle-t-on? pour des bagatelles; pour un rapport que l'on a cru trop légèrement; pour une parole échappée au hasard, pour une perte de peu de conséquence. O quelle folie! pour sipeu de chose

rompre la paix, blesser la charité, perdre son ame, et scandaliser ses frères ! Quel contentement peut-on avoir en vivant avec des gens, qui, pour des minuties et des riens, et souvent sans savoir pourquoi, se fâchent, s'irritent, se querellent, et s'emportent comme des lions ?

Mais après tout, une querelle, une injure, réparent-elles le mal et le tort qu'on vous a fait ? Quelle utilité et quel plaisir retirez-vous de ces emportemens et de ces disputes scandaleuses ? S'emporter de la sorte sans modération, rendre injure pour injure, et reproche pour reproche ; c'est avoir peu de sens et de raison : c'est laver une tache avec de l'encre, c'est d'un mal en faire deux : et pour une faute légère, en faire souvent une mortelle. Un peu de silence, un moment de patience en ces occasions, arrêteroient de grands maux ; et tout seroit en paix.

3. Les querelles enfin sont indignes du Chrétien, parcequ'un Chrétien doit avoir les sentimens de Jésus-Christ, qui est le Dieu de la paix et de la charité, qui ne s'est jamais plaint, qui n'a jamais querellé, et n'a jamais fait de peine à personne. Le vrai Chrétien, à l'exemple de ce divin Maître, ne sait ce que c'est que de dire des outrages et des paroles piquantes à ceux qui l'insultent. *Bénissez ceux qui vous persécutent,* dit St. Paul ; *Bénissez-les et ne les maudissez point. Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ne vous vengez point, mais laissez passer la colère, et ne vous laissez pas vaincre par le mal.*

O Chrétiens ! que devenez-vous, lorsque vous vous livrez à des excès de colère et de fureur !

Etes-vous des hommes ? Etes-vous des Chrétiens ? Ou plutôt n'êtes-vous pas des monstres, des bêtes féroces et intraitables ? Vous avez une loi de douceur et de paix, et vous vous déchirez par des paroles d'aigreur, et par de mordantes satyres. Ne vous souvenez-vous plus que vous êtes tous les enfans de Dieu, et les membres de Jésus-Christ ?

II. Prenez garde, jeunes gens, à un autre genre de péché très-pernicieux ; ce sont les rapports faux et indiscrets. *Il y a des personnes*, dit Saint Paul, *qui sont oisives, curieuses, babillardes, qui s'informent de tout, qui rapportent tout, qui disent tout.* Ces sortes de gens sont la peste de la société ; sous des paroles de flatterie, ils font couler le fiel de la discorde. De tels discours et de tels rapports, quoiqu'ils soient vrais, s'ils sont faits par jalousie ou par haine, ou pour exciter la discorde et les querelles, ils sont de grands crimes. *Il y a six choses*, dit le Sage, *que Dieu hait ; mais il y en a une septième que Dieu déteste : c'est celui qui sème la discorde entre les frères et les amis. Les flatteurs et ceux qui font naître les querelles*, dit encore le Sage, *sont maudits de Dieu, parcequ'ils troublent ceux qui sont en paix.*

Il n'appartient qu'aux méchantes langues et aux mauvais esprits de mettre la division parmi les hommes. J. C. nous enseigne que *les pacifiques sont appellés enfans de Dieu.* Si les ames pacifiques, c'est-à-dire, ceux qui entretiennent la paix et l'amitié entre les hommes, sont les enfans de Dieu, *il faut conclure*, dit Saint Grégoire, *que ceux qui la troublent, sont les enfans de Satan.*

Evitez et n'écoutez point ces sortes de personnes, qui, par leurs discours flatteurs et leurs rapports vous apprennent d'autrui ce que vous ne devez point savoir; et ne les croyez point. Si vous-même avez excité par votre imprudence, ou par votre malice, quelque refroidissement ou quelque inimitié entre les autres, vous êtes obligé d'en prévenir les suites, et de tâcher de réconcilier ceux que vous avez brouillés.

III. Les reproches sont un autre piége du démon, contre lequel on doit se précautionner: il y a trois sortes de reproches. 1. Reprocher à une personne ses défauts naturels, sa difformité, la basse extraction de sa famille, les fautes de ses parens, de ses ancêtres, c'est la marque d'une ame sans charité, d'un esprit grossier et mal élevé. 2. Reprocher à une personne les services qu'on lui a rendus, c'est avoir peu d'éducation, et manquer aux premiers principes de l'honnêteté. 3. Reprocher à une personne les fautes et les crimes qu'elle a commis, c'est quelquefois un bien, et d'autres fois un mal. Si vous avez droit de la reprendre, et que vous lui reprochiez ses fautes avec prudence pour la corriger, c'est un acte de charité; mais si vous lui reprochez les fautes par dépit ou colère, par vengeance, par mauvaise humeur, c'est un mal, et quelquefois un grand mal. Si vous lui reprochez des fautes considérables devant des personnes qui ne le savoient pas, c'est un outrage que vous lui faites, et un crime qui a de fâcheuses suites; car vous êtes obligé en ce cas de réparer devant ces personnes la réputation de celui que vous avez flétri en leur présence.

IV. Enfin les railleries sont encore un écueil dangéreux. Il y a des esprits badins et moqueurs, qui tournent tout en ridicule et en raillerie. Ces sortes de railleurs ont peu d'amis, parceque la fréquente raillerie est la plaie de l'amitié. Tel entend raillerie et y répond avec esprit, qui ne l'aime pas, parceque personne ne prend plaisir à être moqué.

Toutes les railleries cependant ne sont pas péché. La raillerie qui se dit pour une bonne fin, par manière d'avis et d'une charitable correction, ou pour égayer une honnête compagnie par un bon mot qui ne peut choquer personne, ni faire peine à un esprit raisonnable, n'est point péché. Mais si la raillerie est piquante et fréquente, si elle fait peine à celui qu'on raille, s'il en rougit, cette raillerie est péché ; et si elle va jusqu'à troubler la paix, et altérer considérablement la charité, elle est criminelle. Se railler des choses saintes, des cérémonies de l'Eglise, des maximes de la Religion, et des Mystères, c'est une impiété et un sacrilége.

V. Pour réduire en pratique tout ce que nous avons observé en ce chapitre et les précédens, souvenez-vous, jeunes gens, de deux avis. 1. Si vous avez eu le malheur de vous quereller, si vous avez dit à votre prochain quelques injures atroces, ou fait quelques reproches piquans, ou quelques railleries malignes qui aient blessé la charité, ou refroidi l'amitié, allez vous réconcilier avec ces personnes. N'oubliez jamais cette maxime de l'Evangile ; que vous ne devriez pas même vous présenter à Dieu pour faire une offrande, lorsque

vous savez que votre prochain a quelque ressentiment contre vous, sur-tout si c'est par votre faute : à plus forte raison ne devriez-vous pas vous présenter à l'Autel pour y recevoir votre Créateur, lorsque, par votre faute, votre frère a quelque chose contre vous. *Allez premièrement*, dit Jésus-Christ, *vous réconcilier avec votre frère ;* et parlez-lui dans cette réconciliation avec douceur, avec amitié, avec humilité. *A la Table Divine*, dit Tertullien, *le Sacrifice même ne réconcilie point avec Dieu ceux qui ne sont pas réconciliés ensemble.*

2. Le second avis que je a vous donner pour prévenir tous ces désordres, c'est de ne jamais parler par passion, ni par colère, ni par précipitation. Ne répondez jamais avec aigreur à celui qui vous insulte. *Une parole de douceur*, dit le Sage, *fait cesser la colère*, et adoucit celui qui vous attaque. Enfin souvenez-vous dans vos discours, et a qui que ce soit que vous parliez, de ne pas dire tout ce que vous pensez, ni tout ce que vous savez. Ne croyez pas facilement le mal que vous entendez, et ne le découvrez pas. *Mettez une serrure sur vos lèvres*, dit le Sage, *et que la crainte de Dieu en tienne la clef.*



CHAPITRE XVII.

Des Amitiés.

I. LES amitiés portent au bien ou au mal, selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises. Les jeunes

gens n'ont ni assez de lumières pour discerner les bonnes, ni assez de vigilance pour se précautionner contre celles qui sont dangéreuses. Il est donc important de les instruire sur ce point.

Il y a de la différence entre l'amour du prochain et l'amitié. Il faut aimer tout le monde, mais on ne peut pas avoir de l'amitié pour tous, parceque l'amitié est un amour mutuel et plus étroit. L'amitié est une communication de sentimens et d'affections réciproques, par laquelle deux personnes se chérissent spécialement, et se procurent mutuellement des secours et des services, des conseils et de la consolation.

L'amitié est bonne, dangéreuse, ou criminelle, selon le principe, le motif et l'objet, sur lequel elle est fondée. Si on aime dans la personne une chose mauvaise ; par exemple, si on aime une fille, parcequ'elle est coquette et galante, ou un jeune homme, parcequ'il est libre en paroles et dissolu, l'amitié est mauvaise et vicieuse.. Si on aime pour une chose vaine et frivole, pour la beauté, pour la bonne grace ; l'amitié est frivole et vaine. Si on aime pour une chose bonne, parcequ'une personne a de la vertu, de la science, un bon naturel, parcequ'elle est patiente, parcequ'elle est officieuse, et qu'elle nous a rendu service ; cette amitié est louable et bonne.

II. L'amitié, pour être sainte, doit avoir trois conditions. Il faut qu'elle soit fondée sur la vertu, qu'elle tende à la vertu, et qu'elle soit réglée par la vertu. 1. Fondée sur la vertu, c'est-à-dire, qu'il faut aimer une personne, à cause des bonnes qualités qu'on voit en elle. 2. L'amitié

doit tendre à la vertu, parceque l'amitié doit souhaiter le bien et l'avantage de la personne que l'on aime. Or la vertu et le salut sont le plus grand et le plus nécessaire de tous les biens ; ainsi l'amitié qui ne procure aux amis que quelques avantages temporels, et qui néglige la vertu, n'est pas une amitié solide, mais une affection purement naturelle, et qui souvent est dangéreuse.
3. L'amitié doit être conduite par la vertu ; c'est-à-dire, qu'il faut que la vertu en soit la règle, et que l'on ne fasse rien par amitié qui soit contraire à la vertu et à la loi Divine. L'amitié qui fait offenser Dieu, est une amitié criminelle, parcequ'elle fait aimer une créature plus que Dieu.

Par ces trois conditions vous pouvez discerner facilement les amitiés que vous devez fuir, et celles que vous devez rechercher.

1. Vous devez fuir l'amitié des personnes en qui vous ne connoissez ni vertu ni perfection, et fuir encore plus l'amitié des personnes sujettes à quelque vice, à l'impureté, à la débauche, à la vengeance, à la coquetterie, à la médisance, aux juremens. L'amitié et la société avec ces sortes de personnes vous seroient funestes, et vous feroient contracter leurs défauts. *L'ami des insensés*, c'est-à-dire, des vicieux, *leur deviendra semblable*, dit le Sage.

2. Fuyez toute amitié qui ne tend pas à vous rendre meilleur : ces sortes d'amitiés n'étant pas à votre édification, pourroient à la suite devenir pernicieuses. Telle est l'amitié des personnes qui ne cherchent dans la vôtre que leur utilité, et une vaine complaisance qu'elles prennent à vous

aimer et à être aimées de vous. Telle est aussi l'amitié de ceux qui ne sont amis que pour la table, et qui ne lient société que pour le divertissement et le jeu. Telle est encore l'amitié de ceux qui ne vous avertissent jamais de vos fautes. *Le meilleur de mes amis*, dit St. Grégoire, *est celui qui me reprend de mes fautes.*

Mais sur-tout détestez l'amitié des personnes qui vous sollicitent au mal, de ceux qui vous flattent et qui vous entretiennent dans vos désordres. Ce sont de faux amis, et des amis plus pernicieux à votre ame, que vos plus grands ennemis.

3. Fuyez l'amitié de ceux qui ne se soucient point d'offenser Dieu pour vous plaire et pour vous rendre service. Souvenez-vous de cette maxime de St. Ambroise, que *celui qui est infidèle à Dieu, ne sauroit avoir d'amitié sincère pour son prochain*; et quand il en auroit, vous ne pouvez entretenir une telle amitié, sans vous exposer à devenir ennemi de Dieu.

Recherchez au contraire l'amitié de ceux qui vous porteront à la vertu par leur exemple et par leurs conseils, qui ne vous flatteront pas dans vos défauts, qui vous en avertiront avec charité, et qui dans leur amitié auront pour règle la crainte de Dieu, et pour fin votre salut.

Ce sont là les saintes et les véritables amitiés, qui sont d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares. C'est de ces amitiés dont le Sage parle, quand il dit : *Que l'ame fidèle est une puissante protection ; qu'il n'y a rien au monde qui soit comparable à cet ami ; qu'il vaut mieux que l'or et que toutes les richesses de la terre.* Quand vous aurez

trouvé un tel ami, ne l'abandonnez point par un esprit volage et changeant, ni pour quelque déplaisir que vous en avez reçu ; car il faut souffrir de ses amis. Celui qui ne veut rien souffrir d'un ami, est indigne d'en avoir aucun.

4. Quant aux amitiés particulières entre des personnes de différent sexe, on ne les condamne pas toutes, mais on doit s'en défier. Ces amitiés sont ordinairement suspectes, souvent dangéreuses, et quelquefois criminelles. Toute inclination n'est pas toujours louable, et le principe en est souvent vicieux. Toute amitié avec le sexe ne vient pas toujours de Dieu : le démon sait inspirer certaines amitiés qui paroissent innocentes au dehors, et qui sont en elles-mêmes très-mauvaises. Pour éviter le danger et les piéges, et pour rendre ces amitiés saintes, veillez sur votre cœur, sur vos regards, et sur votre penchant. Evitez la familiarité, l'assiduité, les conversations secrètes et particulières, sur-tout celles qui se font seul à seule, les rendez-vous, &c. Observez avec soin ce qui a été dit ci-devant sur la pudeur et sur la chasteté. Sans ces précautions, votre amitié ne seroit plus, dit St. Cyprien, *qu'une amitié honteuse, une amitié meurtrière de votre ame.*

EXEMPLE.

Il n'est point de plus grands services que ceux que nous recevons de nos amis, quand ils nous avertissent de nos fautes. Une fille nommée Apolline l'éprouva à son avantage. Par les avertissemens d'une vertueuse compagne qui étoit sa bonne amie, elle se retira d'un état bien dangéreux pour son salut. Apolline parloit depuis

quelque tems à un jeune homme : les premières entrevues avec ce jeune homme paroissoient innocentes, mais après un mois d'entretiens assez fréquens, le jeune homme commença à se familiariser trop librement avec Apolline. Il sembloit qu'elle ne prenoit point plaisir à tous ces badinages, et qu'elle y résistoit en honnête fille : néanmoins sa compagne s'apperçut de quelques changemens dans la conduite de cette fille. Apolline n'étoit plus si modeste, ni si réservée : on commençoit à voir en elle certains airs de vanité : elle ne contentoit plus sa mère ni sa famille comme auparavant.

Sa compagne qui l'aimoit véritablement, crut qu'il y auroit du danger pour cette fille, si elle attendoit plus long-tems de l'avertir. L'ayant un jour rencontrée, elle lui parla de la sorte : " Ma " chère Apolline, vous ne doutez pas que je ne " sois une de vos meilleures amies : je veux au- " jourd'hui vous donner une marque de mon sin- " cère attachement, en vous avertissant d'une chose " à laquelle vous ne faites pas assez d'attention. " Vous parlez souvent à un jeune homme, et vous " lui parlez seule ; voilà déjà une faute, parceque " vous vous exposez [illegible] lui parlant ainsi ; mais " vous y ajoutez bi[illegible]utres fautes. Vous " avez la lâche compla[illegible]le lui permettre " des embrassemens fréquens, des cajoleries et " des caresses familières et trop libres : qu'est-ce " que votre conscience vous dit de tout cela ?"

" Ma conscience ne me reproche rien là-dessus, " répondit Apolline ; ce jeune homme est sage : " il m'assure qu'il n'a aucune mauvaise intention ;

" et de mon côté, je vous prie de croire que je " n'ai aucune intention criminelle." " Ce jeune " homme, dites-vous, reprit sa compagne, n'a " aucune mauvaise intention ; qu'en savez-vous ? " etes vous obligée de l'en croire sur sa parole ? " et quand il n'en auroit point, ne lui donnez-" vous point occasion d'en avoir par votre com-" plaisance et votre facilité à vous laisser cajoler ? " Quant à vous, êtes-vous bien assurée que vous " n'avez eu dans ces entretiens aucune pensée " dangéreuse, et qu'il ne s'est rien passé dans vo-" tre ame qui ait déplu à Dieu ? Si vous le croy-" ez, vous pourriez bien vous tromper ; vous ne " savez pas tout ce qui s'est passé alors dans " votre esprit et dans votre cœur : le démon vous " l'a peut-être caché, comme il le cache à bien " d'autres." " Dites-en tout ce que vous " voudrez, reprit Apolline : c'est par amitié tout " ce que nous en faisons, et je n'y pense point " de mal."

" Il est vrai, répliqua la compagne, que c'est " par amitié ; mais ne savez-vous pas qu'il y a " plusieurs sortes d'amitiés ? Il y a des amitiés " innocentes qui sont selon l'esprit de Dieu, et " il y a des amitiés dangéreuses et sensuelles qui " sont selon l'esprit du démon. Tout jeune " homme qui ne cherche qu'à badiner et à se " familiariser avec une fille, n'a point une amitié " sainte ; ses intentions, quoiqu'il en dise, ne " sont point pures ; et une fille qui permet tous " ces folâtres et indécens badinages, n'est point " innocente devant Dieu. Croyez-moi, ma " chère Apolline, étant plus âgée que vous, je

" connois votre fragilité mieux que vous. Dans " les entretiens et les libertés familières avec des " personnes qui sont d'autre sexe, le Démon " gagne toujours : on en remporte dans l'ame " des impressions pernicieuses ; la pudeur peu à " peu s'affoiblit dans une fille ; dès que la pudeur " est affoiblie dans une fille, elle perd bientôt " toute crainte de Dieu. Voilà ce que l'amitié " et le zèle que j'ai pour vous, m'ont inspiré de " vous dire pour votre bien ; et je crois que vous " m'en saurez bon gré."

Apolline pendant ce discours fut sur le point de emander à sa compagne de quoi elle se mêloit, ais elle dissimula et la quitta brusquement, sans ui rien répliquer. Comme elle avoit un bon onds et la crainte de Dieu, elle repassa dans son sprit tout ce que sa compagne venoit de lui ire ; et la grace agissant dans son cœur, elle rit la résolution de consulter son confesseur. lle ne déguisa rien. Son confesseur, qui étoit n homme d'expérience, lui fit remarquer beau- oup de fautes du côté de ce jeune homme, dont le étoit l'occasion, et beaucoup de péchés inté- eurs qu'elle avoit commis dans ces entretiens, ont elle ne pensoit pas même à s'accuser.

Apolline étonnée de tant de fautes qu'elle avoit mmises, lui dit : mais, mon Père, tout cela est- péché mortel ? Non vraiment, lui dit le confes- ur ; mais une ame qui craint Dieu, ne doit-elle ppréhender que le péché mortel ? ensuite il a- uta : souvenez-vous, ma Sœur, qu'en cette ma- re, tout ce qui se passe de lascif et d'impur ns l'esprit et dans le cœur, dès qu'il est de pro-

pos délibéré, est péché mortel ; et que ce seroit un grand scandale, et une témérité de dire qu'un baiser de bouche donné ou réçu par sensualité, n'est qu'un péché léger. Telle est la doctrine de l'Eglise de J. C. *Ah ! Mon Dieu*, s'écria Apolline en soupirant, *j'ai donc fait bien des péchés ?* Vous en avez plus que vous croyez, reprit le confesseur. Vous avez fait plus de mal depuis un mois, que vous n'en aviez fait dans toute votre vie. L'amitié que ce jeune homme avoit pour vous, et celle que vous aviez pour lui, vous ont été funestes ; s'il vous avoit plongé un poignard dans le cœur, il vous eût fait perdre la vie du corps ; mais il ne vous eût pas fait tant de tort qu'il vous en a fait, en vous exposant à perdre votre ame. Il est tems de vous relever de vos chûtes, et de prévenir de plus grands maux.

Apolline ne pouvant retenir ses larmes, interrompit son Confesseur, et lui dit : je vous prie, mon Père, de me différer pour quelques jours l'absolution, et de me donner du tems pour gémir sur mes infidèlités, et pour ôter de mon cœur cette dangéreuse attache, afin qu'étant mieux disposée, je reçoive avec l'absolution plus de graces pour me soutenir dans la crainte de Dieu. Le Confesseur y consentit, et lui donna des avis prudens pour la suite.

Apolline, au sortir du Tribunal de la Pénitence, alla se prosterner au pied de l'Autel, et versa une abondance de larmes en présence de J. C. *Quoi ! mon Dieu*, disoit-elle, *faut-il que je vous aïe déplu, et que, pour si peu de chose, je me sois exposée à me perdre !* Elle rappella dans son es-

...it tout ce que lui avoit dit sa charitable com-
...agne, et sur le champ elle alla lui faire part de
...n changement. En l'abordant, elle se jetta à
...n cou : ah ! lui dit-elle, que je vous ai d'obli-
...ation ! sans vous, je courois à ma perte sans y
...rendre garde ; je ne connoissois pas les péchés
... les attaches qui étoient dans mon cœur, mais
... présent je les reconnois et j'en rougis. Je
...us demande pardon, ma chère amie, du scan-
...ale que je vous ai donné, et d'avoir si mal reçu
...er les paroles que votre charité vous inspiroit
... me dire : je vous prie de me continuer
...otre amitié et vos avis : ils ne seront pas sans
...uit.

Quelques jours après, le jeune homme retourna
...oir Apolline. Retirez-vous, lui dit-elle avec une
...inte colère ; si j'ai eu la foiblesse de vous per-
...ettre des libertés qui ne conviennent point à un
...une homme craignant Dieu, ni à un fille chaste,
... ma vie je n'y retomberai. Les momens que
...i passés avec vous, feront le reste de mes jours
... sujet de mes gémissemens et de ma douleur.
...e jeune homme lui fit ses excuses : il prit congé,
... ne lui parla plus. Ce reproche d'Apolline
... utile à ce jeune homme ; il y fit des réfléxions,
... vécut dans la suite avec plus de retenue.

Cet exemple vous apprend deux choses. 1.
...'une amitié dangéreuse, sur-tout entre per-
...nnes de différent sexe, peut vous perdre. 2.
...e vous devez écouter et suivre les avis de ceux
...i vous aiment pour votre bien, et avoir des
...is qui vous portent à la vertu, et qui vous
...ertissent de vos défauts.

CHAPITRE XVIII.

Du Mensonge.

I. Le mensonge est toujours péché, parcequ'il est toujours contre la conscience de celui qui parle ; et quoiqu'il ne soit pas toujours péché mortel, néanmoins l'habitude de mentir n'est pas une chose légère : cette habitude ouvre la porte à une infinité de désordres.

Les menteurs habituels sont pour l'ordinaire des esprits doubles, qui disent d'une façon, et pensent d'une autre ; qui ne s'ouvrent point, qui agissent par finesse et par détours, et qui se déguisent. Un homme de ce caractère est ordinairement fourbe et trompeur dans sa conduite, infidèle dans ses promesses, dissimulé dans ses desseins, flatteur et lâche quand il faut dire la vérité, hardi et effronté à produire ses mensonges, impudent à les soutenir, artificieux pour cacher ses entreprises. Il est enfin défiant, juge mal des autres, parcequ'étant dans l'habitude de se déguiser et de mentir, il croit aussi que les autres mentent toujours et se déguisent.

Un esprit adonné au mensonge, est capable des plus grands vices ; il sera imposteur et médisant, mentira facilement dans les plus grandes choses, sera même parjure dans les petites : il assurera ses mensonges avec serment, et fera ainsi un péché mortel d'une faute qui d'ailleurs ne seroit peut-être que vénielle.

O la détestable qualité que d'être menteur! L'Ecriture dit *que Dieu l'a en horreur, que*

lèvres qui servent au mensonge, lui sont en abomination ; qu'il perdra ceux qui sont adonnés au mensonge ; que, parmi les hommes, *le mensonge est une infamie qui se trouve toujours dans les esprits déréglés et mal instruits ; qu'un larron est plus excusable qu'un menteur, et que l'un et l'autre mériteront la punition.*

Ce vice odieux est le vice du démon ; c'est lui qui s'en est servi le premier, il en est le père et l'auteur. *Et de même que la vérité vient de Dieu*, dit St. Augustin, *le mensonge tire son origine de Satan.* Et St. Ambroise ajoute *que ceux qui aiment le mensonge, sont les enfans de ce détestable père.* Les enfans de Dieu aiment la vérité, et ceux qui aiment la vérité, sont aimés de Dieu.

II. Fuyez donc ce vice pernicieux, sur-tout dans deux occasions. Premièrement, lorsque vous parlez d'une chose de conséquence, qui intéresse le prochain. Ceux-là pèchent grièvement en ce point, qui déguisent et qui trompent dans les affaires, dans les ventes ou achats importans ; ceux qui nient certaines dettes, qui nient les quittances qu'ils ont reçues, qui par calomnie imposent un crime faux à leur prochain. O qu'un homme a l'ame basse et noire, qui perd ainsi son ame par le mensonge pour un vil intérêt ! O mon fils ! ne tombez jamais dans ce désordre.

Secondement, évitez le mensonge, quand vous parlez à une personne qui a autorité sur vous ; par exemple, à un Juge qui vous interroge juridiquement. Le mensonge alors est un parjure et une imposture qui est bien grièvé, soit à cause

du serment que vous violez, soit à cause des suites funestes et du tort que ces faux sermens et ces mensonges causent à vous-même et à autrui.

En un mot, à qui que ce soit que vous parliez, quand même ce seroit pour éviter un grand mal et un châtiment, ne dites jamais un mensonge de propos délibéré. Aimez la vérité et la sincérité dans tous vos discours. O l'aimable qualité dans une jeune personne, quand elle n'ose dire un mensonge ! *Le juste*, dit le Sage, *détestera le mensonge.* Demandez à Dieu qu'il vous préserve de ce vice, et faites-lui souvent la prière de Salomon : *Mon Dieu, éloignez de mon esprit la vanité et les paroles du mensonge.*

EXEMPLE.

Peut-on voir des sentimens plus généreux et plus sincères que ceux d'un saint Evêque dont parle St. Augustin ? C'étoit l'Evêque Firmus. Il cachoit par charité un homme qu'on cherchoit pour mettre à mort. Les Officiers de l'Empereur demanderent à cet Evêque où étoit cet homme. *Je ne puis pas vous répondre*, lui dit l'Evêque, *parceque je ne puis ni mentir ni découvrir celui que vous cherchez.* On fit souffrir à Firmus de cruels tourmens, pour savoir de lui où étoit cet homme : on le menaça même de la mort. *Je sais souffrir et mourir*, leur dit-il, *mais je ne sais point parler, quand il s'agit de parler contre la vérité ou contre le prochain.* On le présenta à l'Empereur, qui ayant admiré la vertu de ce St. Evêque, le renvoya, et fit grâce à celui qu'il cachoit chez lui. Vous voyez par cet exemple qu'il vaut mieux souffrir la mort que de dire un

mensonge, et que de blesser la charité du prochain.

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans les deux exemples suivans des punitions tragiques du mensonge. Quelques pauvres ayant rencontré St. Jacques, Evêque de Nisibe, le prierent de leur donner quelque chose pour aider à enterrer un de leurs compagnons qui étoit mort. (C'étoit un impudent mensonge, parceque le compagnon étoit vivant et contrefaisait le mort.) Le Saint leur donna l'aumône, mais Dieu punit leur mensonge et leur tromperie. Dans le tems qu'ils disoient au compagnon qui contrefaisoit le mort, de se lever, il rendit l'esprit, et mourut véritablement.

AUTRE EXEMPLE.

L'Ecriture Sainte rapporte qu'Ananie et Saphir sa femme ayant dit un mensonge à St. Pierre, ils tomberent en punition morts à ses pieds. Craignez que Dieu ne vous punisse pour vos mensonges.

CHAPITRE XIX.

De la nécessité d'avoir un bon Confesseur et Guide dans les voies du Salut.

1. LE chemin du salut est un chemin difficile et dangéreux ; vous avez donc besoin d'un guide pour y marcher. *Si un aveugle conduit un autre aveugle,* dit le Fils de Dieu, *ils tomberont tous deux dans la fosse ;* et à plus forte raison, si un

aveugle se conduit lui-même dans un chemin qu'il ne connoît pas *Malheur à celui qui va seul,* dit le Sage, *parceque s'il vient à tomber, il n'a personne qui le relève :* c'est pour cela que le Saint-Esprit avertit si souvent les hommes *de ne pas se fier à leurs propres lumières, que celui qui s'appuie sur son jugement, est un insensé, que c'est le propre des fous de se fier à eux-mêmes ; et que le Sage se conduit en tout par les conseils d'un homme prudent.*

Choisissez donc, jeunes gens, un Confesseur habile et un guide éclairé, qui vous conduise dans la vertu, et qui vous en enseigne les maximes ; qui vous montre ce que vous devez fuir, et ce que vous devez faire ; et qui vous remette dans le chemin du Ciel, quand vous vous en éloignez ; qui vous apprenne à résister aux tentations, qui vous éloigne des compagnies pernicieuses, et vous en fasse connoître les dangers ; qui vous fasse craindre le péché, et vous apprenne à aimer Dieu. Tels sont les avantages que vous trouverez sous la conduite d'un bon Confesseur.

II. Ayez un grand respect pour lui ; il est l'Ange visible par lequel Dieu vous parle. Ayez confiance en ses conseils ; soyez exact à pratiquer ses avis, et rendez-lui compte de l'usage que vous en aurez fait. N'ayez point de honte de lui déclarer vos tentations, vos penchans et vos péchés, même les plus secrets. Gardez-vous bien de tomber dans le piége de certaines gens, qui étant coupables de quelques grands péchés vont se confesser à un autre par une sotte honte de déclarer un péché à leur Confesseur ordinaire

agir ainsi, c'est rendre inutile la conduite d'un Confesseur, et s'exposer à tomber dans beaucoup d'autres péchés, et peut-être à se perdre.

Ayez envers votre Confesseur la confiance qu'un enfant a pour son père, et qu'un malade a pour son médecin ; découvrez-lui tout le bien et tout le mal qui est en vous ; ne faites rien de conséquence sans le lui communiquer, surtout lorsque vous délibérez sur le choix d'un état de vie.

III. Mais, pour trouver ce bon Confesseur, ce Directeur fidèle et zélé, il ne faut pas le choisir au hasard, ni sur la parole de certaines gens, qui ne cherchent que des Confesseurs faciles, et qui décrient les Confesseurs exacts et prudens : *Il faut*, dit Saint François de Sales, *le choisir entre dix mille, et le demander à Dieu.* Priez le Seigneur de tout votre cœur de vous faire connoître celui qu'il vous destine. Allez à ce Confesseur, non pas par une confiance naturelle, mais uniquement pour votre sanctification.

Votre Pasteur est pour l'ordinaire le meilleur pour vous. 1. Parceque vous connoissant mieux qu'un autre, il vous donnera des avis plus sûrs et plus convenables. 2. Parcequ'étant plus obligé de répondre à Dieu de votre ame qu'un autre Confesseur, il aura plus de zèle pour vous conduire à Dieu. 3. Parcequ'à raison de son ministère de Pasteur, il a plus de grâces selon l'étendue de ce saint ministère, et par conséquent Dieu lui communique plus de lumières pour vous diriger.

Si vous avez des raisons légitimes de ne pas vous adresser à votre Pasteur, priez-le, ou priez

quelques personnes éclairées de vous indiquer un Confesseur qui soit selon l'esprit de Dieu ; et quand vous l'aurez trouvé, ne le changez pas facilement et sans de bonnes raisons. Ce n'est pas un moyen de se corriger que d'aller sans discernement, tantôt à un Confesseur, tantôt à un autre. Si néanmoins votre Confesseur ordinaire est absent, adressez-vous à un autre : son absence ne doit pas vous empêcher de faire votre devoir.

IV. Si votre Confesseur use quelquefois envers vous d'un peu de sévérité, n'en murmurez pas, et ne le quittez pas pour cela : les Médecins trop doux ne guérissent pas les plaies invétérées. S'il vous dit quelque chose qui ne vous fasse pas plaisir, c'est pour votre avantage. S'il vous laissoit vivre à votre fantaisie, il vous rendroit un mauvaise office, en vous laissant courir à votre perte.

Quand il vous diffère l'absolution, lorsque vous êtes dans l'habitude ou dans l'occasion du péché, vous devez lui en savoir bon gré : c'est afin que vous vous en corrigiez, et que vous n'abusiez pas du Sacrement. Vous devriez même, lorsque vous n'êtes pas disposé à mieux vivre et à changer de vie, sur-tout si vous avez quelque dangéreuse habitude, prier vous-même votre Confesseur de vous différer l'absolution, afin que vous preniez du tems pour vous disposer par la prière et par l'amendement à recevoir une absolution salutaire.

Souvenez-vous d'un exemple mémorable que l'Ecriture rapporte du Roi Joas. Ce Roi avoit été élevé par le Grand Prêtre Joïada dans la crainte de Dieu, depuis l'âge de sept ans jusqu'à quarante. Pendant tout ce tems il vécut sainte-

ment, et l'Ecriture en attribue la cause à la conduite de ce saint homme. *Joas*, dit le texte sacré, *se comporta saintement devant Dieu, tant qu'il fut enseigné par Joïada le Grand Prêtre :* mais Joïada étant mort, ce malheureux Prince n'étant plus retenu par les sages conseils de son saint Maître, s'abandonna aux désordres d'une vie criminelle, et attira sur lui de grands malheurs, et une mort misérable.

Cet exemple vous apprend combien est avantageuse et nécessaire la direction d'un guide fidèle et prudent dans le chemin de la vertu.



CHAPITRE XX.

Tous les fidèles, et sur-tout les Jeunes Gens, doivent se confesser souvent.

UN des plus importans avis qu'on puisse donner à tous les Chrétiens, et sur-tout aux jeunes gens, c'est de se confesser souvent : en voici trois raisons.

1. Parceque, quoique vous puissiez vivre quelque tems sans tomber dans le péché mortel, néanmoins sans la confession fréquente, vous ne pouvez éviter beaucoup d'autres péchés, qui, étant négligés, vous conduiront peu à peu aux mortels.

2. Sans la confession fréquente, vous vous engagerez insensiblement dans des habitudes périlleuses, ou dans certaines occasions que vous croirez innocentes, ou sans danger ; et si vous n'êtes averti du piége, tôt ou tard elles vous feront tom-

ber dans quelques grands crimes : or c'est en découvrant souvent votre conscience à un Confesseur, que vous connoîtrez par ses avis les dangers du salut, et que vous conserverez votre innocence.

3. Vous serez souvent attaqué de tentations, et sur-tout contre la chasteté : or il est impossible que vous y résistiez long-tems sans la confession fréquente, et sans les avis d'un prudent Confesseur. Voilà le grand remède contre les coups que l'ennemi vous porte ; *celui qui néglige le remède, tombera dans la maladie, et de la maladie dans la mort*, dit le Sage.

Le démon n'a point de piége plus dangéreux pour perdre les jeunes gens, que de les rendre muets sur les secrets de leur conscience, afin que, dans ce pernicieux silence, ils ne trouvent ni secours pour résister aux tentations, ni moyens pour se retirer du vice. *Le péché*, dit saint Bernard, *est bientôt guéri quand il est déclaré ; mais il s'augmente par le silence. Si on le découvre*, de *grand il devient petit : si on le cache, il devient plus grand.* O qu'on est aveugle, quand on fuit les Sacremens ! c'est fuir la vie, et chercher la mort de son ame.

CHAPITRE XXI.

Autres avis touchant la Confession.

I. Si vous êtes dans l'habitude du vice, et si vous avez des tentations fréquentes, confessez-vous

tous les mois. Mais, pour être parfait, vous devez vous confesser plus souvent, sur-tout lorsque les tentations vous attaquent plus fortement.

N'imitez pas ceux qui ne pensent à se confesser que lorsqu'ils ont succombé à une tentation. N'est-ce pas une folie de ne penser au remède qu'après qu'on est tombé dans une maladie mortelle, quand on peut la prévenir par ce même remède ? *Employez le remède avant la maladie*, dit le Sage.

Gardez-vous de suivre l'exemple de ceux qui étant tombés, au lieu de se relever promptement, se laissent de nouveau aller au péché, et négligent de se confesser par honte ou par lâcheté, ou pour attendre l'occasion d'une grande Fête. Ce délai est cause que plusieurs retombent dans de plus grands désordres. Il ne faut point perdre courage pour être tombé ; relevez-vous de vos propres chûtes pour veiller avec plus de précaution sur vous-même.

II. Le démon, pour vous empêcher de vous confesser, vous suscitera des obstacles. Tantôt il vous persuadera qu'il y a trop de peine ; tantôt que vous n'êtes pas assez préparé ; tantôt que vous n'en avez pas besoin ; une autre fois il fera naître une affaire. Souvent il vous donnera du dégoût de la Confession, et peut-être tâchera-t-il de vous en retirer par cette funeste honte qu'il a coutume d'inspirer aux jeunes gens qui craignent quelquefois de passer pour dévots, tandis qu'ils n'ont point de honte de passer pour libertins. Enfin il n'y a point d'artifices qu'il n'emploie pour vous éloigner de la Confession. Mais, au

nom de Dieu, passez sur tous ces obstacles ; et regardez comme une des plus dangéreuses tentations de l'ennemi, toutes les pensées qui vous éloignent des Sacremens.

III. Faites une Confession générale avant votre première Communion, et lorsque vous vous disposez à prendre un état de vie. Si vous avez eu le malheur de cacher par honte des péchés mortels avec connoissance, il faut depuis ce tems réitérer vos Confessions, parcequ'elles ont été sacrilèges. De même si vous avez vécu plusieurs années dans des habitudes de rancune, d'impureté, d'ivrognerie, de juremens énormes, &c. je vous conseille de répéter les Confessions que vous avez faites en cet état ; c'est quelquefois même une nécessité, parceque les Confessions faites sans amendement, dans des habitudes mortelles, sont ou nulles, ou suspectes.



CHAPITRE XXII.

Avis plus particuliers pour la Confession.

I. EXAMINEZ-vous principalement sur les péchés auxquels vous avez plus de penchant. Examinez-vous avec sincérité et avec humilité, mais sans scrupule, sans trouble et sans inquiétude.

Excitez-vous ensuite avec confiance et avec amour au regret d'avoir offensé Dieu, et demandez-lui pardon de tout votre cœur, en implorant son secours et sa clémence.

Approchez-vous du Confesseur avec beaucoup de respect et de modestie, vous représentant que vous allez comparoître devant Dieu et devant votre Juge, pour demander miséricorde. Si vous êtes obligé de rester long-tems auprès du Tribunal avant que d'être confessé, ne vous en inquiétez point, et ne vous dissipez pas ; tenez-vous dans une posture humble et respectueuse, priant Dieu, ou lisant quelque livre qui vous inspire des sentimens de pénitence.

Déclarez vos péchés au Confesseur, humblement, clairement, simplement, et en peu de mots. Il y en a qui expliquent trop de choses dans leurs Confessions, et qui racontent trop de circonstances : c'est scrupule et perte de tems. D'autres, par malice, ne disent leurs péchés qu'à demi, et attendent que le Confesseur leur demande le reste ; abus qui fait souvent des Confessions nulles ou sacrilèges.

Gardez-vous bien de cacher aucun péché mortel dans la Confession, de propos délibéré. Ce malheur arrive quelquefois aux jeune gens pour certains péchés déshonnêtes, qu'ils n'osent déclarer. Une criminelle honte leur ferme la bouche, et les tient dans un état de sacrilège. Ne tombez jamais dans ce malheur ; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais vu le jour.

Ne cherchez point dans vos Confessions d'être estimé de votre Confesseur, mais d'être purifié de vos péchés, et instruit dans le chemin du salut.

II. La déclaration de vos péchés étant faite, écoutez attentivement les instructions et les avis de votre Confesseur. Ne faites pas comme plu-

sieurs qui s'occupent à rechercher quelques péchés pendant que le Confesseur leur parle. Cette faute peut faire perdre le fruit de la Confession.

Avant que le Confesseur vous donne l'absolution, et pendant qu'il la donnera, demandez pardon à Dieu de vos péchés, avec un vif regret de les avoir commis, et avec une sincère volonté de changer de vie. Souvenez-vous que, sans la contrition, il n'y a point de Sacrement ; mais excitez-vous sans trouble et sans inquiétude, et laissez ensuite le tout à la miséricorde de Dieu.

III. Quant à la pénitence, écoutez-la avec attention, lorsque le confesseur vous l'impose : acceptez-la avec docilité, croyant que vos péchés en méritent incomparablement plus ; accomplissez-la sans négligence, et avec fidélité.

Les bonnes œuvres imposées par le Confesseur, sont plus méritoires et plus efficaces que les autres œuvres volontaires.

EXEMPLE.

On ne voit guères d'exemple plus instructif pour les Pénitens et pour les Confesseurs, que l'exemple suivant rapporté par un célèbre Auteur de Théologie. Un homme de qualité, ne pouvant obtenir l'absolution de son Pasteur ni de plusieurs Pères Jésuites à qui il s'adressa, parcequ'il ne vouloit point quitter ses usures, ni mettre fin à ses crimes, trouva enfin un Confesseur qui lui dit que ceux qui lui avoient refusé l'absolution, étoient des scrupuleux ; et qu'il la lui donneroit. Il se confessa quelques années à ce Confesseur, et le faisoit même souvent manger à sa table.

Cet homme étant tombé dangéreusement malade, on courut aussitôt avertir son Confesseur ; mais pendant ce tems le malade mourut. Le Confesseur étant en chemin, cet homme lui apparut, et lui dit : où allez-vous, mon Père ?—J'allois vous confesser, parcequ'on m'a dit que vous étiez en danger. " N'allez pas plus loin, reprit l'autre ; " je viens de mourir, et je suis condamné à " l'enfer pour les péchés que vous m'avez laissé " commettre pendant tant d'années. Vous êtes " en partie la cause de ma perte. Vous êtes " indigne du sacré ministère que vous exercez, " et que vous profanez ; si vous aviez eu plus de " zèle pour mon ame, si vous ne m'aviez pas " donné l'absolution avec tant de facilité, si vous " m'aviez donné des avis et des moyens pour " me retirer du vice, j'en aurois profité, et je serois " sauvé. Puisque vous avez eu tant de part à " mes péchés par votre criminelle facilité à me " laisser vivre dans le désordre, il est juste que " vous en partagiez aussi la peine." En même tems la terre s'ouvrit sous leurs pieds, et tous les deux furent engloutis. Le compagnon du Confesseur, tout consterné et hors de lui-même, annonça dans le lieu cette tragique aventure. Cette histoire fut racontée dans un Sermon devant l'Archiduc d'Autriche Albert par un Religieux de la compagnie de Jésus : ce prédicateur assura qu'il l'avoit apprise d'un savant homme, qui lui dit qu'il connoissoit parfaitement la personne et le lieu où elle étoit arrivée.

AUTRE EXEMPLE

Saint Antonin rapporte un évènement tragique

au sujet des Confessions sacrilèges. Une fille âgée de dix-huit ou vingt ans, ayant caché par honte à son Confesseur un péché d'impureté qu'elle commettoit seule, et qu'elle avoit appris d'une compagne ; Ce péché alarmoit tellement sa conscience, et lui causoit de si cruels remords, qu'elle en perdoit le sommeil ; mais la honte lui fermoit toujours la bouche en Confession. Elle se fit Religieuse pour mettre sa conscience en repos, espérant qu'en faisant de grandes pénitences en Religion, elle en obtiendroit le pardon sans le confesser. Etant au lit de la mort, son péché se représenta à son esprit plus vivement que jamais, et sa conscience toujours plus alarmée la tourmentoit horriblement, et la pressoit de dire ce péché au Confesseur ; mais elle eut encore la lâcheté de le cacher, et mourut en cet état. (Tant il est vrai qu'on meurt comme on a vécu, et que, quand on abuse des graces et des Sacremens pendant la vie on en abuse ordinairement à la mort.) Cette Religieuse hypocrite passoit pour très-vertueuse, et fut regrettée de toute la communauté.

Trois jours après sa mort, elle apparut à une de ses amies dans un état affreux, et lui dit ces paroles : "Ne priez plus pour moi, ma sœur, je "suis damnée pour un péché d'impureté que j'ai "commis seule : il m'étoit facile d'en obtenir "pardon en le confessant, mais une criminelle "honte me l'a toujours fait cacher ; et en abusant "ainsi de la confession, et du sang de J. C. je "me suis attiré la plus sévère damnation." Elle poussa un grand cri, et disparut.

Sans les Sacremens, on ne peut se sauver; mais malheur à ceux qui en abusent!

CHAPITRE XXIII.

De la Sainte Communion.

JESUS-CHRIST, par un effet de sa grande miséricorde, a institué le Sacrement de Pénitence pour purifier notre ame, et pour remettre nos péchés. Mais il a fait pour nous quelque chose encore de plus admirable. Par un excès incompréhensible de son amour, il nous a laissé dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie son corps et son sang, pour servir de nourriture à nos ames, pour nous conserver dans la grace, et pour nous conduire à la vie éternelle.

La Sainte Communion est donc un moyen efficace pour se sanctifier, et, si vous avez un vrai désir de vous sauver, vous devez, autant qu'il est en vous, vous rendre digne d'en approcher souvent. *Si vous ne mangez ma chair,* dit J. C. *et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous.*

C'est dans cette source vivante que vous puiserez abondamment tous les secours pour acquérir les vertus. Vous cherchez la sagesse, et vous recevrez la sagesse éternelle. Vous demandez la pureté, et vous recevrez ici le Dieu de la pureté même. Vous avez besoin de graces, et vous receviez ici l'Auteur de toutes les graces. Vous

avez besoin de forces dans les tentations et dans les dangers, et vous recevrez ici le pain de vie et le pain des forts. Ne refusez donc pas la grace de ce divin Sauveur, qui se donne à vous par un amour ineffable. C'est une marque qu'on n'a aucun désir de son salut, quand on néglige un moyen si puissant et si saint, qui contient l'Auteur même du salut.

II. Quoiqu'on ne puisse pas prescrire en général un tems pour la Communion, parceque cela dépend de l'état d'un chacun, je vous dirai néanmoins qu'il est à propos de communier ordinairement tous les mois. Si vous vous confessez plus souvent, vous prendrez pour la Communion l'avis de votre Confesseur, qui vous la permettra plus souvent ou plus rarement, selon que vous aurez de zèle à en profiter, d'ardeur à vous en approcher, et de fidélité à vous corriger.

On ne peut communier trop souvent, quand on le fait avec de saintes dispositions ; et l'Église vous y exhorte. Mais comme la santé ne consiste pas à manger souvent, mais à profiter de ce que l'on mange, de même aussi la sainteté ne consiste pas précisément à communier souvent, mais à profiter de la Communion. *Vivez donc de telle sorte*, dit St. Ambroise, *que vous méritiez de recevoir tous les jours ce pain divin.*

Prenez garde de ne jamais communier indignement, et en état de péché mortel ; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais été. *Que l'homme s'éprouve soi-même*, dit St. Paul, *et qu'il mange de ce pain ; car celui qui mange et boit indignement le Corps et le Sang du Seigneur, boit et mange*

son Jugement. Les exemples suivans vous feront comprendre le malheur d'une sacrilège Communion.

Si vous communiez souvent, tâchez de purifier votre cœur de plus en plus des péchés véniels. A l'exemple des Saints dont vous verrez ci-après quelques exemples, vous pourrez quelquefois, pour vous mieux disposer, différer quelques jours votre Communion. Si votre Confesseur vous la diffère lui-même, soumettez-vous à ses avis.

EXEMPLE.

De quelle horreur n'est-on pas saisi, lorsqu'on pense au sacrilège que commit Judas, et aux funestes suites de son indigne Communion ? L'Evangile nous apprend qu'aussitôt que Judas eut communié, le démon entra dans le corps de ce malheureux, qui alla ensuite trahir et livrer J. C. Après ce crime, il se désespéra et s'arracha enfin lui-même la vie. Voilà l'effet du premier sacrilège ; un Disciple de J. C. possédé du démon ; un Dieu trahi et vendu ; un Apôtre désespéré et perdu.

AUTRE EXEMPLE.

Saint Cyprien, Archevêque de Carthage, a été témoin de plusieurs évènemens mémorables arrivés au sujet des Communions indignes, dont il nous a laissé lui-même l'histoire dans ses livres. C'étoit la coutume alors de communier les petits enfans, et de leur donner du vin consacré. Une petite fille qui étoit encore à la mammelle, fut agitée de convulsions au moment qu'on la présenta à la communion, et crioit comme si on lui eût déboîté les os. Aussitôt qu'elle eut pris du Sang

du Sauveur, elle le vomit avec de grandes et de nouvelles convulsions. Cet enfant étoit innocent, et n'avoit point encore péché ; mais des idolâtres, par moquerie de nos saints Mystères, avoient fait avaler à cet enfant du pain qui avoit été offert aux Idoles : c'est pour cela que le Sang du Seigneur ne put demeurer dans la bouche et le corps de cet enfant, qui avoient été ainsi infectés et souillés. O combien plus le Sauveur a-t-il d'horreur de demeurer dans une ame souillée du péché mortel !

Saint Cyprien rapporte aussi qu'une femme coupable d'un crime énorme, s'étant approchée en cet état de la Sainte Table, et ayant communié, elle se sentit dans le moment comme étouffée ; et après plusieurs horribles tremblemens, elle tomba morte sur la place. Et qu'une autre approchant du Sanctuaire pour communier, il en sortit une flamme qui l'empêcha d'avancer et de recevoir la Sainte Eucharistie. C'est ainsi, dit St. Cyprien, que Dieu en punit exemplairement quelques-uns en ce monde pour rendre les autres sages.

Saint Ambroise défendit à son Diacre Géronce d'approcher des saints mystères, et de communier, jusqu'à ce qu'il eût expié pendant quelque tems par la pénitence quelques paroles vaines et indiscrètes qu'il avoit proférées.

Saint Jean Chrysostôme n'ayant pu réconcilier deux personnes qui se querelloient, eut le cœur un peu ému en voyant leur opiniâtreté. Cette émotion de son cœur étoit un effet de sa charité ; cependant il n'osa ce jour-là célébrer les divins

mystères, ni communier, pour marquer qu'il faut avoir le cœur en paix pour recevoir J. C. Gardez-vous donc bien d'aller à la sainte Table, si vous avez un ressentiment volontaire contre quelqu'un.

Sainte Thérèse disoit que tout ce qui l'animoit et la soutenoit le plus dans ses persécutions et dans ses peines, c'étoit la divine Eucharistie : elle trouvoit sa consolation, son soulagement, et sa force dans la Communion.

Communiez donc souvent, allez souvent à J. C. qui désire de s'unir à votre ame ; mais éprouvez-vous auparavant par une Confession humble et sincère, et par l'amendement ; et pratiquez les avis suivans.

CHAPITRE XXIV.

Avis pour bien Communier.

1. DEMANDEZ à Dieu le soir précédent, et dans votre prière du matin, la grace de recevoir dignement ce Sacrement auguste, afin qu'une action si divine, qui doit vous sanctifier, ne serve pas à votre condamnation. Occupez votre esprit et votre cœur dans la pensée de cette grande action, et dites en vous-même ce que David disoit, lorsqu'il se préparoit à bâtir un temple à Dieu : *C'est ici une grande entreprise, dans laquelle on prépare une demeure, non pas à un homme, mais à un Dieu.* Oui, mon fils, c'est à J. C. votre Dieu

que vous préparez une demeure dans votre ame : il faut donc lui en préparer une qui soit digne de lui.

II. Prenez environ une demi-heure avant votre Communion pour vous recueillir, et faites ces quatre choses.

1. Humiliez-vous profondément devant Notre Seigneur, vous reconnoissant indigne de le recevoir ; indigne à cause de sa grandeur et de sa sainteté ; indigne à cause de vos péchés et de votre bassesse. *Quoi*, disoit Solomon, après avoir bâti le Temple, *Est-il possible que Dieu veuille habiter parmi les hommes ?*

2. Demandez à J. C. pardon de vos péchés, en lui disant avec St. Pierre : *Ah ! Seigneur, retirez-vous de moi, parceque je suis un grand pécheur.*

3. Demandez lui la grace de vous unir à lui avec une conscience pure, avec un ardent amour, et un grand désir de lui être fidèle. Si vous savez quelques oraisons pour la Communion, vous les réciterez avec attention et avec ferveur.

4. L'heure de la Communion étant venue, quittez toutes p[illegible]ières vocales, approchez-vous de la Table sainte avec modestie, la vue baissée, sans vous presser pour approcher des premiers. Adorez N. S. avec un grand sentiment de votre indignité ; recevez avec une amoureuse confiance et une profonde humilité le Dieu du Ciel et le Sauveur de votre ame.

III. Après la Communion, ne prenez pas d'abord votre livre ; mais entretenez-vous quelque tems avec votre Sauveur que vous possédez en vous-même, et faites ce qui suit :

1. Adorez sa grandeur infinie, et sa Majesté suprême dans le fond de votre cœur. Anéantissez-vous en sa présence par le plus profond respect.

2. Admirez sa bonté de vous venir visiter lui-même, en disant : *D'où me vient ce bonheur que mon Dieu me vienne visiter !* Reconnoissez que vous êtes indigne de cette grace.

3. Demandez-lui de nouveau pardon de vos péchés, repentez-vous d'avoir offensé un Dieu qui se donne à vous avec tant d'amour et de tendresse. Protestez-lui que vous voulez l'aimer, et que rien ne sera jamais capable de vous séparer de lui. Dans ces heureux momens où vous possédez votre Sauveur, représentez-lui les nécessités de votre pauvre ame. Implorez les secours de sa grace pour résister aux tentations, pour quitter vos attaches et vos mauvaises habitudes, et pour avancer dans la vertu. Dites lui avec le malade de l'Evangile : *Ah, Seigneur ! si vous voulez, vous pouvez me guérir :* ou bien ces paroles de Jacob : *Seigneur, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

4. Remerciez-le de la grace qu'il vous a faite de se donner à vous, et en reconnoissance, offrez-lui votre ame, vos puissances, votre vie, tout ce que vous avez, tout ce que vous pouvez pour l'aimer et pour le servir. Faites ces Actes avec beaucoup de ferveur et de dévotion. * C'est surtout alors qu'il faut renouveller vos résolutions, et lui promettre de tout votre cœur de vous corriger de vos habitudes criminelles, et de quitter le péché.

5. Sortez de l'Eglise avec modestie. Soyez le reste de ce saint jour plus attentif et plus recueilli dans tout ce que vous ferez. Assistez à la Prédication et aux Offices, si vous le pouvez. Employez quelque tems à une lecture spirituelle, et à la visite du S. Sacrement. Ne conversez pas avec toutes sortes de personnes pendant ce jour, mais seulement avec des personnes de piété. Entretenez-vous de bons discours, et que ce soit là votre plus grande récréation pour ce jour-là.



CHAPITRE XXV.

Du Lever et du Coucher : de la Prière et du Réglement de la journée.

1. CONSACREZ à Dieu les premiers momens de votre journée. Vous seriez bien ingrat, si vous les donniez au démon. Dieu vous demande votre cœur, le démon voudroit aussi l'avoir : l'on peut dire que celui-là en sera le maître pendant le jour, qui en aura pris possession le premier, dit St. Jean Climaque.

A votre réveil, votre première pensée doit être de vous offrir à Dieu, votre première parole le Saint nom de JESUS et de MARIE, votre première action le signe de la Croix.

Lorsqu'il est l'heure de vous lever, ou lorsqu'on vous appelle, levez-vous promptement, et ne disputez point avec le démon de la paresse. Pensez que J. C. vous appelle.

En prenant de l'eau-bénite, priez le Seigneur qu'il lave et qu'il purifie votre ame, et qu'il vous pardonne vos péchés, sur-tout ceux que vous auriez eu le malheur de commettre pendant la nuit. En vous habillant, soyez toujours dans une telle modestie, que jamais on ne vous trouve dans un état indécent. Respectez votre corps, et craignez jusqu'à vos propres regards.

Ne manquez jamais à votre prière. Dieu envoyoit aux Juifs la manne du Ciel pour les nourrir et les fortifier, mais c'étoit le matin qu'ils devoient la recueillir, pour vous apprendre que c'est sur-tout le matin qu'il faut recueillir dans la prière, les graces du Ciel, afin de fortifier l'ame contre le péché pendant le jour.

Ne faites pas votre prière avec négligence : une prière faite sans dévotion, n'est pas une prière mais une moquerie. Observez quatre choses à votre prière du matin.

1. Prosterné devant la Majesté de Dieu, adorez-le comme votre Souverain Maître.

2. Remerciez-le par J. C. de toutes ses graces.

3. Offrez à Dieu votre journée, votre travail, votre étude, vos affaires, et vos peines.

4. Demandez-lui ensuite la grace d'employer votre journée à son service. Priez-le qu'il vous bénisse, qu'il vous inspire et qu'il vous conduise dans tout ce que vous ferez ; mais sur-tout qu'il vous préserve de péché : et de votre côté, promettez-lui sincèrement de ne consentir à aucun. Recommandez-vous enfin à la Sainte Vierge, à votre St. Patron, et priez votre bon Ange d'avoir soin de vous. Ajoutez à cela le *Pater*, *l'Ave*, le

Credo, les Litanies du St. Nom de Jésus, et d'autres prières à votre dévotion.

Je vous conseille de penser, au moins tous les matins, un quart d'heure, à votre salut, après votre prière, ou bien de lire avec réfléxion un livre de dévotion, afin de prendre des mesures et des résolutions pour ne pas tomber pendant le jour dans vos péchés d'habitude, et pour vous corriger. Vous ne vous sauverez pas sans y penser : le salut est une affaire qui demande bien des réfléxions : vous perdez tant de momens pendant le jour, pourquoi vous refuseriez-vous à vous-même un quart d'heure le matin, pour penser à l'unique chose pour laquelle vous êtes au monde ?

II. S'il est important de bien commencer la journée, il ne l'est pas moins de la bien finir. Dieu avoit ordonné dans l'ancienne Loi un sacrifice pour le matin, et un sacrifice pour le soir, pour nous apprendre que, si nous devons rendre nos hommages à Dieu en commençant la journée, nous le devons de même en la finissant. Il faut faire, autant qu'on le peut, cette prière du soir en commun avec toute la famille assemblée. *Si deux ou trois sont assemblés en mon Nom*, dit J. C. *je serai au milieu d'eux.* La méthode suivante pourra vous servir de règle pour votre prière du soir.

1. Vous adorerez Dieu.

2. Vous le remercierez de ses graces.

3. Vous prierez le Saint Esprit de vous éclairer, et de vous faire connoître les péchés que vous aurez commis pendant le jour.

4. Vous examinerez ensuite votre conscience, en tâchant de remarquer de quelle manière vous

avez passé la journée. *Examinez-vous*, dit le Sage, *et jugez-vous vous-même, avant que Dieu vous examine, et avant qu'il vous juge ; et vous trouverez miséricorde, lorsque vous paroîtrez devant lui.*

5. Après l'examen de votre conscience, demandez pardon à Dieu des péchés que vous avez faits pendant la journée, et prenez la résolution de n'y pas retomber le lendemain. Si vous remarquez avoir fait quelque faute mortelle pendant le jour, ô mon fils ! quel malheur pour vous ! Ne cessez point votre prière, que vous ne l'ayez pleurée et détestée du fond de votre cœur, afin d'en obtenir le pardon par votre repentir ; et le plutôt que vous pourrez, allez la confesser. Il faut être bien aveugle et bien endurci d'aller prendre son repos, lorsqu'on est ennemi de Dieu. Il vaudroit mieux dormir avec une vipère dans le sein ou sur le bord d'un précipice, que de dormir avec un seul péché mortel. Si vous mouriez en cet état pendant le sommeil : hélas ! vous vous trouveriez éveillé en enfer : ô mon Dieu, pense-t-on à cette vérité !

6. Après avoir demandé pardon à Dieu, abandonnez-vous à sa sainte volonté, recommandez-lui votre ame et votre corps, en suppliant le Seigneur de vous préserver des accidens de la nuit, sur-tout du péché et des illusions du démon. N'oubliez pas de prier la Ste. Vierge, votre Saint Ange et vos Patrons, de vous protéger ; et après l'Oraison Dominicale, *Notre Père qui êtes aux Cieux, &c.* et autres prières, offrez à Dieu vos suffrages pour les défunts.

7. Si on vouloit faire coucher les petites filles avec leurs petits frères ou avec d'autres petits garçons, quoiqu'ils soient fort jeunes, elles feront leur possible pour s'en défendre et pour l'empêcher, et les mères ne le souffriront point. Les enfans ne coucheront pas même dans un même lit avec leurs père et mère, quoiqu'ils soient petits. L'un et l'autre sont contraire, à l'honnêteté, et les suites en sont très dangéreuses.

En vous couchant, regardez le lit comme votre bière et votre tombeau, les draps comme votre suaire, et le sommeil comme l'image de votre mort. Etant au lit, prononcez avec respect les Saints Noms de *Jesus*, de *Marie* et de *Joseph.* Avant que de vous endormir, adorez J. C. couché sur sa croix, et dites en vous unissant à lui : *O mon Dieu, mon Père ! Je recommande mon ame entre vos mains.* Si vous êtes éveillé pendant la nuit, élevez aussitôt votre cœur à Dieu.

III. Ceux qui ont à cœur leur salut, ne se contentent pas de faire la prière du matin et du soir; ils y ajoutent encore pendant le jour d'autres saintes pratiques. Je vous conseille donc de vous imposer un réglement que vous tâcherez de suivre pendant la journée.

Réglez, autant que vous pourrez, l'heure de votre levet, de votre coucher, de vos repas ; ou plutôt l'obéissance doit être votre règle. Ayez certaines prières réglées pour chaque jour : par exemple, à l'honneur de la Passion de J. C. et de la sainte Vierge. Faites, si vous le pouvez, tous les jours, quelques visites au St. Sacrement, quelques petites lectures de piété, et sur-tout de fré-

quentes élévations de votre cœur vers Dieu, quelques mortifications et quelques aumônes extraordinaires pendant la semaine, si vous en avez le moyen. *Vivre ainsi par règle, c'est vivre pour Dieu,* dit un St. Père. Vivre sans règle, c'est vivre sans mérite. Souvenez-vous, mon fils, qu'il n'y a point de jours heureux, que ceux que vous passerez ainsi dans le service de Dieu et dans l'union avec Dieu ; et qu'il n'y a point de jours plus malheureux que ceux que vous passerez dans le péché, et dans l'oubli de Dieu.

EXEMPLE.

Ce fut par la prière que St. Antoine arriva à un sublime dégré de sainteté. Il avoit tant d'attrait et de goût pour ce saint exercice, qu'après avoir long-tems prié pendant le jour, il passoit souvent les nuits entières à méditer sur les bontés et sur les grandeurs de Dieu ; et lorsqu'au commencement du jour, il voyoit briller les rayons du Soleil, ce St. Solitaire s'écrioit : *Ah, beau Soleil ! pourquoi viens-tu me distraire !* Ce grand Saint disoit que l'Univers étoit comme un grand Livre où les plus ignorans pouvoient lire, y apprendre à prier et à connoître Dieu, parceque tous les objets que nous voyons, sont les ouvrages de Dieu, qui nous font souvenir de Dieu, qui élèvent nos esprits à Dieu, et qui font admirer sa puissance, sa bonté et ses grandeurs ; mais par malheur, nous fermons les yeux à ce spectacle. Toutes les Créatures, les Fleurs, les Astres, les Cieux, la Terre, nous montrent un Dieu, et nous parlent de Dieu à leur manière ; et nous ne les entendons pas.

Une ame qui aime à prier et converser avec Dieu, a une marque de prédestination : elle est plus forte que tout l'Enfer. Si vous avez du dégoût dans la prière, des répugnances, des distractions et des ennuis, ne vous découragez pas pour cela : les plus grands Saints en ont eus : persévérez avec courage. Les distractions ne sont point pernicieuses, quand vous ne les aimez pas ; loin de là, lorsque vous les avez malgré vous, elles sont un sujet de mérite.

AUTRE EXEMPLE.

David, ce grand Roi, comprenoit que le premier soin de l'homme doit être de rendre hommage à son Dieu, et de le faire servir. C'est pour cela que tous les matins il donnoit ses ordres afin que Dieu ne fût point offensé dans son Royaume, et lorsqu'il apprenoit que quelqu'un de sa famille, où de ses sujets, étoit tombé dans quelque désordre, il en pleuroit et en séchoit de douleur. Il avoit tellement à cœur la prière, que toutes les nuits il se levoit pour adorer Dieu, et passoit une partie de la nuit à gémir sur ses péchés ; de sorte que tous les matins on trouvoit son lit arrosé de larmes. Tout cela ne suffisoit pas pour marquer à Dieu son amour et son zèle ; il portoit le cilice, jeûnoit presque tous les jours ; et outre les sacrifices qu'il offroit à Dieu, il se retiroit encore sept fois chaque jour en secret, pour adorer Dieu et pour prier ; et avec tout cela, il ne laissoit pas que de gouverner un grand Royaume, et d'être souvent à la tête de ses armées, pour combattre les ennemis de Dieu.

Que diront à cet exemple tant de personnes qui ne sont pas chargées de tant d'affaires que ce grand Roi, et qui cependant ne donnent presque point de tems à la prière, qui n'ont point de zèle pour faire honorer Dieu dans leurs familles, qui se soucient peu de le voir offensé ? Quiconque n'a point de zèle pour la prière, ni pour le salut de sa famille, n'en a point pour son propre salut.

CHAPITRE XXVI.

Des dispositions qu'on doit avoir en s'habillant, et de la modestie dans les vêtemens.

I. EN s'habillant, il faut occuper son esprit de saintes pensées. 1. Nos habits sont des suites du péché : nous devons donc les prendre dans un esprit de pénitence. 2. Nos habits sont les dépouilles et les restes des animaux, au-dessous desquels le péché nous a réduits : ainsi en les prenant, ayons des sentimens d'humilité et de confusion. 3. Nos habits sònt des effets de la bonté de Dieu qui nous les donne, tandis que tant de pauvres gens qui valent mieux que nous, n'ont pas le moyen de se vêtir : prenons donc nos habits avec des sentiments de reconnoissance et d'amour envers Dieu.

II. En vous habillant, évitez sur votre personne les regards curieux et immodestes, par respect pour la présence de Dieu. Prenez garde de faire paroître quelque indécence, et ne parois-

sez jamais devant aucune personne de la famille, ou devant d'autres, sans être modestement couvert. St. Charles avoit tant d'attention sur ce point, qu'on dit que jamais ses valets, ni son homme de chambre, n'ont pu voir à nud le bout de ses pieds.

Ne cherchez point dans vos vêtemens à contenter votre curiosité, et n'affectez point de vous conformer à toutes les modes. *Traitez vos corps comme des victimes saintes*, dit St. Paul, *et ne vous conformez pas aux coutumes du siècle.* Il y a des modes qui sont innocentes, vous pouvez les suivre ; mais il y a des modes qui ne ressentent que la mollesse, le luxe et l'orgueil ; c'est ce qu'on appelle les modes du siècle : il ne vous est jamais permis de les suivre, de quelque condition que vous soyez.

Les filles, en s'habillant, ne doivent point se regarder au miroir avec affectation, mais seulement pour la nécessité ou la bienséance. Elles seront toujours décemment couvertes, et n'obligeront point leurs parens de leur donner des habits au-dessus de leur condition, se tenant dans une honnête médiocrité, mais avec propreté et sans affectation. La mal-propreté est un défaut et une marque de paresse. *J. C.* dit St. Bernard, *a aimé les pauvres ; mais il n'a pas aimé les crasseux.*

On ne peut trop répéter et recommander aux jeunes gens, sur-tout aux filles, de s'habiller avec modestie et avec simplicité. La vanité, le luxe des habits et des parures, est un des plus grands désordres du sexe, et le plus dangéreux écueil à la pudeur. Plus elles ont soin de parer leur corps,

plus leur ame est négligée : plus elles ont envie de plaire au monde par leur agrément et par leur beauté, plus elles sont difformes aux yeux de Dieu. Quelle folie de chercher à plaire à des créatures, en se faisant haïr de Dieu !

Celles qui affectent d'aller sans mouchoir, et de paroître la gorge nue, et les épaules découvertes, sont criminelles ; les mères qui les souffrent, même aux petites filles, ne sont pas innocentes. Les personnes du sexe : qui disent qu'elles n'ont point de mauvaises intentions en s'habillant de la sorte, doivent se souvenir que, si leur intention est innocente, leur action ne l'est pas ; et que, si elles se croient sans péché à ce sujet, elles se trompent, parcequ'elles se rendent coupables des regards d'autrui qu'elles s'attirent, et dont elles répondront à Dieu. *Une fille ou une Dame vêtue sans modestie, est,* dit St. Bernard, *l'organe dont Satan se sert pour perdre les ames.* Le démon se place dans ses yeux, sur son visage, sur sa personne, pour exciter les regards et les désirs impurs. O que la conscience d'une fille qui n'ouvre pas les yeux sur de tels désordres, est dans un état dangéreux ! Quel horrible compte ne rendront pas à Dieu les mères et les confesseurs qui n'empêchent pas de tels abus ?

Profitez donc, jeunes gens, des réflexions suivantes. 1. Il arrive à votre sujet à peu près ce qui arriva entre l'Ange du Seigneur et le démon, au sujet du corps de Moyse. L'Ange vouloit que le corps de ce saint homme demeurât caché, de peur que les Juifs ne l'adorassent comme une divinité ; et le démon vouloit le faire connoître, et

découvrir le lieu où il étoit, afin que les Juifs en fissent une Idole pour l'adorer. Voilà, filles chrétiennes, ce qui arrive à votre occasion. L'Ange du Seigneur voudroit que vous vécussiez dans la retraite, et que vous n'eussiez pas tant d'empressement de paroître au yeux du public ; et le démon au contraire tâche de vous exposer comme des Idoles au yeux du monde. *Vous êtes*, dit St. Jérôme, *comme des victimes du péche, qu'il tâche de polir, de rendre agréables, et d'exposer à la vue du public*, afin que, par les pensées et par les regards, le démon d'impureté se fasse adorer dans vous. Une fille devroit rougir quand un jeune homme fixe ses regards sur elle ; combien donc sont criminelles celles qui par leur enjouement et leur vanité s'attirent à dessein les regards d'autrui, et qui ne se parent que pour être admirées !

2. C'est dans un sens renoncer à la Religion de Jésus-Christ, et déshonorer le nom de Chrétien, que d'orner son corps des pompes du monde, et des œuvres de Satan. Dans le Baptême vous avez fait vœu de renoncer à toutes ces vaines pompes : *ce vœu*, dit St. Jérôme, *est le plus grand de tous les vœux ;* et on ne vous a imprimé le caractère de Chrétien qu'à cette condition. D'ailleurs, J. C. en vous appellant au Christianisme, vous avertit : *que si vous ne devenez humbles comme des enfans, si vous ne crucifiez et si vous ne mortifiez votre chair en faisant pénitence et en portant votre croix, vous n'entrerez jamais dans le Ciel.* Or peut-on dire que des filles et des femmes superbement vêtues, les épaules découvertes, les bras nuds, la tête frisée, fardée, mouchetée, chargée de

vains ornemens ; peut-on dire, encore une fois, qu'elles ont l'humilité dans l'ame, qu'elles ont le cœur pénitent, qu'elles sont revêtues de l'esprit de Jésus-Christ ? Ne doit-on pas dire au contraire qu'elles font honte à la Religion, qu'elles sont indignes de J. C. et qu'elles ne lui appartiennent plus ? *Elles sont dans cet état l'ouvrage du démon,* dit St. Cyprien, *et ne sont plus l'ouvrage de Dieu.*

III. Les mères, les maîtresses, et tous ceux qui sont chargés d'élever les jeunes gens, sont obligés d'empêcher cet abus. Les Religieuses qui ont des Pensionnaires, sont encore plus obligées à ce devoir. Elles ne doivent jamais souffrir dans les filles qu'on leur confie, un esprit de mondanité, ni aucune vaine parure. Elles doivent leur faire aimer la modestie et la simplicité. Une grande fille croira toujours qu'il lui est permis de faire dans le monde ce qu'on lui a permis de faire dans le Couvent.

Si vous êtes de qualité, il vous est permis de vous habiller selon votre condition ; mais il ne vous est pas permis pour cela de vous habiller avec vanité et avec faste. Le St. Esprit, par la bouche de St. Pierre et de St. Paul, défend aux femmes et aux filles chrétiennes, *d'entortiller leurs cheveux, de s'orner d'or et de pierres précieuses, d'étoffes trop riches.* Et St. Paul en particulier leur défend de paroître à l'Eglise et dans les assemblées des Fidèles, sans avoir le visage voilé. D'ailleurs, à quoi sert cette vaine superfluité d'habits, d'ornemens, et toutes ces nudités affectées ? qu'à scandaliser le public, qu'à faire mur-

murer les pauvres gens qui sont sans habits, et qui meurent de faim, tandis que tout brille sur le corps d'une Dame. *Pour être une Princesse,* dit un jour St. Hilaire à une Dame, *vous ne cessez pas d'être chrétienne : habillez-vous donc en chrétienne, et non en Payenne.*

IV. Pour vous, jeunes hommes, faites réflexion que les avis que nous venons de donner, vous conviennent autant qu'aux personnes du sexe. *Ne fixez point vos yeux,* dit le Sage, *sur une fille parée et enjouée :* dites au contraire avec David: *Ah! Seigneur, détournez mon cœur et mes yeux pour ne pas voir la vanité.* Une fille qui ne pense qu'à s'orner pour vous plaire, ne mérite plus votre estime : elle doit vous plaire par sa vertu, et non par ses parures.

Si les personnes du sexe doivent craindre de nous scandaliser par leur vanité et par leurs ornemens, craignez aussi, jeunes hommes, de les scandaliser vous-mêmes par vos ajustemens affectés. Ecoutez Saint Clément qui a été un des premiers Papes de l'Eglise, et disciple de Saint Pierre et de Saint Paul : voici comme il parle aux hommes dans le premier Livre des Constitutions des Apôtres. *Prenez garde de vous parer et de vous ajuster d'une manière capable de séduire le cœur des femmes et des filles. Si, par votre extérieur enjoué, vous leur inspirez des pensées et des désirs criminels, vous êtes coupables de leurs péchés, parceque vous leur avez servi de piége : vos ajustemens et votre parure les ont aveuglées, les ont tentées, et les ont souillées.* C'est pour cela que Saint Jérôme défend aux mères de laisser

verser leurs filles avec de jeunes hommes enjoués et trop ajustés, de crainte que leurs cœurs n'en reçoivent de funestes impressions. Si tous ces avis ne sont pas de votre goût, c'est une marque que vous ne comprenez pas la sainteté de votre Religion : profitez des exemples suivans, qui vous feront ouvrir les yeux sur ce que vous ignorez.

EXEMPLE.

L'Histoire Ecclésiastique nous apprend que dans la Ville de Ptolémaïde, du tems de la persécution, les filles chrétiennes, parmi lesquelles il y en avoit un grand nombre de qualité, étoient si chastes et si pures, qu'elles aimèrent mieux souffrir la mort que de se dévoiler : elles se coupèrent elles-mêmes les lèvres et une partie du visage, pour paroître hideuses et horribles à ceux qui voudroient les approcher ou les envisager. Elles furent déchirées par les ongles et les dents des lions, et par les mains des bourreaux avec des pointes de fer. Ces innocentes filles endurèrent tous ces tourmens, plutôt que de consentir que leur corps fussent souillés par les regards lascifs des hommes voluptueux. O que cet exemple sera un jour de confusion à tant de filles et de femmes vaines, qui ne s'habillent que pour se faire voir, et pour faire admirer leur beauté !... Filles mondaines, loin de vous produire aux yeux du monde, et de paroître avec tant d'éclat, vous devriez bien plutôt vous cacher, pour pleurer les péchés dont vous êtes tous les jours la cause par votre vanité.

AUTRE EXEMPLE.

Voici un autre exemple arrivé de notre tems, qui vous fera comprendre qu'une jeune personne qui suit les impressions de la grace, est bientôt désabusée des vanités du siècle, et de l'éclat des parures.

Une jeune Demoiselle de Franche-Comté, qui avoit beaucoup d'esprit, mais fort mondaine, nommée Angélique, âgée de seize ans, ayant entendu un Prédicateur prêcher contre le luxe et la vanité dans les habits, vint se confesser à ce Prédicateur, qui lui dit des choses si solides, que cette jeune fille, docile à la voix de Dieu, dès le lendemain quitta ses vanités, et s'habilla d'une manière chrétienne. Sa mère, surprise de ce changement, la reprit de ce qu'elle ne s'habilloit pas comme les autres fois. Angélique lui répondit qu'un Prédicateur à qui elle s'étoit confessée, le lui avoit défendu.

La mère alla trouver le Prédicateur, et lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût défendu à sa fille de s'habiller selon la belle mode. Je ne sais point, répondit le Prédicateur, ce que j'ai dit à votre fille : il vous doit suffire que je vous dise que Dieu ne défend point de s'habiller selon la mode, lorsque cette mode est innocente ; mais que Dieu défend de s'habiller selon la mode, lorsqu'elle est criminelle ou dangéreuse. Mon Père, reprit la Dame, qu'appellez-vous mode criminelle ou dangéreuse ? C'est, par exemple, répondit le Prédicateur, de porter des habits trop ouverts, d'orner sa tête de frisures, de mouches, de fard, ou d'autres parures toutes vaines ; de porter des vêtemen

trop riches, qui ne ressentent que l'orgueil et le faste. Il lui expliqua ensuite les dangers de ces modes, et les scandales qui en naissent. Mon Père, lui dit cette femme, si mon Confesseur m'en avoit autant dit que vous, je n'aurois pas permis à ma fille tant de vanité, et moi-même j'aurois été plus sage. Mon Confesseur est cependant un homme savant, mais de quoi me sert-il qu'il soit savant, s'il me laisse vivre à ma liberté, et dans le danger du salut ? Lorsque cette Dame fut de retour, elle dit à Angélique : ma fille, bénissez Dieu d'avoir trouvé un tel Confesseur, et suivez ses avis.

Angélique eut beaucoup de combats à soutenir de la part des autres Demoiselles, qui la traitoient de ridicule. Mais le plus rude assaut qu'elle soutint, fut au bout de deux ans dans une compagnie de plusieurs Dames qui entreprirent de lui faire changer de sentiment. Pourquoi, lui dirent-elles, ne vous habillez-vous pas comme les autres ? Je ne suis pas obligée de faire comme les autres, répondit Angélique : je m'habille comme celles que je crois faire mieux, et non pas comme celles qui font mal. Hé quoi ! lui dit une Dame, faisons-nous mal de nous habiller comme vous voyez ?—Oui, sans doute, vous faites mal, parceque vous scandalisez ceux qui vous regardent. Pour moi, répliqua la Dame, je n'ai point en tout cela de mauvaise intention : je m'habille à ma façon ; tans pis pour ceux qui ont de mauvaises pensées. Tant pis pour vous aussi, reprit Angélique, puisque vous en donnez occasion : si nous devons craindre de pécher

nous-mêmes, nous ne devons pas moins craindre de faire pécher les autres.

Quoi qu'il en soit de vos bonnes raisons, lui dit une autre Dame, si vous ne vous habillez plus comme nous, vos amies vous quitteront, vous n'ôserez plus vous trouver dans les belles compagnies et dans les bals. J'aime mieux, répondit Angélique, la compagnie de ma chère mere, de mes sœurs et de quelques filles sages, que ces belles compagnies où l'on ne fait que jouer, médire, et s'ennuyer. Pour ce qui est des bals, j'en suis dégoutée : j'ai failli à m'y perdre : il n'y a déjà que trop de filles mondaines pour y aller et pour scandaliser, sans que je m'y trouve,

Oh ! après tout, lui dit une autre Dame, vous reprendrez notre mode : car si vous vous habillez comme nous, vous en serez bien plus agréable. Vraiment, reprit Angélique, je ne m'habille pas pour paroître agréable, mais pour me couvrir. Les vrais agrémens d'une fille ne consistent pas dans les habits, mais dans la vertu. Au reste, Madame, si vous pensez de la sorte, permettez que je vous dise, avec le respect qui vous est dû, que vous ne pensez pas en Chrétienne.

Une Dame de la compagnie, qui n'avoit encore rien dit (c'étoit une jeune Marquise) écoutoit tout ce que disoit Angélique. Tout à coup cette Dame vint l'embrasser : Ah ! ma chère enfant, lui dit elle, que je vous estime d'avoir les sentimens que vous avez : soutenez-vous dans ces nobles et pieux sentimens. Ensuite cette Dame adressant la parole aux autres, leur dit : En vérité, n'est-il pas honteux pour nous qu'une jeune fille

de dix-huit ans nous fasse la leçon, et qu'elle ait plus de courage que nous ? Son exemple sera un jour notre condamnation. Que nous sommes aveugles d'embarrasser notre conscience, de nous captiver à suivre tant de modes gênantes, et de nous rendre les martyrs de la folie du monde, pour plaire à des sots flatteurs, qui dans leurs cœurs se moquent de nous !

AUTRE EXEMPLE.

Nous lisons dans les Livres Saints des effets bien funestes de la curiosité et de la vanité d'une fille. Le Saint Patriarche Jacob demeurant proche de la ville de Sichem, avoit une fille nommée Dina, à qui il apprit à servir et à craindre Dieu. Cette fille âgée de quinze ans, abusa de la liberté que lui donna son père, de se promener avec ses compagnes. Ayant un jour apperçu quelques filles et quelques Demoiselles de la ville de Sichem, elle fut curieuse de voir la manière dont ces filles étoient habillées ; et s'étant approchée de la ville, elle éprouva bientôt combien il est dangereux de chercher à voir, quand on risque d'être vue. Quelques habitans de Sichem la virent, lui firent compliment ; et l'ayant enlevée, l'emmenerent à la ville où elle fut déshonorée. Les enfans de Jacob, frères de la jeune Dina, ayant appris cette nouvelle, résolurent de venger l'injure faite à leur sœur. Ils surprirent par fraude les habitans de Sichem, les passerent au fil de l'épée, sans épargner même leur Roi, saccagerent et pillerent leur ville. Jacob, père de Dina, pour éviter les suites de

cette triste aventure, se crut obligé de changer de demeure, et d'aller dans un autre pays.

Voilà ce que produisirent la vanité et la curiosité d'une jeune fille : le massacre de plusieurs habitans, le pillage d'une ville, le trouble de sa propre famille, et la fuite d'un père dans un pays étranger. Apprenez de là, filles chrétiennes, à ne point chercher à voir et à être vues : apprenez à vous habiller avec modestie : sans cette précaution, vous serez un écueil aux autres, et le démon vous tendra à vous-mêmes des piéges auxquels vous succomberez. Et vous, jeunes hommes, craignez et évitez la compagnie d'une fille parée et enjouée, de peur que Satan ne se serve de ses charmes pour souiller votre cœur, et pour vous perdre.

CHAPITRE XXVII.

De la Dévotion à la Ste. Vierge et à St. Joseph.

I. UN excellent moyen pour honorer Dieu, pour obtenir ses graces, et pour se sauver, c'est la dévotion à la Sainte Vierge. Nous trouvons dans Marie, après J. C. le plus digne objet de notre culte. Elle est de toutes les créatures la plus accomplie, une Médiatrice puissante, et un parfait modèle de toutes les vertus. Trois qualités qui exigent nos respects, notre confiance, et notre imitation.

1. Nous devons nos respects et une tendre vénération à cette Vierge incomparable, à cause de

ses grandeurs, de son éminente sainteté, et de sa très-haute et très-auguste dignité de Mère de Dieu, qui l'élève au dessus de toutes les pures créatures.

2. Nous lui devons notre confiance, parce-qu'elle est toute-puissante auprès de Dieu, et toute remplie de bonté pour nous. Etant Mère de Dieu, son Fils pourroit-il rejetter sa demande? Etant notre Mère, pourroit-elle nous refuser son intercession? Elle est sensible à nos misères, elle voit nos nécessités: les prières que nous lui faisons avec de saintes dispositions, lui sont donc agréables, et sont exaucées. *Jamais personne,* dit Saint Bernard, *n'a invoqué cette Mère de miséricorde, qu'il n'ait ressenti les effets de sa protection.*

Si la Sainte Vierge a tant de bonté pour tous, nous pouvons dire qu'elle a une bonté particulière pour les jeunes gens, dont elle connoît la foiblesse et les dangers.

3. Mais pour être dévot à la Mère de Dieu, et pour mériter sa protection, ce n'est pas assez de lui adresser quelques prières superficielles et par coutume, tandis qu'on ne se soucie point de lui déplaire par une vie honteuse et criminelle. O Dieu! quelle présomptueuse dévotion! Vouloir plaire à cette sainte Mère, et crucifier son Fils par le péché, n'est-ce pas-là se rendre ennemi et du Fils et de la Mère?

Si vous voulez être vrai serviteur et fidèle servante de Marie, suivez ces quatre avis.

1. Ayez une grande crainte de lui déplaire et d'offenser Dieu: ne l'affligez pas en déshonorant son Fils, en perdant votre ame. Si vous avez

le malheur de tomber dans quelques péchés, recourez promptement à elle afin qu'elle, soit votre Médiatrice, et qu'elle vous réconcilie avec son Fils : elle est le refuge des pécheurs qui ont recours à sa protection, et qui ont un véritable désir de se convertir.

2. Imitez ses vertus, et principalement son humilité et sa chasteté, qui l'ont rendue si agréable à Dieu, vous souvenant que Marie se plait à favoriser ceux qui aiment ces deux excellentes vertus, et qui imitent les exemples de sa sainte vie.

3. Ne passez aucun jour sans donner à Marie quelques marques de votre fidèlité, par quelques prières, ou par quelques aumônes, et par quelques abstinences à certains jours de la semaine. Honorez particulièrement ses Fêtes, par la fréquentation des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie.

4. Invoquez-la souvent, et sur-tout dans les tentations et dans les dangers d'offenser Dieu. " Si les tentations s'élèvent contre vous, dit St. " Bernard, et si vous êtes dans les tribulations, " invoquez Marie. Dans les dangers et dans les " doutes, pensez à Marie, ayez le nom de Marie " dans la bouche et dans le cœur : elle vous con- " solera, elle vous aidera, elle vous éclairera, elle " vous soutiendra, elle vous conduira ; mais afin " que vous obteniez son secours, imitez ses ver- " tus."

En vivant de la sorte, vous serez du nombre de ses vrais enfans : elle sera votre Mère et votre Avocate auprès de Dieu, et tandis que vous serez sous sa sauvegarde, vous ne périrez pas. N'ou-

bliez pas ces consolantes paroles de St. Anselme. *Que si celui-là est perdu qui n'aime point la Vierge, et qui en est abandonné ; aussi est-il impossible que celui-là périsse, qui a recours à elle, et qu'elle regarde des yeux de sa miséricorde.*

II. En vous exhortant à la dévotion à la Sainte Vierge, je ne puis oublier son auguste Epoux Saint Joseph. Ce grand Saint ayant été choisi pour avoir soin du Fils de Dieu en son enfance, ne doutez pas qu'il ne soit favorable aux jeunes gens, et qu'il ne chérisse tendrement cet âge, qui a été consacré par l'enfance de l'Homme-Dieu. Ce saint Patriarche a pourvu à tous les besoins auxquels ce divin enfant s'est assujetti pour notre amour ; il l'a délivré de la persécution d'Hérode ; il l'a sauvé en Egypte ; il l'a élevé et nourri en sa jeunesse ; il l'a vu soumis à ses commandemens : il a été le témoin et l'admirateur des graces et des vertus que ce saint Enfant faisoit paroître de jour en jour.

Pouvez-vous douter que cet homme si saint qui a eu tant de familiarité avec J. C. Enfant, n'aime d'un amour singulier les jeunes gens qui imitent cet Enfant-Dieu, et tâchent de se conformer à sa divine jeunesse par la pratique de ses vertus ?

Aimez donc ce grand Saint, honorez-le d'un culte singulier. Priez-le d'être votre Patron, votre Père, le Protecteur de votre pureté et de votre innocence : vous en recevrez des secours abondans. Demandez-lui par l'amour qu'il a eu pour J. C. et par le soin qu'il a eu de sa divine enfance, qu'il ait soin de votre jeunesse dans les

dangers de votre salut, qu'il vous aide à acquérir l'amour de ce divin Sauveur, et à ne jamais perdre sa grace.

Invoquez-le sur-tout pour le moment redoutable de votre mort, en lui demandant tous les jours la grace finale. Il a eu le bonheur de mourir entre les bras de Jésus et de Marie. O la douce ! ô la précieuse ! ô la sainte mort ! Suppliez-le avec ardeur de vous obtenir la grace de mourir ainsi dans le baiser du Seigneur, vous souvenant des consolantes paroles de Ste. Thérèse, qui nous assure que jamais elle n'a rien demandé à Dieu par l'intercession de St. Joseph, sur-tout le jour de sa fête, qu'elle ne l'ait obtenu.



CHAPITRE XXVIII.

De la dévotion à l'Ange Gardien, et aux Saints.

I. DIEU nous donne à chacun un Ange, pour notre garde. Il emploie par une bonté incompréhensible ses plus parfaites créatures à notre service. Ces célestes intelligences qui sont créées pour le contempler et le servir dans le Ciel, veulent bien prendre soin de nous sur la terre. O bonté de Dieu ! qui députe un Prince de sa Cour pour la conduite d'une vile créature! Non content de nous avoir envoyé son fils, de nous donner son Esprit Saint, de nous promettre la jouissance de lui-même dans le Ciel, il veut encore, afin qu'il n'y ait rien au Ciel qui ne soit

employé à notre salut, nous envoyer ses Anges pour y contribuer par leurs services. Il en a destiné un à chacun de nous, pour être notre guide et notre défenseur. Que ne devons-nous pas à un tel conducteur, à un tel ami ? et quelle reconnoissance ne devons-nous pas à Dieu, qui a la bonté de nous donner de tels guides ?

Notre bon Ange, dit Saint Bernard, doit nous inspirer trois choses : le respect, l'amour, et la confiance Le respect à cause de sa présence, l'amour à cause de la bienveillance qu'il a pour nous ; la confiance, à cause des soins qu'il prend de nous.

1. Ayez un profond respect pour votre Ange ; il est toujours auprès de vous, et jamais il ne vous abandonne pendant la vie. Quand vous sentez du penchant au péché, souvenez-vous de sa présence. Ayez honte de faire devant un Ange ce que vous n'oseriez pas faire devant un homme.

2. Aimez-le tendrement puisqu'il vous aime. Ne seriez-vous pas coupable d'une noire ingratitude, de manquer envers lui de reconnoissance et de retour pour les services qu'il vous rend, et pour les dangers dont il vous préserve à toute heure ?

3. Ayez recours à lui avec confiance, principalement en deux occasions. La première, lorsque vous délibérez sur quelque affaire importante, priez votre bon Ange de vous éclairer, afin que vous n'entrepreniez rien contre la volonté de Dieu. Pourriez-vous manquer d'avoir un heureux succès sous un si bon guide, qui est tout à la fois un fidèle ami, un conseil éclairé, et un puissant Protecteur ? Consultez-le sur-tout pour le choix d'un état de vie.

Vous devez, en second lieu, recourir à votre Ange Tutélaire, lorsque vous êtes en danger d'offenser Dieu. *Quand vous avez*, dit St. Bernard, *une tentation qui vous presse, une tribulation qui vous trouble, invoquez votre cher Gardien : c'est l'Ange que Dieu vous a donné pour vous secourir dans la nécessité.* Vous éprouverez les effets de sa protection, sur-tout dans les tentations contraires à la chasteté.

Les Anges aiment cette vertu : ils sont les protecteurs des ames pures, parceque cette vertu rend l'homme semblable aux Anges. *On ne doit pas s'étonner*, dit St. Ambroise, *si les Anges défendent les ames chastes, puisqu'elles mènent en terre une vie aussi pure que celle des Anges.*

II. Vous devez encore honorer tous les Saints, sur-tout les Apôtres. Que d'obligations n'avons-nous pas à ces hommes Apostoliques ? Ils sont nos pères dans la Foi, ils ont donné leurs travaux, leur vie, et leur sang, pour nous faire connoître J. C. Quel amour et quelle reconnoissance ne leur devons-nous pas ?

N'oublions pas de rendre un culte particulier au St. Patron dont nous portons le nom ; invoquez-le souvent, et imitez ses vertus. Nous serions indignes de porter le nom d'un Saint, si nous déshonorions ce saint nom par une vie criminelle. On nous impose les noms des Saints dans le Baptême, afin de nous faire souvenir qu'ils sont nos intercesseurs auprès de Dieu, et que par leurs prières et par l'exemple de leurs vertus, nous devons remplir saintement nos obligations.

CHAPITRE XXIX.

De la Lecture des bons Livres.

1. LES avis et les instructions de nos Pasteurs et de nos maîtres seront bientôt effacés de notre mémoire, s'ils ne sont entretenus par la lecture des bons Livres, et par la méditation des choses de Dieu. La piété et l'amour de Dieu sont comme un feu qui s'entretient par les pensées et par les saintes affections : où puise-t-on ces pensées salutaires et ces pieuses affections ? C'est dans les lectures saintes.

L'admirable conversion de St. Augustin fut commencée par la lecture du livre de la Sagesse ; elle fut avancée par l'exemple de deux Courtisans qui s'étoient convertis en lisant la vie de St. Antoine : elle fut enfin achevée par la lecture du nouveau Testament qu'une voix du Ciel lui commanda de lire, en lui faisant entendre ces paroles : *Prenez et lisez.*

Ce fut par le même moyen que la grace opéra le changement de St. Sérapion. La lecture de l'Evangile le toucha si vivement, qu'il abandonna ses biens ; et après avoir donné aux pauvres jusqu'à ses habits, il portoit son livre du nouveau Testament, en disant : *voilà celui qui m'a dépouillé.* O qu'une sainte lecture a de force ! et comment est-il possible qu'un moyen si puissant soit négligé ?

Pour lire utilement, il faut observer les avis suivans. 1. Ne lisez point par curiosité, pour

contenter votre esprit, mais pour apprendre vos devoirs. Commencez votre lecture par une élévation de votre esprit à Dieu, pour lui demander sa grace et ses lumières.

2. Lisez avec respect, parceque c'est Dieu qui vous parle dans votre Livre. Quand nous prions, nous parlons à Dieu ; mais lorsque nous lisons un bon Livre, c'est Dieu qui nous parle.

3. Lisez par ordre, c'est-à-dire, dès le commencement du Livre, et continuant jusqu'à la fin; autrement la lecture vous seroit moins profitable.

4. Lisez peu à la fois, mais attentivement; faites réfléxion sur ce que vous lisez pour en tirer quelques résolutions, et demandez à Dieu la grace de mettre vos résolutions en pratique.

5. Lisez souvent, c'est-à-dire, ou tous les jours, ou du moins quelquefois la semaine, principalement les jours de Fêtes.

6. Ne vous contentez pas d'avoir lu un Livre une fois, mais relisez-le plusieurs fois. Si vous le lisez pour apprendre la vertu, vous éprouverez que la seconde lecture vous sera plus salutaire que la première.

Les livres les plus utiles pour vous, sont le Combat Spirituel, l'Imitation de N. Seigneur, la Vie des Saints, le Nouveau Testament, les Histoires Saintes de l'Ecriture, ou quelques-autres selon l'avis de votre Confesseur.

II. Quand je vous exhorte à lire les bons livres, je vous avertis en même tems de fuir les mauvais. Le Démon n'a point trouvé de plus puissant moyen pour gâter l'esprit et le cœur, que la lecture des mauvais livres. Il a suscité un nombre

infini ces de détestables ouvrages en toute matière et en toute langue : il en fait inventer encore tous les jours. La plûpart de ces Livres pernicieux sont déguisés sous quelques tours ingénieux d'éloquence, et composés avec quelque délicatesse d'esprit ; et sous ces déguisemens, ils cachent le venin mortel qu'ils font couler dans l'ame.

Ces livres sont. 1. Ceux qui sont hérétiques, qui sont contre le respect dû à la Religion et aux choses saintes, ou contre les décisions de l'Eglise. 2. Ceux qui sont lascifs, qui traitent de l'amour profane et d'histoires galantes.

Fuyez ces livres comme des piéges que le démon vous tend pour vous perdre. Vous ne pouvez presque pas les lire sans vous exposer à pécher mortellement, car ou vous y recevrez des impressions funestes, ou vous vous exposerez au danger d'en recevoir. Si vous avez quelques-uns de ces Livres, ne les gardez point et ne les donnez point à d'autres. Quelque résolution que vous ayez de vous abstenir de la lecture d'un mauvais Livre, la curiosité vous tentera ; et si vous ne veillez sur vous-même, vous succomberez. Un mauvais livre est un serpent que vous gardez, qui vous fera une blessure mortelle, lorsque vous y penserez le moins.

En vain dites-vous que ces livres sont composés avec esprit, que vous y apprenez la beauté du style, la pureté du langage ; que vous y trouvez des choses amusantes et agréables. Je vous répondrai avec St. Augustin, que c'est-là un artifice du Démon, *et que par ces mauvais livres on n'ap-*

prend pas à bien parler, mais à devenir vicieux; et que par ces lectures amusantes on apprend à penser au mal, et à le commettre sans retenue. Je vous dirai que vous pouvez puiser l'éloquence ailleurs que dans ces sources empoisonnées. Ah! funeste éloquence, et maudite science, qu'on n'acquiert qu'au préjudice de son salut, en perdant la foi, en perdant la pudeur, en perdant son ame!

EXEMPLE.

Si les pères et les mères doivent procurer de bons livres à leurs enfans, ils doivent avoir encore plus de soin d'empêcher qu'ils n'en lisent de mauvais. Une Dame de qualité, pour avoir négligé cet avis important, vit avec douleur dans ses enfans les effets de ces pernicieuses lectures. Cette Dame avoit deux fils et une fille. Son fils aîné passa sa jeunesse dans la crainte de Dieu, et se fit Religieux. Sa fille nommée Euphrosine fut sage jusqu'à l'âge de 17 ans. Elle eut le malheur de faire amitié avec une jeune Demoiselle, à qui on laissoit lire toutes sortes de mauvais livres, et qui les communiquoit à Euphrosine: ces livres étoient contre la pudeur et contre la Religion, remplis d'impostures, d'impiétés, d'obscénités, mais d'un style agréable. Euphrosine se perdit par la lecture de ces livres; car à peine les eut-elle lus, qu'elle devint d'une arrogance insupportable, et perdit tout sentiment de pudeur et de crainte de Dieu. Sa mère en gémissoit, et ne savoit à quoi attribuer le dérangement de sa fille.

Euphrosine ayant un jour laissé sa chambre ouverte, son jeune frère, qui avoit 14 ans, y entra

se mit à lire un livre qu'il trouva sur la table. y lut des choses si étranges, que tout de suite porta le livre à sa mère. Elle en lut une page. h! s'écria-t-elle, quel livre ! voilà le livre mau-t qui a corrompu l'esprit de ma fille. Pour us, mon fils, détestez ce que vous avez lu ns ce livre abominable, et gardez-vous bien de mais en lire de semblables : le démon parle ns ces livres : il vaudroit mieux pour vous endre du poison, que de vous souiller l'esprit r de telles lectures.

Dans ce moment, Euphrosine rentra. Ma fille, dit sa Mère, est-ce là le livre de dévotion que us lisez ? Ma chère mère, lui dit Euphrosine, vous prie de me le rendre, afin que je le rende a personne qui me l'a prêté Vous le rendre ? la mère, j'aimerois mieux voir le feu dans ma ison. Il n'est point permis, ni à vous, ni à i, de remettre et de rendre un mauvais Livre : livre vous a perdue, malheureuse ; et il en droit bien d'autres : ensuite elle le mit au .

Euphrosine avoit encore d'autres Livres très-uvais : elle les porta à son frère le Religieux r les lui cacher. Ce Religieux eut la curio- de les lire : curiosité qui lui coûta la perte sa foi et de son ame. Il avoit été jusqu'alors Religieux : mais la lecture de ces Livres estables le pervertit de telle sorte, qu'il perdit, me sa sœur, tout sentiment de piété et de foi. mois après, il apostasia, se retira à Genève il se maria.

Euphrosine, de son côté, donna dans un liber-tinage si outré, qu'elle se livra à toutes sortes de dissolutions. Au milieu de ses désordres elle fut frappée d'une maladie cruelle dont elle mourut. Un jeune homme qui l'avoit fréquentée, et qui lui avoit souvent prêté de mauvais livres, vint la voir quelques heures avant de mourir. *Ah! lui dit-elle, je suis effrayée de la vie que j'ai menée : je me suis moquée toute ma vie de la Religion et des choses de l'autre monde, mais je vous assure que maintenant je suis dans d'étranges alarmes : ah mon Dieu! que ces choses sont terribles : je pense à présent là-dessus bien autrement que par le passé, et je voudrois bien avoir tenu une autre conduite.* Loin de profiter de cette inspiration du ciel, et des bons sentimens que Dieu lui donnoit encore, elle étouffa les remords de sa conscience, et mourut dans l'impénitence, Ce jeune homme touché de cette mort funeste, y fit des réflexions, et se convertit.

Ne lisez donc jamais des Livres dangéreux. Ceux qui sont contre la pureté des mœurs sont la source du libertinage et des grands désordres de la jeunesse dans les villes. Les livres qui sont contre la Religion et l'Eglise, sont la source et l'appui de l'hérésie, et conduisent à l'athéisme. Si l'on voit aujourd'hui parmi quelques personnes d'une certaine condition si peu de Religion et de pudeur, c'est parcequ'elles lisent toutes sortes de mauvais livres.

Il est étonnant que les gens d'esprit puissent goûter les mensonges, les obscénités, et les ab-surdités de tant de livres impies. Il faut être

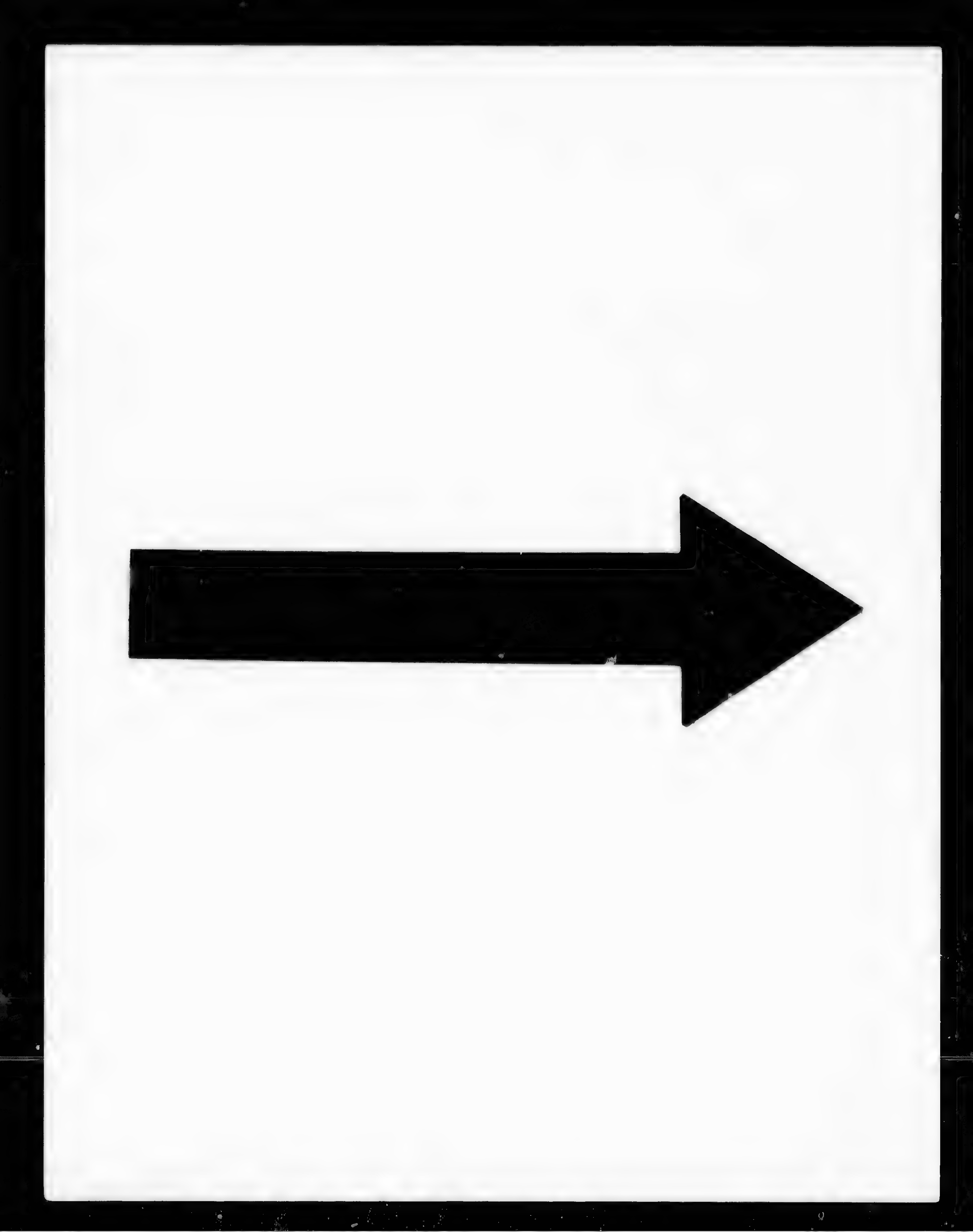
veugle pour ajouter foi à des Livres composés par des gens dissolus et passionnés au mépris de tant d'excellens Livres composés par les plus grands génies, par les plus grands Saints, et dictés par l'Esprit de Dieu.

CHAPITRE XXX.

Des Conversations.

C'EST dans les saintes conversations que l'esprit se forme doucement à la vertu. Le bon exemple des autres fait des impressions secrètes, qui attirent sans qu'on s'en apperçoive. On apprend insensiblement leurs maximes ; on apprend à parler comme eux, et à faire le bien qu'on leur voit pratiquer. Un esprit bien né a une secrète confusion de se laisser surpasser en vertu par ses semblables : c'est pourquoi le Sage donne ces avis importans : *Conversez avec les prudens : ayez pour amis des personnes vertueuses. Celui qui converse avec des sages, deviendra sage.*

II. Il y a deux sortes de personnes avec lesquelles vous devez converser. 1. Avec celles qui vous surpassent en âge et en expérience. *Cherchez*, dit le St. Esprit, *la compagnie des personnes sages et âgées, et unissez-vous à leur sagesse :* c'est-à-dire, profitez de leurs prudens discours et de leurs exemples.



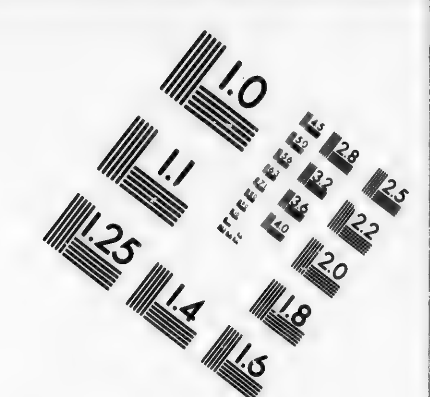
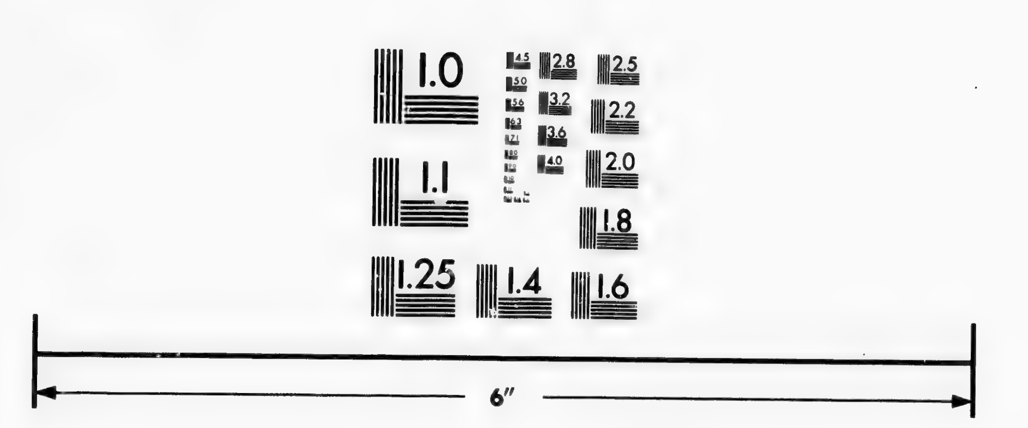
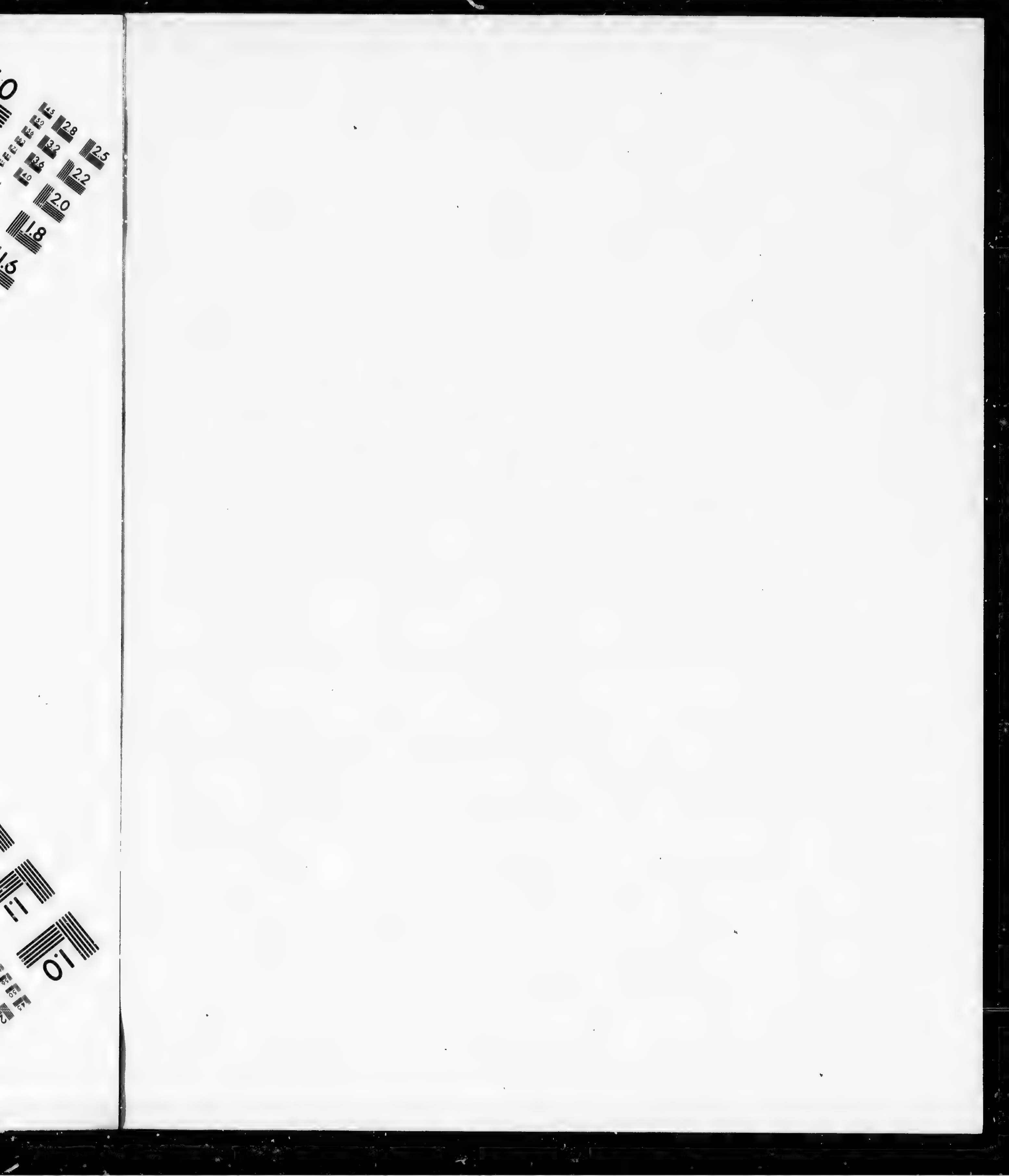


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





2. Conversez avec ceux de votre sexe, d votre âge, et de votre profession, qui sont portés à la vertu. Les jeunes gens ne doivent pas fair société avec trop de personnes. Il vaut mieu avoir peu d'amis, mais qui soient vertueux, sui vant cet avis de St. Jerôme à Népotien. *Ayez* lui dit-il, *des compagnons dont la conversation n fasse aucun tort à votre réputation ; qu'ils ne soien pas tant ornés par leurs habits, que par leurs ver tus ; et qu'ils n'aient pas soin de porter tant d'a justemens, mais de porter sur eux-mêmes des mar ques de pudeur et d'honnêteté.* Cherchez ceux d votre sexe qui sont tels, aimez leur compagni édifiez-vous par leur modestie et par leur piét en les imitant par une sainte émulation ; et n soyez pas des derniers au service de votre Cré ateur.

Jeunes gens, souvenez-vous que, si vous fr quentez des libertins et des libertines, des ge sans pudeur et sans dévotion, vous vous perdr Si vous voyiez l'Enfer, vous entendriez des prouvés s'écrier au milieu des flammes : *M soit le jour que j'ai vu un tel ou une telle ! ils cause de ma damnation : si jamais je n'avois dans leur compagnie, je serois à présent dans Ciel.*

Si vous avez eu des fréquentations et d amitiés dangéreuses, rompez ces liens funeste et quittez toutes ces sociétés. Il vaudroit mie pour vous habiter avec des serpens et des lion que de converser avec des vicieux.

III. Quant aux conversations avec les perso nes de différent sexe, vous devez les craindre

vous défier de votre foiblesse : n'ayez de ces sortes de conversations, qu'autant que la nécessité, la charité, ou la bienséance, le demandent ; que ces conversations et ces visites soient saintes. Si vous aimez l'assiduité avec le sexe, c'est une marque que vous aimez le danger ; et le St. Esprit vous avertit, *que celui qui aime le danger y périra.*

Les personnes du sexe ne doivent jamais oublier cet avis que St. Bernard donnoit à Ste. Omboline sa sœur : *Ma chère sœur en J. C.* lui disoit-il, *qu'aucun homme, jeune ou vieux, n'ait aucune conversation familière, ni aucune assiduité avec vous, quelque juste, quelque saint, et de quelque caractère qu'il soit. La familiarité et l'assiduité ont souvent fait tomber ceux que la volupté n'a pu vaincre, parceque l'occasion du péché en fait souvent venir la pensée et le désir.* Que ces avis sont importans, et que d'ames perdues pour les avoir négligés !

EXEMPLE.

Les conversations qui paroissent innocentes avec des personnes de sexe différent, ne sont pas toujours, sans danger. Tel qui commence par l'esprit, ne finit pas toujours de même. La nièce de St. Abraham le Solitaire en est un triste exemple. Cette fille, nommée Marie, perdit son père et sa mère à l'âge de sept ans. On l'amena à St. Abraham son oncle pour l'élever. Il lui fit bâtir une cellule à côté de la sienne, et prenoit soin de l'instruire par une petite fenêtre qui étoit entre les deux cellules. Il lui inspira tellement le goût de la vertu, qu'elle vécut dans la pénitence et dans une grande sainteté jusqu'à l'âge de

vingt ans ; mais le démon lui tendit un piége. Un jeune Solitaire, qui étoit ami de St. Abraham, et qui le visitoit assez souvent, prit de là occasion de parler à sa nièce par la fenêtre. Tout étoit innocent du côté de Marie, et ce jeune Moine ne sembloit dans les commencements lui parler que pour profiter des pieux avis que Marie lui donnoit.

Après plusieurs conversations, desquelles elle ne se défioit point, il entretint enfin cette fille de la passion qu'il avoit pour elle. Elle y résista courageusement durant une année, mais ce n'étoit pas assez : elle devoit avertir son oncle du danger auquel elle se voyoit exposée par les conversations de ce jeune hypocrite : car ce malheureux la persuada enfin, et Marie se laissa séduire.

Elle n'eut pas plutôt commis le crime, qu'elle fut pénétrée de honte, et accablée par les remords de sa conscience. Elle ne pouvoit plus jouir d'un moment de repos : sa faute toujours présente à ses yeux, la faisoit soupirer et verser des torrens de larmes. " Ah ! malheureuse, *disoit-elle*, qu'ai-" je fait ? j'ai perdu dans un moment le fruit de " tant de pénitences et de bonnes œuvres : hélas ! " que suis-je devenue ? j'ai perdu mon ame, je " lui ai donné la mort ; il me semble que les dé-" mons sont autour de moi pour insulter à mon " crime et à ma perte. Que pensera mon on-" cle ? Où irai-je pour me cacher à ses yeux ? " Quel usage ai-je fait de ses saintes conversa-" tions et des instructions qu'il m'a données ? Je " n'ose plus paroître en sa présence." A ces mots, elle sortit. Le démon lui mit dans l'es-

prit que Dieu l'avoit abandonnée ; et désespérant d'obtenir le pardon de sa faute, elle vint dans une ville où elle continua pendant deux ans à vivre dans le désordre.

On ne peut dire quelles furent les inquiétudes de St. Abraham, lorsqu'il ne vit plus sa nièce : il cherche, il prie, il s'informe : après deux ans de prières et de gémissemens, il apprit où elle étoit. Il se fit apporter un habit de Cavalier, monta à cheval ; et s'étant couvert d'un grand chapeau, pour n'être pas connu, il alla chercher sa brebis égarée. Etant arrivé à l'Hôtellerie où étoit sa nièce, il demanda qu'on fît venir dans sa chambre une fille étrangère qui étoit dans la maison. Elle vint aussitôt, et ne connut point son oncle ; mais le saint homme la reconnut : la voyant entrer avec un habit de courtisanne, il fut saisi de douleur jusqu'au fond de l'ame. Il éleva son cœur à Dieu, afin qu'il lui inspirât ce qu'il devoit dire à cette malheureuse. Alors ayant ôté le grand chapeau qui le couvroit, il lui dit : « C'est moi, « ma nièce : hé bien, Marie, me reconnoissez-« vous ? Qu'êtes-vous devenue, ma fille, depuis « que vous m'avez quitté ? Qu'est devenu le « meurtrier qui a si cruellement traité votre « ame ?"

Marie fut dans le moment pénétrée d'une telle honte, et d'un si grand étonnement, qu'elle ne put ni parler, ni lever les yeux : et demeura immobile, et comme évanouie de confusion.—« Vous ne me « répondez point, *lui dit le saint homme*, vous ne « me regardez point : avez-vous oublié qui je « suis ? Rassurez-vous ; je ne viens point ici

" pour vous charger de confusion, mais pour vous " sauver. Prenez courage, ma nièce, je me " charge de vos crimes. Dieu aura pitié de vous, " et vous les pardonnera." Marie, toujours interdite et sans parole, commença par verser une grande abondance de larmes. Son oncle continua de lui parler. " Hé quoi ! vous défiez-vous " de la miséricorde du Seigneur ? Ne savez-vous " pas qu'il peut pardonner et qu'il pardonne tous " les jours plus de crimes que vous n'en avez " commis ? Revenez à votre Dieu, pauvre ame, " il vous tend les bras ; ayez pitié de vous-même ; " ayez aussi pitié de moi ; voyez les peines et les " soins que j'ai pris ponr vous : allons, ma fille, " ne perdez pas courage ; retournons dans nos " cellules pour y servir Dieu." Marie lui répondit : " Ah ! mon cher oncle, il y a donc en" core du remède, et vous m'assurez que Dieu " aura pitié d'une misérable comme moi !" Après ces paroles, elle se prosterna aux pieds de son oncle, lui demanda pardon, et passa le reste de la nuit à pleurer et à dire : *Mon Dieu, que ferai-je pour reconnoître et pour remercier votre grande miséricorde ?* Elle résolut de retourner à sa cellule avec son saint oncle. Elle avoit quelque argent et des habits qu'elle avoit gagnés dans son libertinage : son oncle les lui fit abandonner comme des richesses du démon, et l'ayant fait monter sur son cheval, il la conduisit lui-même à pied jusqu'à sa retraite. Marie n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle se couvrit d'un rude cilice, et se livra à des austérités continuelles, passant les jours et les nuits à prier, à sangloter, et à deman-

der à Dieu sa miséricorde, elle pleuroit ses péchés avec une si vive douleur et un si tendre amour de Dieu, qu'elles faisoit fondre en larmes tous ceux qui l'entendoient, et ranimoit la ferveur das ames les plus tièdes.—Saint Abraham vécut encore dix ans, et Sainte Marie mourut cinq ans après son oncle. Dieu fit connoître par des miracles qui s'opérerent après sa mort, qu'il lui avoit fait miséricorde.

Jeunes gens, apprenez de cet exemple deux choses : la première est de profiter des avis et des saintes conversations de ceux qui vous instruisent. Sans les avis et la charité de Saint Abraham, sa nièce étoit perdue sans ressource ; et si cette fille eût toujours été fidèle à profiter des instructions de ce saint parent, jamais elle ne fût tombée. La seconde chose que vous devez apprendre de cette histoire, est de n'avoir aucune assiduité, ni conversation familière avec des personnes qui ne sont pas de votre sexe. Un Solitaire se perd et débauche une sainte fille : ainsi, jeune homme, quand vous seriez aussi vertueux qu'un Solitaire ; et vo , fille, quand vous seriez aussi pénitente qu'une sainte, vous souillerez votre ame, si vous avez les uns avec les autres des assiduités et des liaisons familières.

AUTRE EXEMPLE.

Les compagnies les plus agréables sont souvent le piége le plus dangereux à la jeunesse, et l'artifice avec lequel les jeunes gens cachent leurs intrigues et leurs fréquentations, est ordinairement le commencement de leur perte.—Tel fut le sort d'une jeune Demoiselle nommée Julienne, âgée

de seize à dix-sept ans. Elle vécut en sage fille, tandis qu'elle fréquentoit des compagnes vertueuses, auxquelles sa mère la recommandoit. Mais cette femme fut la dupe de sa fille, comme le sont la plûpart des mères qui se fient à leurs filles, et qui les croient plus sages qu'elles ne le sont.

Un jeune homme qui demeuroit dans une maison voisine, conçut de l'inclination pour Julienne. Il avoit une sœur nommée Thérèse : il la pria de faire amitié avec Julienne, et de l'amener à la maison. Thérèse : étoit artificieuse et enjouée elle sut si bien s'insinuer dans l'esprit de Julienne, que bientôt elle la dégoûta de ses anciennes compagnes, en lui disant qu'elles étoient trop sérieuses et trop réservées pour une fille de son âge.

Julienne prit goût aux conversations de cette jeune voisine qui ne pensoit qu'à se divertir, et qui ne parloit que de galanterie et de promenade. Après quelques entretiens et quelques rendez-vous, Julienne fut toute changée à son désavantage. Elle ne pensoit plus qu'au plaisir, à la danse, à lire des romans, à se procurer de précieux habits, à se parer. Elle quitta son confesseur qui la conduisoit saintement, et prit un confesseur du goût de Thérèse, qui étoit un homme qui la laissoit vivre à sa fantaisie. Pour avoir de quoi fournir à sa vanité et à ses intrigues, elle déroboit à sa mère qui ne se défioit pas d'elle, et en accusoit sa servante.

Les voisines et le Curé prirent garde aux fréquentations de Julienne, et eurent la charité d'en avertir sa mère. Cette femme, loin de les re-

mercier de ce bon office, leur demanda de quoi ils se mêloient, et leur dit que Julienne étoit honnête fille et sans reproche. (Tel est l'aveuglement des mères, qui fermant les yeux sur les désordres de leurs enfans, ne voient pas ce que tout le monde voit, et trouvent mauvais qu'on les en avertisse.) Cette mère idolâtre de sa fille, fut punie comme elle le méritoit. Julienne devint si arrogante et si fière, que cette mère commença à pleurer amèrement sur les complaisances qu'elle avoit eues pour cette ingrate fille, et ouvrit enfin les yeux sur la conduite de cette jeune impudente.

Dieu la vengea, et punit Julienne ; (car les enfans rébelles à leurs pères et mères sont punis tôt ou tard.) Un jour de fête, étant parée plus qu'à l'ordinaire, elle sortit malgré sa mère pour aller avec Thérèse et son frère à une promenade. Elle n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle sentit une vive douleur au visage, causée, à ce qu'on crut, par la piqûre d'une mouche envenimée, ou par quelqu'autre accident. Quelques momens après, elle eut mal au cœur, et tomba en défaillance. On la rapporta chez sa mère ; son visage enfla d'une manière si horrible, que le Chirurgien fut obligé de lui donner plusieurs coups de lancette, qui lui défigurerent tout le visage. Julienne se fit apporter un miroir, et aussitôt qu'elle vit son visage dans cet état affreux, les yeux et la bouche tout défigurés, elle poussa un grand cri : Ah Ciel ! est-ce donc là, ce visage que j'ai tant paré, et sur lequel j'ai permis et reçu tant de libertés !"

Tous les remèdes furent inutiles ; il fallut se

résoudre à mourir. Sa mère eut le courage d'annoncer cette nouvelle à sa fille. Quoi ! ma chère mère, il faut que je meure, lui répondit Julienne ! je suis jeune, j'étois, il n'y a que deux jours, en bonne santé ; et il faut aujourd'hui que je meure ! je le mérite bien à cause des chagrins que je vous ai causés. Je n'ai plus qu'une grace à vous demander, ma chère mère ; c'est de veiller sur la conduite de ma petite sœur, afin qu'elle ne se perde pas comme moi. Je vous supplie de me pardonner, de prier pour moi, et de me donner votre bénédiction. Je vous la donne de tout mon cœur, répondit la mère, en versant des larmes ; je vous pardonne : je prie Dieu de vous faire miséricorde, et de me pardonner le peu de soin que j'ai eu de votre conduite. Elle lui fit ensuite recevoir les Sacremens.

Ses anciennes et sages compagnes qu'elle avoit quittées, la vinrent voir. Julienne aussitôt leur présenta la main, et leur dit : si j'avois toujours été dans votre compagnie, et profité de vos exemples, je ne serois pas dans les troubles où je me trouve : je vous demande pardon du scandale que je vous ai donné dans mon libertinage. Thérèse étoit dans la chambre : ah ! lui dit Julienne, que penses-tu à présent de l'état où tu me vois ? Je voudrois bien ne t'avoir jamais fréquentée : je vais mourir, tout est passé poer moi ; et quand tu seras dans l'état où je suis, que penseras-tu de tant de jours que nous avons passés dans la vanité et dans les joies du monde ? Que tu as fait de tort à mon ame ! j'aurois toujours été sage et innocente sans toi. Je n'ai plus de tems pour

mieux vivre, mais je fais à Dieu de tout mon cœur le sacrifice de ma vie pour expier les péchés d'une jeunesse que j'ai si criminellement passée. Crois-moi, ma chère amie, prends exemple sur moi ; peut-être bientôt seras-tu au lit de la mort comme moi. Souviens-toi des dernières paroles d'une amie qui va paroître au jugement de Dieu.

Pendant que Julienne parloit ainsi, Thérèse consternée pleuroit amèrement ; et s'étant jettée à genoux pour lui demander pardon, elle tomba penchée sur son lit, et ne cessa de sangloter, jusqu'à ce que Julienne eût expiré.

Profitez de cet évènement : toutes les circonstances en sont instructives pour les jeunes gens, et pour les pères et mères. Apprenez avec quelles personnes vous devez converser. Julienne se perd dès qu'elle fréquente une compagne mondaine.

CHAPITRE XXXI.

Du Travail et de l'Emploi du Tems.

1. Il n'y a point de désordes dont l'oisiveté ne puisse être la cause. *Elle est*, dit St. Bernard, *l'égout de toutes les pensées dangéreuses, la nourrice de la volupté, la meurtrière des vertus, la mort de l'ame, le tombeau d'un homme vivant, le réceptacle du péché. Elle est* enfin, dit le St. Esprit, *la maîtresse qui enseigne tous les vices.*

Peut-on, sans verser des larmes, voir ce vice

funeste si répandu parmi les jeunes gens ? On voit la plûpart, sur-tout dans les villes, vivre dans la fainéantise, et ne s'appliquer à aucune occupation sérieuse. Les jeux, les promenades, les cajoleries, les ajustemens, les danses, le dormir : voilà presque toute leur vie et l'occupation de leur esprit.

Et de là combien naissent de désordres ? L'ignorance des vérités saintes, l'oubli de Dieu et du salut. De là les fréquentations, les occasions de débauche et de libertinage. De là les mauvaises inclinations qui croissent dans leurs cœurs, comme de méchantes herbes dans une terre qne la main du jardinier néglige de cultiver. De là enfin ce fonds de paresse et d'indolence pour le bien, qui les rend incapables d'éducation, et qui fait que les vices contractés par l'oisiveté, les rendent incorrigibles pour le reste de leur vie.

O plût à Dieu qu'il fût aussi facile de déraciner ce vice parmi les jeunes gens, qu'il est aisé d'en faire voir les effets ! Mais ce mal a tellement aveuglé leur esprit, et gagné leur cœur, qu'ils ne veulent pas même le connoître. *O paresseux*, dit le Sage, *jusqu'à quand dormirez-vous ? Quand vous éveillerez-vous de ce profond sommeil de l'oisiveté qui vous tient assoupis, qui vous conduira à une extrême indigence, et aux plus grands malheurs ?*

II. Pour vous préserver de ce vice, faites les réflexions suivantes :

1. Considérez que tous les hommes sont nés pour le travail. Dieu les y a condamnés par un arrêt solemnel, dès la naissance du monde. Si

vous menez une vie oisive, vous résistez à la volonté de Dieu, et vous allez contre l'ordre qu'il a établi. Quelle raison avez-vous de vous exempter d'une loi de laquelle il n'a jamais dispensé personne ?

Si les hommes sont obligés au travail pendant toute la vie, ils le sont encore plus dans la jeunesse.

1°. Parceque, si à cet âge on ne s'exerce pas à des occupations convenables, on contracte des vices qui durent ordinairement jusqu'à la mort.

2°. Parceque le tems de la jeunesse est le plus propre pour cultiver l'esprit. C'est dans ce tems qu'on peut se rendre capable d'apprendre les vertus, les sciences, les arts et les professions qui doivent occuper le reste de la vie. Si ce tems est une fois perdu, il ne peut plus être réparé. Le tems perdu ne revient plus : mais il y a cette différence, que le tems perdu dans les autres âges n'a pas de suites si fâcheuses ; au lieu que le tems perdu dans la jeunesse est plus irréparable, et a des suites plus funestes,

2. Pensez au regret que vous aurez un jour d'avoir perdu le tems de votre jeunesse, lorsque vous vous trouverez sans talens, sans éducation, sans intelligence pour les affaires, sans esprit, et sans établissement. Vous ne le croyez pas à présent, mais vous le sentirez un jour, et vous en pleurerez.

3. Si vous perdez le tems, le compte que vous en rendrez à Dieu au jugement, doit vous faire trembler. Dans ce jugement épouvantable, toute votre vie vous sera mise devant les yeux ; et le

premier article du compte qu'on vous demandera, sera l'emploi que vous aurez fait de votre jeunesse. Dieu vous fera voir tous les désordres qui ont suivi cette perte du tems, l'ignorance où elle vous a jetté, les péchés et les vices dans lesquels elle vous a précipité, tous les talens dont elle vous a rendu incapable.—Qu'aurez-vous à alléguer à ces reproches, et à quelle condamnation faudra-t-il vous attendre ?

4. Combien d'ames à présent dans les enfers reconnoissent que la cause de leur damnation vient d'avoir mal employé le tems de la jeunsse ? Si elles pouvoient espérer un seul moment du tems que vous avez, que ne feroient-elles pas pour l'employer utilement ? Est-il possible que leur repentir ne vous touche pas ? Faites-vous sage à leurs dépens, et apprenez par leur exemple à éviter le malheur dans lequel elles sont tombées.

O mon fils ! je vous conjure donc, par l'amour que vous devez avoir pour votre ame, de fuir l'oisiveté comme un des plus grands obstacles à votre salut.

Ne soyez jamais désœuvré. Faites toujours quelque action qui vous occupe d'une manière convenable à votre condition, ou à la lecture, ou à la couture, ou à l'étude, ou à la prière, ou à l'écriture, ou à quelque exercice qui soit utile. Le démon ne cherche que l'occasion de vous trouver fainéant pour vous surprendre. Pour éviter les piéges de l'ennemi, suivez cet avis de St. Jérôme : *Vivez de telle sorte, que le démon vous trouve toujours occupé. Ne regardez pas votre travail ou votre étude comme une chose pénible*

mais comme un saint exercice qui vous est ordonné de Dieu, et comme un moyen de salut. Offrez-le à Dieu le matin, et quand vous le commencez, priez le Seigneur qu'il le bénisse, et qu'il le fasse réussir à sa gloire. Pendant vos occupations, entretenez votre esprit de saintes pensées, en élevant souvent votre cœur à Dieu, afin que votre travail ne soit pas sans mérite. Faites ce qui vous est commandé, et occupez-vous selon la volonté de ceux qui ont l'autorité sur vous. Chantez dans le travail, selon l'avis de Saint Paul, les louanges de Dieu, et quelques cantiques édifians; et n'y chantez jamais de chansons profanes et dangéreuses.

CHAPITRE XXXII.

Les jeunes gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.

UN moyen des plus pernicieux dont l'ennemi du salut se sert pour perdre les ames, c'est la honte de faire le bien. Il tâche de donner pour la vertu une honte qu'on ne doit avoir que pour le péché.

Pour réussir, et faire tomber dans ce piége, le démon inspire aux jeunes gens cette fausse idée, que la vertu est méprisée, et qu'on se moquera d'eux, s'ils se donnent aux exercices de piété. Par cet artifice, il leur rend la vertu odieuse, et

étouffe en eux les désirs du salut.—Quelquefois même cette honte criminelle gagne si puissamment leur esprit, qu'ils font gloire de leurs vices, et rougissent de n'être pas aussi méchans que les autres.

O combien d'ames le tantateur a-t-il perdues par cette funeste honte, et par la crainte du *qu'en dira-t-on ?* Pour vous prémunir contre cet écueil, servez-vous des réflexions suivantes.

1. De quoi rougiriez-vous en servant Dieu? Y a-t-il donc quelque chose de plus honorable que d'être à son service ? L'on tient à honneur de servir un Prince de la terre, et vous rougiriez de servir le Roi du Ciel ! Quel étrange aveuglement ! Mais prenez garde qu'on ne rougit que pour une chose qui est mauvaise et indigne de soi, de manière que si vous rougissez de la vertu, vous la regardez donc comme mauvaise, comme indécente ou indigne de vous ? Quel renversement d'esprit !

2. Devant qui rougissez-vous ? Ce n'est que devant les méchans et les mondains. Mais les discours des insensés, et les railleries de ceux qui ont l'esprit gâté, doivent-ils vous empêcher de plaire à Dieu ? Ne savez-vous pas qu'ils n'ont point d'autres règles de leur jugement, que leurs aveugles inclinations ? S'ils vous méprisent, c'est parcequ'ils haïssent la vertu : *car le service de Dieu est en exécration au pécheur*, dit le Sage ; *les insensés détestent ceux qui marchent dans le chemin de la vertu, et qui craignent Dieu.* Devez-vous vous mettre en peine de ce que penseroient de vous les insensés et les libertins ?

3. Que si l'estime du monde vous touche, que ne cherchez-vous l'estime des personnes sages ? Vous ne devez pas, à la vérité, pratiquer la vertu pour vous procurer cette estime ; ce seroit une vanité qui vous feroit perdre votre récompense. *Si je cherchois à plaire aux hommes,* disoit St. Paul, *je ne serois pas serviteur de J. C.* Néanmoins le monde doit savoir que vous pratiquez la vertu, parceque vous devez édifier le monde. *Qu'on voie vos bonnes œuvres,* dit le Sauveur, *afin que votre Père céleste en soit glorifié.* Avoir honte de faire le bien, c'est avoir honte d'appartenir à Jésus Christ.

4. Souvenez-vous de cette menace terrible du Fils de Dieu contre ceux qui rougissent de son service. *Celui qui rougira de moi et de mes maximes, je rougirai de lui au jour du Jugement;* c'est-à-dire, qu'il ne le reconnoîtra point pour un de ses Elus.

Demandez à Dieu qu'il fortifie votre esprit contre cette funeste honte, et ce respect humain, qui n'est qu'une imagination des esprits foibles. Accoutumez-vous à faire le bien avec liberté, sans vous mettre en peine de ce que les autres diront. Méprisez leurs mépris, moquez-vous de leurs moqueries, mettez-vous au-dessus de tout, pour faire votre devoir, pour contenter Dieu, et vous sauver. C'est une grande folie de préfèrer l'estime des hommes à votre salut, et de complaire à un petit nombre d'esprits malfaits, pour déplaire aux personnes sages, aux Saints, et à Dieu même. Pesez bien cette réflexion.

CHAPITRE XXXI.

Les artifices du Démon pour engager les Jeunes Gens dans la tentation.

IL y a trois principaux artifices par lesquels le démon séduit les hommes, et sur-tout les jeunes gens, dans la tentation.

I. Le premier de ses artifices renferme trois piéges. 1. Il empêche de connoître la grandeur du mal qu'il veut faire commettre. 2. Il présente à l'imagination la douceur du péché, et la fait voir toujours plus grande qu'elle n'est. 3. Il grossit la difficulté d'y résister, et la fait regarder comme insurmontable.

O que le tentateur est trompeur dans ces trois piéges! car, 1. Le mal qui est dans le péché, est plus grand que tous les autres maux. 2. La douceur du péché n'est que d'un moment, elle est suivie de chagrins, de remords, et souvent de désespoir. 3. La peine et la difficulté d'y résister, ne durent pas long-tems; et quand on les surmonte, elles sont suivies de consolation, elles font mériter le Ciel, et souvent nous délivrent de plusieurs autres tentations.

Prenez donc garde de vous laisser aveugler par l'ennemi de votre salut. Quand il vous présente une tentation, regardez aussitôt le mal qu'il vous inspire comme un grand malheur. Ne considérez pas le plaisir qu'il vous offre, et qui passe comme une ombre ; mais pensez au regret et aux remords qu'il vous laissera dans l'ame, et aux châtimens dont il sera puni. Ne regardez pas la

peine et la difficulté d'y résister, qui durent si peu ; mais la consolation et le mérite qui vous en resteront. Si vous agissez de la sorte, la tentation se dissipera, et votre cœur sera en paix.

II. Second artifice. Le démon séduit les jeunes gens dans la tentation, en leur remettant cette pensée dans l'esprit : *Je me confesserai de ce péché ; j'en obtiendrai le pardon, et j'en ferai pénitence.* Avec cette aveugle présomption, on se livre dans une fausse assurance au crime.—Quoi donc, si vous pensiez que Dieu vous dût foudroyer après votre péché, vous ne le feriez pas ; et parceque vous espérez de lui le pardon, vous osez l'offenser sans crainte ! Allez, malheureux, vous êtes donc méchant, parceque Dieu est bon : vous l'offensez, parcequ'il pardonne : ô quelle impudence ! quelle témérité ! de quel châtiment ne doit pas être puni un tel outrage !

La prière, la fréquentation des Sacremens, les avis d'un bon Confesseur, vous préserveront de tous ces piéges de l'ennemi.



CHAPITRE XXXIV.

Des fautes qu'on fait dans les tentations.

LA première faute dans laquelle on tombe, quand on a de fréquentes tentations, c'est de s'inquiéter ; et après avoir résisté quelque tems, de perdre courage, croyant qu'on ne peut résister : illusion des plus à craindre, parceque le décou-

ragement donne de grands avantages à l'ennemi du salut.

La Ville de Béthulie étant assiégée par Holopherne, les principaux de la ville se mirent en prières avec le peuple pour obtenir de Dieu leur délivrance ; mais voyant que Dieu ne les exauçoit pas aussitôt, ils résolurent de livrer la ville, et de se rendre, si le secours ne venoit pas dans cinq jours. La chaste Judith, avertie de cette résolution, les en reprit, et leur dit :—*Qu'êtes-vous donc, vous qui tentez ainsi le Seigneur? Est-ce donc là un moyen d'attirer sur vous sa bonté? C'est plutôt mériter sa colère et sa vengeance. Quoi! vous déterminez un tems à la miséricorde de Dieu, et vous lui fixez un jour pour vous secourir! Prenons des mesures plus prudentes. Faisons pénitence, demandons sa miséricorde avec larmes, et attendons son secours avec humilité.*

Je vous en dis de même, mon fils, lorsque vous vous inquiétez, et que vous perdez courage dans les tentations, vous faites injure à Dieu : car c'est vous défier de sa grace, et vous exposer à tomber dans les plus affreuses tentations et dans les plus grands désordres. Ayez courage, ayez patience dans la tentation, et espérez que la grace de Dieu ne vous manquera pas, si vous ne lui manquez le premier. Persévérez courageusement, et il vous donnera la force de vaincre. Souvenez-vous que les plus grands Saints ont été tentés comme vous et plus que vous. St. Paul ayant demandé à Dieu la délivrance de ses tentations, le Seigneur lui fit cette réponse : *Ma grace te suffit, car la vertu se perfectionne dans la foiblesse.* C'est en effet da

la tentation que la vertu est éprouvée ; c'est alors que nous faisons connoître notre courage, notre fidélité et notre amour pour Dieu. D'ailleurs, quel mérite auriez-vous de la vertu, si vous n'aviez point de tentations et de combats à soutenir !

II. La seconde faute que font plusieurs dans les tentations, c'est qu'après avoir succombé à une tentation, ils mettent bas les armes, et se laissent vaincre à toutes les autres tentations. O étrange aveuglement ! Pour avoir été une fois vaincu, se rendre entièrement à son ennemi ! Après avoir reçu une plaie, vouloir être couvert de plusieurs autres ! Après avoir perdu la grace de Dieu, continuer à l'irriter en restant dans le péché, au lieu de l'appaiser promptement en retournant à lui !

Les Israélites s'étant assemblés contre la Tribu de Benjamin, quoiqu'ils fussent beaucoup plus forts en nombre, furent défaits à la première et à la seconde bataille ; mais ils ne perdirent pas courage : ils vinrent devant le Tabernacle pleurer, jeûner, prier, et offrir des sacrifices : ils reprirent ensuite les armes, et allerent au combat où ils remporterent la victoire.

Comportez-vous de la sorte dans les tentations. Il ne faut pas perdre courage pour avoir été une fois vaincu, mais vous relever promptement, recourir à Dieu, gémir sur votre chûte et sur votre misère, implorer la miséricorde du Tout-Puissant et le secours de sa grace. Il faut que le regret d'avoir été vaincu, vous excite à résister plus fortement dans la suite ; et que vos chutes vous

servent à vous tenir plus sur vos gardes, et à profiter de vos propres défauts.

EXEMPLE.

Saint Jérôme, que je vous donne ici pour modèle, a été attaqué plus fortement que vous ne le serez jamais ; et c'est, peut-être, celui de tous les serviteurs de Dieu, dont la jeunesse a été la plus éprouvée par les tentations.

Après avoir passé quelque tems dans le monde, il quitta le siècle, et alla à Jérusalem visiter les saints lieux : de là il se retira dans le désert où il demeura quelques années. Pendant ce tems, malgré ses austérités, il fut agité de tentations d'impureté si fréquentes et si horribles, qu'il excite les larmes de ceux qui le lisent. Voici ce qu'il en dit lui-même en écrivant à Eustochie :
" O combien de fois dans cette vaste solitude,
" que les ardeurs du Soleil rendent insupporta-
" ble, les pensées et les plaisirs de la volupt
" ont-ils troublé et sali mon imagination ! L
" douleur et l'amertume dont mon ame étoit rem
" plie, me faisoient chercher les lieux les plus écar
" tés pour combattre mes tentations, et pleurer me
" péchés. Mon corps déjà tout hideux étoit cou
" vert d'un cilice : je ne cessois de verser de
" larmes, et de gémir la nuit et le jour. Je n'a
" vois point d'autre nourriture que celle des So
" litaires de ce désert, qui ne boivent que d
" l'eau, et ne mangent que des herbes crue
" même dans leurs maladies —Dans ce désert a
" freux qui étoit comme une prison où je m'éto
" condamné moi-même pour éviter l'enfer, da
" ce désert, dis-je, quoique je n'eusse d'aut

" compagnie que celles des scorpions et des bêtes " sauvages, souvent je me trouvois en pensée aux " assemblées des Dames de Rome. Les jeûnes " me rendoient le visage pâle et défiguré, et mon " esprit ne laissoit pas d'être brûlé de mauvais " désirs. Dans un corps languissant, et dans une " chair qui étoit déjà morte avant moi-même, je " sentois vivre et brûler les flammes des plaisirs " impurs."

Voilà les tentations de ce grand Saint, et les assauts qu'il avoit à soutenir ; mais écoutez comme ce courageux Soldat de J. C. s'est comporté dans ses combats.

" En ce déplorable état, je me jettois aux pieds " de J. C. je les arrosois de mes larmes, et je " surmontois les rébellions de la chair par des " abstinences de plusieurs semaines ; et il m'est " arrivé souvent de passer des jours et des nuits " entières à crier et à implorer l'assistance du " Ciel, ne cessant de prier et de frapper ma poi- " trine, que je n'eusse vu la tentation et la tem- " pête passées, et que Dieu par sa grace ne " m'eût rendu le repos et la tranquilité."—Apprenez de là, jeunes gens, comme il faut combattre les tentations ; et écoutez encore ce qui suit :

Et Dieu m'en est témoin, poursuit-il, *après avoir répandu beaucoup de larmes, après avoir pris long-tems les yeux levés au Ciel, enfin je sentois un si doux repos dans l'ame, que souvent il me sembloit que j'étois en la compagnie des Anges.*

O quel exemple pour vous animer à résister aux tentations ! Il vous apprend trois choses. 1.

Que vous ne devez pas vous étonner de vous voir tenté, puisque ce grand Saint, nonobstant ses mortifications, a souffert des tentations si violentes. 2. Il vous apprend comme il faut combattre les tentations, savoir : par la mortification, par la retraite, par les gémissemens, et par la prière humble et constante. En troisième lieu, il vous apprend la joie et la consolation que Dieu donne à ceux qui ont résisté à la tentation avec courage et avec persévérance.

CHAPITRE XXXV.

Quelles maximes les Chrétiens doivent suivre dans la jeunesse, et en tout tems.

PRENEZ garde de vous laisser séduire l'esprit par des maximes contraires à celles du salut.

Vous verrez dans Babylone, disoit le Prophète Jérémie aux Juifs, *des idoles d'or et d'argent, qu'on porte pour inspirer de la terreur aux hommes : prenez garde de les adorer avec les autres. Quand vous verrez qu'on les adore de toute part, dites en votre cœur : O Seigneur ! c'est vous seul qu'il faut adorer.*

Je vous en dis de même. Vous verrez dans le monde les hommes qui adorent des idoles, c'est-à-dire, les plaisirs, les richesses, les vanités, la chair, et la volupté. Vous verrez le vice honoré, la vertu raillée, la Religion même méprisée : vous entendrez les maximes que le démon y

introduites : malheur à vous, si vous vous laissez séduire par l'exemple de la multitude.

Ayez toujours devant les yeux les maximes de J.C. et les vérités éternelles. Le monde ne veut pas les connoître, ces grandes vérités ; mais elles ne changeront pas pour cela. C'est sur ces maximes et sur ces vérités saintes que vous serez jugé. Pensez-y, imprimez-les dans votre esprit, ayez-y recours contre les exemples et les maximes du monde, et qu'elles vous servent de règle pour votre conduite. Voici les plus importantes que je vous exhorte de lire souvent.

I.

Le péché est le plus grand de tous les maux.

La pieuse Reine Blanche, Mère de St. Louis, Roi de France, lui disoit souvent lorsqu'il étoit jeune : *Mon fils, je vous aime avec tendresse, néanmoins j'aimerois mieux vous voir mort à mes pieds, que de vous voir commettre un seul péché mortel.*

Craignez le péché plus que tous les maux de cette vie : craignez même les plus petits péchés, parcequ'un petit péché est toujours un grand mal. Tout péché offense et afflige Dieu.

Il est vrai que le péché véniel ne nous rend pas ennemis de Dieu, mais il affoiblit en nous son amour. Il n'ôte pas la grace sanctifiante, mais il nous dispose à la perdre.

Le Saint-Esprit nous avertit que *celui qui méprise les petites choses*, c'est-à-dire, les plus légères, *tombera peu à peu* dans les plus grandes. Corrigez-vous donc, autant que vous pourrez, des petites fautes ; et vous n'en commettrez jamais de grandes.

II.

Il faut penser souvent aux fins dernières.

Un moyen efficace que le Saint-Esprit nous donne pour éviter le péché, c'est de penser sérieusement à nos dernières fins : *En toutes vos actions souvenez-vous de vos dernières fins, et vous ne pécherez jamais.* Ces fins dernières sont la Mort qui sera le terme de votre vie, le Jugement qui en sera la décision, le Paradis qui en sera la récompense, ou l'Enfer qui en sera le châtiment.

Dites donc souvent dans votre cœur. 1. Je dois mourir, et peut-être bientôt. Que penserai-je de mes péchés au moment de la mort ? Que penserai-je de mes plaisirs honteux, de mes attaches criminelles aux créatures et aux biens de la terre, de ma vanité et de mon orgueil ? Que voudrois-je alors avoir fait ? Ah ! qu'il est consolant au lit de la mort d'avoir passé sa jeunesse et sa vie dans l'innocence et dans la crainte de Dieu !

2. Je dois un jour être jugé par un Juge terrible qui me voit, qui m'observe, qui me fera rendre compte de ma jeunesse, et de tous les instans de ma vie. Que lui répondrai-je lorsqu'il me demandera compte du tems que j'ai perdu, de tant d'instructions et de lumières dont j'ai abusé, de tant de jours passés dans le jeu et dans la débauche, dans la paresse et dans l'impureté, dans la galanterie et dans la désobéissance ; de tant d'heures employées à parer mon corps et à le satisfaire, de tant d'injustices et de larcins, de tant de rancunes et de juremens ? Hélas ! que penserai-je de tout cela au jugement de Dieu !

3. Il y a dans le Ciel une place qui m'est préparée, mais la gagnerai-je en vivant sans amour de Dieu et sans charité pour le prochain, sans patience et sans mortification ; et vivant sans piété et sans pudeur ? A quoi penserai-je sur la terre, si je ne pense pas à vivre saintement, et à gagner le Ciel ? Si je le perds, tout sera perdu pour moi.

4 Après cette vie, qui finira bientôt pour moi, il y a une éternité qui ne finira jamais. Mais hélas ! où sera ma demeure dans cette éternité ? Si elle est dans le Ciel, ce sera pour jamais.

Si je ne suis pas encore dans l'Enfer, c'est à Dieu seul que j'en suis redevable. Combien de fois l'ai-je mérité ? Combien d'ames y sont condamnées, qui brûlent, qui souffrent des tourmens horribles, qui poussent des cris de rage dans le désespoir, et qui pleurent pour un péché mortel, tandis que je n'y suis pas encore, après avoir commis des péchés sans nombre ? Mon Dieu ! que deviendrai-je, si je ne me convertis pas ?

Pensez à ces vérités, mon fils, et vous vous sauverez. Laissez faire les insensés, laissez rire les mondains, laissez parler et railler les libertins : leur jour viendra, ou plutôt, viendra le jour de Dieu qui les surprendra.

III.

La règle de mes actions doit être la Loi de Dieu, l'exemple et la Doctrine de Jésus-Christ, et non pas le monde.

C'est une maxime dans le siècle, qu'il faut faire comme les autres. On allégue pour raison de sa conduite, *que le monde agit ainsi, que* c'est

la coutume, que c'est la mode de vivre comme les autres vivent. Cette maxime est fausse et pernicieuse. Le monde ne doit pas être notre règle, mais Dieu seul. Le monde est rempli d'erreurs, et nous trompe tous les jours sur l'affaire du salut. Dieu est la vérité même : il ne peut nous tromper. Il nous a donné sa loi pour nous conduire, son Eglise pour nous enseigner, la doctrine et les exemples de J. C. et des Saints pour nous éclairer. Voilà la règle et l'unique règle que nous devons suivre. *Nous ne nous égarerons jamais,* dit St. Jérôme, *en suivant celui qui a dit qu'il est la voie, la vérité, et la vie. Celui qui suit sa loi, ne se trompe point, et il se sauve. Celui qui suit une autre règle, s'égare et se perd.*

EXEMPLE.

Dans le quatrième siècle, un jeune homme nommé Dositée, d'une naissance noble et illustre, nous montre par son exemple de quoi est capable une ame remplie des grandes maximes de la Religion et du Salut. Il fut confié dès son enfance à un Grand Seigneur, Officier de l'Empereur, qui l'éleva parmi les Pages. Dositée ne laissa pas de conserver son innocence parmi les dangers de la Cour. Ayant entendu parler de Jérusalem, il demande permission d'y faire un voyage. Il vit au Bourg de Gethsémanie un tableau de l'Enfer, et fut saisi d'horreur, en voyant tout ce qui étoit représenté dans ce tableau. Comme il n'y comprenoit rien, il demanda à une Dame vénérable qui se trouva auprès de lui, qui étoient ces malheureux à qui on faisoit souffrir de si grands supplices ? Ce sont, lui répondit cette

Dame, les réprouvés que Dieu punit par les flammes, pour avoir négligé les moyens de se sauver. Dositée lui demanda ce qu'il falloit faire pour se sauver, et pour n'être point du nombre de ces misérables.—*Mortifiez-vous et priez*, lui dit-elle ; et ensuite il ne la vit plus.

Le jeune Dositée dès ce même jour embrassa la pénitence, et passoit une grande partie du tems à la prière. Un jeune Seigueur qui l'avoit accompagné dans son voyage, surpris de ce changement, lui dit qu'une vie de mortification et de prières ne convenoit point à un jeune homme comme lui, et qu'elle n'étoit propre qu'à des Solitaires. Dositée connut le piége que le Démon lui tendoit par l'organe de ce jeune seigneur, et craignant d'échapper le moment de la grâce qui l'éclairoit, il s'informa secrètement comment vivoient les Solitaires, et où il en trouveroit ? On le conduisit à un fameux Monastère, et il fut présenté à l'Abbé qui donna commission à St. Dorotée d'examiner la vocation de ce jeune homme.

Saint Dorotée lui ayant demandé pourquoi il vouloit embrasser la vie solitaire : Mon Père, répondit Dositée, *c'est parceque je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Eh ! ne pouvez-vous pas, lui dit le Saint, vous sauver dans le monde ? Je le pourrois, répondit Dositée, mais je crains d'y périr. Tout y est écueil, occasion, et danger : à peine Dieu y est-il connu : je connois ma foiblesse : j'aime mieux quitter le monde, que d'être exposé à me perdre. Je ne veux rien risquer dans une affaire de cette importance : *je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Mais, lui dit St. Dorotée, que pensera-t-on de vous à la Cour de l'Empereur, et quelles railleries ne fera-t-on pas de votre changement? Je me soucie peu des discours du monde, reprit le jeune homme : *je veux me sauver :* tout le reste m'est indifférent. Mais quoi ! lui dit encore St. Dorotée, aurez-vous donc le courage de quitter pour toujours des amis et des parens qui vous aiment avec tendresse ? Je les quitterai, répondit-il, parceque mon ame et mon Dieu me sont plus chers que tout l'univers.—Mais, mon cher ami, répliqua St. Dorothée, vous êtes jeune, vous avez été élevé dans les délices de la Cour: pourrez-vous supporter les austérités de la vie solitaire ? Mon cher Père, répondit Dositée avec une fermeté au dessus de son âge, je le ferai avec la grâce du Seigneur : je le ferai, non seulement pendant une année, mais toute ma vie, (car après tout, ma vie, quelque longue qu'elle puisse être, ne sera jamais si longue que l'éternité.) Je ferai même plus que tout cela, s'il le faut, *parceque je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Allez, mon fils, lui dit le Saint en l'embrassant tendrement, Dieu bénira votre dessein.—Il assura ensuite l'Abbé que la vocation de Dositée venoit indubitablement du Ciel. St. Dorotée prit soin de la conduite de ce jeune homme, qui, par son obéissance et sa docilité, devint le modèle des Solitaires. O que l'exemple de ce noble Seigneur est bien capable de vous confondre ! Si vous ne pouvez, comme Dositée, vivre en Solitaire, vivez au moins en Chrétien. Ce saint jeune homme ne prit point les coutumes du monde pour règle de sa

conduite, mais la loi de Dieu. N'ayez point vous-même d'autre règle, et dites souvent comme Dositée :—Je ne suis en ce monde que pour faire mon salut : *je veux donc me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

CHAPITRE XXXVI.

Du Baptême, de sa dignité, et des obligations du Chrétien.

I. LA Circoncision étoit parmi les Juifs une cérémonie que Dieu avoit ordonnée pour être la marque du peuple fidèle, et pour le distinguer des autres nations. Le Baptême est une cérémonie plus sainte, puisque c'est un Sacrement qui nous donne la grace sanctifiante, et nous imprime le caractère de Chrétien, et d'Enfant de Dieu. J. C. fait paroître ici tout à la fois sa puissance et sa bonté : sa puissance, qui n'emploie qu'un peu d'eau naturelle pour donner la grace à l'homme : sa bonté, qui a choisi un élément si commun, afin que tous les hommes puissent recevoir avec plus de facilité, ce Sacrement nécessaire, *car il ne veut pas qu'aucun périsse.*

Vous avez été baptisés, *au Nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* Au nom du Père qui vous a créées : au nom du Fils qui vous a rachetés : au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiés, pour vous faire comprendre que par le Baptême vous

êtes consacrés à Dieu, et que vous lui appartenez bien plus particulièrement que les autres peuples; et que vous êtes plus obligés de le servir, de l'aimer, et d'être saints. C'est un grand sujet de honte pour un Chrétien de n'être pas meilleur qu'un payen, mais c'est bien un plus grand sujet de confusion d'être pire que les payens mêmes. Au jugement, quel sujet de condamnation sera-ce pour les Chrétiens de voir plusieurs infidelles, qui ne connoissent pas Dieu, qui auront été plus chastes, plus tempérans, plus charitables, et plus désintéressés qu'eux ?

II. Par le Baptême, vous avez renoncé au démon et à ses vanités : on ne vous a imprimé le caractère d'Enfant de Dieu qu'à ces conditions. Voilà les promesses et les vœux que vous avez faits à Dieu. Ce n'est donc pas assez d'avoir le caractère de Chrétien, il faut encore vivre en Chrétien, penser en Chrétien, parler en Chrétien, agir en Chrétien. Si l'on pouvoit vivre en enfant de Dieu et se sauver, en faisant les œuvres du démon, en vivant sans mortification et sans violence, eût-il été nécessaire que le Fils de Dieu vînt sur la terre pour y souffrir et pour instruire les hommes d'une Religion toute sainte ? Il n'y avoit qu'à laisser les hommes sous l'empire de la volupté, et les laisser vivre au gré de leurs passions.

Changez donc de sentiment, et comprenez la sainteté de votre condition. Vous êtes Chrétien et Enfant de Dieu : voilà le plus glorieux de tous les titres : ne déshonorez donc pas en vous cette honorable qualité. Remerciez tous les jours la divine miséricorde qui vous a fait naître dans le

sein du christianisme, et fait recevoir le Saint Baptême, préférablement à tant de payens qui serviroient Dieu mieux que vous. Chaque année au moins une fois, par exemple à Pâques, ou le jour de votre Baptême, et même plus souvent, allez vous prosterner humblement devant les fonts sacrés pour remercier le Seigneur, et renouveller les promesses que vous lui avez faites au jour de votre Baptême.

CHAPITRE XXVII.

Du Sacrement de Confirmation, et des Dons du Saint-Esprit.

LES Apôtres ont reçu le Saint Esprit le jour de la Pentecôte. Les premiers Fidèles le reçurent par l'imposition des mains des Apôtres, et aujourd'hui les Chrétiens le reçoivent par le ministère des Evêques qui ont reçu de J. C. le pouvoir de donner le St. Esprit dans le Sacrement de Confirmation.

Le Baptême nous imprime un caractère qui nous fait enfans de Dieu, mais la Confirmation nous imprime un autre caractère qui nous fait Soldats de J. C. et qui nous engage plus spécialement à son service. Nous recevons déjà le St. Esprit dans le Baptême, parceque nous y recevons la grace sanctifiante, par laquelle il habite en nous. Mais dans la Confirmation nous recevons le St. Esprit avec ses Dons dans une grande plénitude.

Il y a sept Dons du St. Esprit : les Dons de Sagesse, d'Entendement, de Conseil, de Force, de Science, de Piété, et de Crainte de Dieu. Tous ces dons surnaturels et divins vous sont nécessaires pour acquérir la vertu et la perfection convenable à votre état.

1. Le Don de *Sagesse*, vous fera connoître les voies et les desseins de Dieu dans ses ouvrages, l'ordre qu'il a établi en toutes choses, pour les conduire à leur fin et à sa gloire. C'est cette Sagesse enfin qui nous fait agir par règle et par raison, et qui dispose tout avec ordre et avec mesure.

2. Le Don d'*Entendement* élévera votre esprit, vous fera comprendre, autant qu'il est nécessaire, les attributs de Dieu, ses grandeurs et ses perfections ineffables : il vous donnera l'intelligence des grands Mystères, et (selon qu'il sera convenable à votre état,) l'intelligence des divines Ecritures et des vérités révélées. Mais cette intelligence des vérités s'acquiert beaucoup plus par l'humilité et par la soumission de l'esprit, que par l'étude. C'est pour cette raison que les ames simples et dociles ont souvent plus d'intelligence et de lumières dans les voies de Dieu, que plusieurs grands génies que Dieu abandonne à leur propre esprit en punition de leur orgueil. *Revelasti e[a] parvulis.*

3. Le Don de *Conseil* vous donnera des lumières pour vous conduire avec précaution et avec prudence, pour démêler le piége de l'ennemi, pour en prévenir les dangers et les occasions : pour vous fixer dans vos doutes, dans vos scr[upules]

…ules, dans vos perpléxités ; pour vous éclairer dans le choix de votre vocation, pour vous apprendre à diriger les autres, et à vous conduire vous-même. Sans ce don de *Conseil*, on tombe dans l'illusion, on s'égare soi-même, et on conduit les autres dans l'égarement.

4. Le Don de *Force* vous donnera la fermeté …le courage pour exécuter ce que Dieu demande …vous, pour surmonter les difficultés et les ten…tions, pour résister aux mauvais exemples, aux …spects humains, aux sollicitations du monde ; …ur supporter vos peines et vos maux avec gé…rosité et avec grandeur d'ame, pour mortifier …re corps, et vaincre vos passions ; pour souffrir …railleries, les contradictions, les persécutions, …la mort même, s'il le faut, à l'exemple des …rtyrs. Sans ce don de *Force*, vous éprouverez …effets de votre foiblesse, et vous tomberez …vent.

…. Le Don de *Science* vous fera comprendre le … des choses de Dieu, le prix des vertus et …a grace, le bonheur de ceux qui la possèdent, … malheur de ceux qui la perdent. Il vous … comprendre que les choses d'ici bas ne sont … vanité et néant, et que le salut est la seule …e nécessaire. Sans cette *Science* salutaire, …mme est comme un animal qui ne comprend rien …ce qui est de Dieu.* Cette Science est celle …n appelle la Science des Saints, qui leur don…de si grandes lumières dans les choses de … : science qui est celle des Orateurs et des …sophes, et que Dieu communique aux esprits …les et dociles. En effet, combien y a-t-il de

N 2

simples Artisans et de pauvres villageoises, q
ont souvent plus de lumières dans les choses d
salut et dans les voies de la sainteté, que plusieu
autres qui se croient éclairés.

6. Le Don de *Piété* vous apprendra à cons
dérer Dieu comme votre père, à lui rendre v
devoirs, à l'aimer et à l'honorer par toutes l
pratiques que la Religion prescrit. Tout vo
paroîtra grand et consolant dans le service d'un
bon Maître. La *Piété* vous fera regarder vot
prochain dans vos parens, dans vos égaux, da
vos supérieurs. Elle vous apprendra à considér
les évènemens de la vie, les biens et les mau
comme venant tous de la main de Dieu ; à rec
voir les uns avec reconnoissance, et les aut
avec résignation pour son amour.

7. Le Don de *Crainte de Dieu*, qui est com
la consommation des Dons du St. Esprit, vous f
appréhender plus que toutes choses de déplai
Dieu, de l'offenser et de le perdre ; il vous f
craindre de vous perdre vous-même, en perd
Dieu. Cette crainte vous retirera du péché, v
inspirera la constance, vous conservera dans
mour de Dieu, et vous affermira dans sa sainte gr
selon la parole de St. Paul : *c'est dans la Cra*
du Seigneur qu'on achève sa sanctification.

II. Voilà les Dons précieux que le Saint-Es
répand dans notre ame dans la Confirmat
O combien sont grands les avantages qu'on re
de ce Sacrement ! Et combien sont aveuglés c
qui négligent de le recevoir, ou qui le reçoi
mal ! Et peut-on apporter trop de précau
pour se disposer à recevoir dignement et

fruit un si grand Sacrement qu'on ne reçoit qu'une seule fois dans la vie ? Il vous est donc important de profiter des avis suivans :

1. Recevez le Sacrement de Confirmation en état de grâce : préparez-vous quelque tems auparavant par la prière, par de bonnes œuvres, et par la confession. On ne peut trop déplorer la conduite des jeunes gens qui vont à la Confirmation sans une suffisante préparation : faut-il s'étonner, si, après avoir reçu ce Sacrement avec dissipation, on les voit si vuides de l'esprit de Dieu, et si remplis de l'esprit du monde ?

2. Chaque année à la Pentecôte, consacrez-vous de nouveau au Saint-Esprit, pour ne rien faire qui le *contriste* en vous, et pour agir en tout selon ses saintes inclinations. Priez-le de ne vous pas abandonner, et de ne pas retirer de vous ses Dons. Hélas ! que deviendriez-vous, si Dieu retiroit de vous son esprit, et s'il vous abandonnoit à vous-même ?

3. Ayez une singulière dévotion au Saint-Esprit, invoquez-le avant toutes vos actions. Vous ne pouvez rien faire pour le Ciel, pas même prononcer le nom de JESUS avec fruit, ni avoir une bonne pensée, sans le secours de ce divin Esprit.

4. Si vous avez eu le malheur de recevoir le Sacrement de Confirmation sans disposition, ou de perdre la grace que vous y avez reçue, gémissez-en avec amertume de cœur, et avec larmes. Priez humblement cet Esprit sanctificateur de produire dans votre cœur cette grace sanctifiante que vous n'avez pas reçue, ou de la ressus-

citer, si vous l'avez perdue ; et veillez sur vou
pour la conserver.

CHAPITRE XXXVIII.

Du respect qu'on doit avoir dans l'Eglise, de l
Messe, et de la manière de l'entendre.

I. NOS Eglises sont la Maison de Dieu, et s
demeure parmi les hommes. On n'entre qu'e
tremblant dans le Palais des Rois : on ose mêm
à peine y parler sans nécessité. Dans quel res
pect ne devez-vous donc pas être dans la maiso
de Dieu ! Quel crime ne commettent pas ceu
qui la profanent par des contenances mon
daines, par des ris scandaleux, par des regar
curieux et criminels ; qui n'y viennent que po
parler, pour se faire voir et dissiper les autres
De telles profanations, dit St. Jean Chrysostôm
méritent que la foudre écrase ces impies qui ose
insulter à Dieu même, jusque dans sa maison.

Tout ce que vous voyez dans l'Eglise, inspi
la sainteté et la vénération. L'eau bénite do
vous faire souvenir qu'en entrant dans l'Eglis
vous devez tâcher de purifier votre ame, et pri
le Seigneur de la laver de ses souillures. L
Confessionaux vous avertissent que le lieu sai
est un lieu d'expiation, où vous ne devriez entr
que pour pleurer vos crimes. Les tombes vo
font souvenir des défunts qui vous ont précédés,
qui vous demandent dans ce saint lieu le seco
de vos prières. Les tableaux des Saints vo

font souvenir de ces grands serviteurs de Dieu, qui louent le Très-Haut dans le Ciel, après l'avoir servi et loué sur la Terre. Le sacré Tabernacle vous fait souvenir que J. C. y est comme dans son Trône, qu'il est votre Dieu et votre Juge.

Comment osez-vous vous dissiper à la vue de tant d'objets si saints ? Quelle honte de voir que les Payens et les Turcs ont plus de respect dans leurs Temples, que les Chrétiens n'en ont dans les Eglises du vrai Dieu ! on ne connoît qu'une personne a de la religion et de la vertu, que lorsqu'elle est respectueuse et modeste à l'Eglise. On peut dire au contraire que ceux qui y sont sans respect, sont des impies ; qu'ils ont peu de religion et peu de foi.

II. C'est sur-tout pendant la Sainte Messe qu'on doit être pénétré de respect dans le lieu saint. La Messe est de tous les actes de religion le plus auguste et le plus saint. C'est un sacrifice où J. C. s'immole à son Père. C'est le même sacrifice du Corps et du Sang du Rédempteur, qui a été offert sur le Calvaire, avec cette différence que le sacrifice offert sur la Croix fut sanglant, et que celui de la Messe ne l'est pas. Vous devez donc assister à la Sainte Messe, comme vous eussiez assisté avec la Sainte Vierge sur le Calvaire à la mort de J. C. vous devez unir vos dispositions à celles qu'avoit cette sainte Mère, lorsqu'on sacrifioit son Fils ; et mêler vos adorations avec celles des Anges qui adorent ce Dieu immolé sur l'Autel : ou plutôt vous devez unir vos intentions à celles de J. C. même, et

vous sacrifier intérieurement pour celui qui se sacrifie pour vous.

Or J. C. offre sur l'Autel le Sacrifice de son Corps et de son Sang pour quatre fins. 1. Pour rendre hommage à Dieu son Père, et c'est pour cela que la Messe est un sacrifice *d'Holocauste.* 2. J. C. s'offre à la Messe en sacrifice pour demander pardon à son Père pour nous, et c'est pour cela que la Messe est appellée un Sacrifice *Propitiatoire.* 3. J. C. offre ce sacrifice adorable pour demander à son Père les graces qui nous sont nécessaires : c'est pourquoi il est appellé un Sacrifice *Impétratoire.* 4. Enfin il s'offre en sacrifice pour remercier Dieu son Père pour nous de ses faveurs et de ses graces : c'est pour cela que la Messe est appellée un Sacrifice *Eucharistique*, c'est-à-dire, un Sacrifice d'actions de graces. Proposez-vous ces quatre fins, quand vous entendez la Messe.

III. Pour en venir à la pratique, voici la méthode que vous pouvez suivre.

1°. Depuis le commencement de la Messe jusqu'à l'Evangile, humiliez-vous devant Dieu dans un profond respect. Couvert de confusion de la vue de vos péchés, vous lui demanderez humblement pardon, à l'exemple du Prêtre qui fait publiquement un aveu de ses fautes aux pieds de l'Autel. Dites avec le Prêtre : J'avoue mes fautes, Seigneur, et j'implore votre miséricorde, parceque j'ai péché sans nombre par mes pensées, par mes paroles, par mes actions, &c.

2°. Depuis l'Evangile jusqu'à l'Elévation de la sainte Hostie, entrez dans des sentimens de foi

pour adorer la suprême Majesté du Très-Haut. A ces paroles du Prêtre *Sursùm corda*, élevez votre cœur et votre esprit jusqu'au Trône de Dieu pour adorer par J. C. ses grandeurs, avec les Anges et les Dominations du Ciel, qui l'adorent sans cesse.

3°. Depuis l'Elévation jusqu'à la Communion du Prêtre, après vous être uni à J. C. par la plus vive foi, et par l'amour le plus ardent, demandez-lui, par son Sang qu'il offre sur l'Autel, les graces dont vous avez besoin. Priez-le avec instance, et pour vous, et pour les autres, pour vos parens, pour vos ennemis. Offrez-lui vos peines, vos croix, vos actions, votre cœur.

4°. A la Communion du Prêtre, faites la Communion spirituelle, en désirant de vous unir à J. C. Employez ensuite le reste de la Messe à remercier le Seigneur de ses bienfaits. N'oubliez pas, en recevant la bénédiction du Prêtre, de demander en même tems à J. C. sa bénédiction, avec la grace de lui être fidèle pendant la journée.

O que de graces ne recevriez-vous pas, si vous vous appliquiez à entendre la sainte Messe dans ces dispositions ! Malheur à ceux qui assistent sans respect à un si saint et redoutable Mystère, et qui profanent la Maison de Dieu par leurs dissipations et par leurs impiétés.

EXEMPLE.

L'Ecriture Sainte nous apprend qu'Héliodore, un des premiers Officiers du Roi d'Asie, entrant fièrement dans le Temple de Jérusalem avec une troupe de Soldats, ils tomberent subitement par terre saisis de frayeur ; et qu'Héliodore fut dans

le même tems battu de verges si cruellement par deux Anges, qu'ils l'auroient fait mourir sous les coups, si le Grand-Prêtre Onias par ses prières n'eût intercédé pour lui. O si Dieu par sa bonté ne l'empêchoit ! combien de fois les Anges qui adorent J. C. dans ses Temples, frapperoient-ils de mort tant d'impies qui y entrent avec dissipation, qui y sont sans respect, et qui y scandalisent les Fidèles ! *Dieu lui-même,* dit St. Paul, *perdra un jour ces malheureux qui violent le Temple du Seigneur.*

AUTRE EXEMPLE.

Le Sauveur n'a jamais fait éclater son zèle avec plus de force, que contre les profanateurs de la Maison de Dieu. St. Ambroise, Evêque et Pasteur de la Ville de Milan, fut animé de ce saint zèle, lorsque voyant une Dame parée avec vanité entrer dans l'Eglise, il lui dit : *Où allez-vous ?* Je vais, répondit-elle, dans le Temple du Seigneur. *On diroit bien plutôt,* répliqua le St. Pasteur, *que vous allez à la danse, ou au spectacle. Retirez-vous : allez pleurer vos péchés en secret, et ne venez pas insulter publiquement à Dieu jusques dans sa maison par votre faste et par votre vanité.*

On ne devroit entrer à l'Eglise qu'en tremblant, pour pleurer ses fautes, et y adorer Dieu. Le Seigneur avoit commandé aux Juifs de n'entrer dans son Temple qu'avec crainte : *Tremblez dans mon Sanctuaire.* Et aujourd'hui on voit des jeunes gens, de fiers mondains, des filles volages, entrer dans le lieu saint avec impudence pendant les divins Mystères. O mon Dieu ! quelle horreur !

CHAPITRE XXXIX.

De la Dévotion à N. Seigneur J. C. et de la Visite du Très-Saint Sacrement.

I. LE premier et principal objet de la Religion, c'est J. C. parceque c'est par lui que nous devons rendre à Dieu nos hommages, et parcequ'il est Dieu lui-même. La dévotion à la Mère de Dieu, aux Anges, aux Saints, est une dévotion sainte et nécessaire ; mais la dévotion à J. C. est autant élevée au-dessus de toutes les autres dévotions, que Dieu est élevé au dessus de toute pure créature, parceque J. C. étant Dieu, il mérite plus d'honneur, de respect, de confiance, et d'amour, que la Sainte Vierge et que tous les Saints ensemble.

Outre la Communion et la sainte Messe, dont nous avons parlé ci-devant, n'oubliez pas un autre devoir que la Religion doit vous inspirer envers J. C. qui est de le visiter souvent dans l'auguste Sacrement de l'Autel. On va en voyage visiter les Reliques et les Tombeaux des Saints, et les lieux où la Mère de Dieu est spécialement honorée, pour obtenir quelques graces du Ciel : combien plus doit-on avoir d'empressement pour aller visiter J. C. le Saint des Saints, et l'auteur de toutes les graces !

Quelle honte pour des Chrétiens, qu'un devoir si saint et si légitime soit négligé ! Les Palais des Princes sont remplis de Courtisans, et les Eglises, les Palais de J. C. sont déserté et abandonnés. Les Rois sont environnés d'Officiers et de

Gardes qui leur font hommage, et on laisse seul J. C. le Roi des Rois. On voit dans la maison des Juges une foule d'humbles Supplians solliciter des affaires temporelles, et presque personne ne vient auprès de J. C. le Juge Souverain, pour le supplier, et solliciter l'affaire du salut.

Que remporte-t-on de ses assiduités auprès des grands du monde et des Seigneurs de la terre? On n'en remporte souvent que des rebuts, mais J. C. ne rebute personne : sa Maison et son cœur sont ouverts à tous : il reçoit même avec bonté les grands pécheurs qui viennent s'humilier devant lui. *Venez à moi*, dit-il, *vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* O mon fils ! que de graces, que de consolations, et que de force, ne recevriez-vous pas, si vous alliez souvent visiter ce divin Sauveur dans son Sacrement d'amour ! Jamais vous ne sortiriez de sa présence, sans recevoir quelques faveurs, et quelques nouvelles graces.

Allez tous les jours lui rendre vos respects, si vous le pouvez : allez-y du moins les Dimanches et les Fêtes. Pourriez-vous passer plus utilement ces saints jours, que d'en passer une partie aux pieds de votre Sauveur ? N'est-il pas juste d'aller, au moins le Dimanche, pleurer devant lui les péchés que vous avez faits pendant la semaine, et de lui demander la grace de passer plus saintement la semaine suivante ? Vous allez voir vos amis pour vous renouveller dans leur amitié, seroit-ce trop d'aller une fois chaque semaine renouveller à J. C. votre amour et votre attachement pour lui ?

Allez sur-tout lui rendre vos hommages, et le visiter les jours que vous savez qu'il est griève-

ment offensé, dans les tems où il y a quelques scandales, quelques assemblées de débauche, de danses, et de libertinage. Seroit-il possible que, tandis que les mondains se livrent au crime et à la dissolution, J. C. n'aura point de zélés serviteurs, ni de servantes fidèles, qui le dédommagent des outrages qu'on commet contre lui ? Puisque vous savez qu'il est offensé, représentez-vous qu'il vous dit ces paroles qu'il adressoit à ses plus fidèles disciples : *Eh quoi ! voulez-vous aussi m'abandonner comme les autres ?* Le Saint-Esprit fait l'éloge du jeune Tobie, qui ne se trouvoit jamais dans les divertissemens puérils de la jeunesse, et qui alloit au Temple adorer son Dieu, pendant que les autres alloient dans les assemblées des impies.

II. Le démon fera ses efforts pour vous éloigner d'une si sainte pratique. Il vous inspirera qu'il faut faire comme les autres, que vous perdez le tems dans ces visites, que vous n'y avez que des distractions et de l'ennui. Ah ! mon fils, prenez garde d'écouter le tentateur.

Ne vous rebutez pas, quoique vous sentiez des sécheresses et de l'ennui dans les visites que vous faites à N. S. Persévérez avec courage : ces visites saintes qui vous paroissent si insipides et si longues, deviendront dans la suite douces et agréables. Si vous les continuez, vous éprouverez que les heures passées aux pieds de J. C. ne vous sembleront que des momens, et qu'elles seront pour vous une source de bénédictions et de graces. Si vous n'avez pas le tems de faire de longues visites au St. Sacrement, faites les courtes, mais affectueuses et ferventes.

Allez sur-tout à J. C. lorsque vous avez des chagrins, des embarras, des inquiétudes, des tentations extraordinaires, des affaires difficiles. Vous trouverez auprès de ce divin Sauveur des lumières, de la force, et de la consolation.

Les visites que vous faites à J. C. doivent être réglées par la prudence ou par l'obéissance. Ce n'est plus une dévotion louable, lorsqu'elle empêche ce que vous devez à votre famille, à vos emplois, ou à vos maîtres. Il n'est pas tems d'être à l'Eglise, quand il faut être au travail, ou à son ménage ou à l'étude. Votre dévotion doit céder ici à l'obéissance, et aux devoirs de justice et de charité.



CHAPITRE XL.

De quoi il faut s'occuper quand on visite le Saint Sacrement de l'Autel.

I. JE ne sais, disent plusieurs, de quoi m'occuper, ni ce que je dois dire à Dieu, dans les visites que je fais à J. C. Eh ! vous avez tant de choses à lui dire ! N'avez-vous point de vertus à demander, de vices à extirper, de péchés à effacer ? Vous n'avez ni humanité, ni patience, ni charité. Vous avez des passions, des habitudes, des attaches aux créatures. Vous avez des infirmités, des embarras, des inquiétudes. Vous avez des parens, des supérieurs, peut-être des ennemis. Voilà la matière de vos entretiens avec J. C.

c'est-à-dire, que, dans les visites que vous lui rendez, vous devez prier pour vous, prier pour les autres, et lui rendre vos hommages.

1. Pour vous, exposez-lui les misères de votre cœur, les plaies de votre ame, et vos péchés : dites-lui avec confiance et avec simplicité : *Ah Seigneur ! si vous voulez, vous pouvez me guérir.* Représentez lui vos habitudes vicieuses, vos tentations et vos dangers, votre attache aux biens et aux plaisirs qui damnent tant d'ames. *O Jésus ! vous voyez ma foiblesse, mes attaches, et la corruption de mon cœur : soutenez-moi dans votre crainte : sans votre secours, je suis perdu.* Faites-lui le sacrifice de vos chagrins et de vos disgraces, de vos peines et de vos maladies : *Vous êtes, ô mon Sauveur, le Dieu de toute consolation : vous voulez que je souffre, je me soumets à vos ordres : votre adorable volonté soit faite, et non pas la mienne.*

Ne manquez pas, jeunes gens, de demander souvent à J. C. les vertus convenables à votre âge, l'obéissance, l'humilité, la chasteté, la grace de conserver l'innocence de votre cœur, la grace de ne jamais offenser Dieu mortellement, et sur-tout la grace de connoître votre vocation. Ce dernier avis est très-important.

2. Dans les visites qu'on fait au St. Sacrement, il faut prier aussi pour les autres. Si vous avez une famille, recommandez-la à J. C. *Ne permettez pas, ô Jésus, que ces enfans que vous m'avez donnés, soient vos ennemis. Faites, ô mon Dieu, que jamais ils ne vous offensent : qu'ils ne soient pas réprouvés et séparés de vous dans l'éternité.*

Si vous avez des ennemis qui vous aient fait tort, qui vous aient maltraité, ou parlé mal de vous, regardez les dans le cœur de Jésus qui les aime. Priez pour eux, pardonnez-leur de bon cœur pour son amour, et le suppliez de vous pardonner de même.

Dans ces heureux momens que vous passez aux pieds de J. C. adressez-lui vos prières pour la Sainte Eglise Romaine, pour N. S. Père le Pape, pour les Prélats, pour tous ceux qui travaillent au salut des ames, pour votre Pasteur, pour votre Père et votre Mère. Souvenez-vous de prier pour le Roi, pour la paix entre les Princes Chrétiens, pour vos maîtres, et pour vos domestiques. Prièz sur-tout pour la conversion de tant de Pécheurs qui vivent dans l'aveuglement et dans le crime : n'oubliez pas les défunts.

Au reste, quand on aime J. C. on trouve assez de sujets pour s'entretenir avec lui. Si néanmoins vous vous trouvez dans la sécheresse, si votre esprit ne vous fournit rien pour dire à N. S. ne vous rebutez pas, tenez-vous en sa présence avec humilité. Quoique vous ne lui disiez rien, il voit le fond de votre cœur, il sait pourquoi vous êtes là, c'est assez. Les amis, quand ils sont ensemble, ne parlent pas toujours. Si vous ne pouvez parler à J. C. écoutez du moins dans le fond du cœur ce qu'il veut vous dire. Et lorsque, dans la sécheresse de votre esprit, il vous semble que vous ne pouvez lui rien dire, contentez-vous de faire la prière du pauvre Publicain : *Seigneur, je suis un grand pécheur, ayez pitié de moi.* Une courte affection, un seul acte souvent répété, est

une excellente prière. Les rebuts et les ennuis qu'on trouve dans la visite du Saint Sacrement et dans l'Oraison, sont ordinairement un artifice du Démon, et quelquefois une punition de nos infidélités ; mais quand on les supporte avec humilité, loin d'ôter le mérite de cette action, ils servent à l'augmenter.

Avant que de finir, demandez à J. C. sa bénédiction, en disant ces paroles de l'Ecriture : *Je ne vous quitterai point, Seigneur, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

CHAPITRE XLI.

Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.

1. LORSQUE les Juifs se révolterent contre les ordres du Prophète Samuel, ce saint homme gémissant amèrement devant Dieu sur leur aveuglement : *Prophète,* lui dit le Seigneur, *ce n'est pas toi qu'ils ont outragé, mais c'est moi-même qu'ils ont réjetté !* C'est donc outrager Dieu que de manquer de respect aux Prêtres et aux Pasteurs. C'est à eux que le Seigneur a dit : *Celui qui vous méprise, me méprise.*

Et pourquoi ? parceque, dit St. Jean Chrysostôme, *Les Prêtres appartiennent spécialement à Dieu, ils sont ses Lieutenans et ses Ministres.* J. C. est le Pasteur par excellence, le Docteur, l'Evêque, et le Sanctificateur de nos ames : il est le Souverain Sacrificateur, et le Prêtre Eternel. Les Prêtres participent à cette dignité, et au Sa-

cerdoce de J. C. Ils ont le pouvoir de sanctifier les ames par les Sacremens, de remettre les péchés, de chasser les démons, d'offrir le Sacrifice et de faire descendre le Roi du Ciel sur l'Autel : pouvoir qui est au dessus de celui des Anges mêmes. Les Prêtres ont encore reçu de Dieu le pouvoir d'instruire et d'enseigner les peuples et les Rois. *Nous sommes,* disoit St. Paul, *les Ambassadeurs de J. C. et c'est Dieu qui exhorte et qui parle par notre bouche.*

Comprenez donc quel outrage vous faites à Dieu, lorsque vous méprisez ceux qu'il a lui-même honorés de tant de privilèges. *Humiliez votre tête devant les Grands du monde,* dit l'Ecriture : *mais humiliez votre ame devant un Prêtre.*

Cependant quel respect a-t-on aujourd'hui pour eux ? Ils sont méprisés et haïs, et souvent, c'est parcequ'ils font leur devoir. Dans les compagnies, dans les familles, dans les libelles, on en parle, on en murmure, on relève comme des crimes leurs moindres imperfections, on empoisonne même quelquefois jusqu'à leurs intentions les plus droites. " Chrétiens ingrats ! *s'écrie St. " Jean Chrysostôme,* est-ce là la reconnoissance " des services qu'ils vous rendent ? N'est-ce pas " par les mains des Prêtres que vous recevez la " rémission de vos péchés, la réconciliation avec " Dieu ? Ne sont-ce pas les Prêtres qui offrent " pour vous le sacrifice, qui vous donnent le " Corps et le Sang de J. C. qui vous instruisent " qui rompent à vos enfans le pain de la divine " parole, qui vous annoncent le Royaume de Dieu " qui prient pour vous, et qui vous ouvrent le Ciel ?

II. S'il arrivoit qu'un Prêtre et autres personnes consacrées à Dieu, ne vécussent pas saintement, et menassent une vie mondaine, malheur à eux ! ils seront sévèrement jugés et sévèrement punis de Dieu ; mais, nonobstant cela, il ne vous est pas permis de les mépriser : vous devez au contraire cacher leurs défauts, et n'en point parler. J. C. ne nous en a-t-il pas donné l'exemple ? Il connoissoit les mauvais desseins de Judas, cependant il l'honora toujours ; et dans le tems même que ce perfide le trahissoit, J. C. l'embrassa, l'appella du nom *d'Ami*, et tout cela, dit St. Ambroise, pour marquer le respect que J. C. avoit pour le caractère sacré de Prêtre et d'Apôtre, dont Judas étoit honoré.

Quoique les Prêtres soient hommes comme les autres, ils sont cependant élevés au-dessus des autres par leur dignité et par le caractère qui les consacrent à Dieu. La vie d'un Prêtre et des personnes consacrées à Dieu, doit être toute sainte ; mais quand même un Prêtre ne seroit pas saint, et qu'il seroit aussi indigne que Judas, il ne laisse pas d'être toujours un ministre du Seigneur ; et si vous touchez à son honneur, à ses droits légitimes, à son ministère, ou à sa personne, Dieu est sensiblement offensé. *Quiconque touche à mes Prêtres*, dit le Seigneur, *il me touche à la prunelle de l'œil.* C'est pour cela que Dieu si souvent punit exemplairement le mépris qu'on fait d'eux.

III. Le mépris du Sacerdoce conduit au plus grand libertinage, au mépris de la Religion, à l'hérésie, et à l'athéisme. Il n'y a ordinairement

que des orgueilleux et des gens vicieux qui méprisent les Ministres de Dieu.

La plus horrible punition que Dieu exerce sur ceux qui se moquent de ses Ministres, et qui méprisent les Prêtres et les Pasteurs, c'est de les abandonner à leur aveuglement et à leur sens réprouvé, et de permettre, par un redoutable effet de sa justice, qu'ils meurent sans Sacremens et sans secours. Il est juste qu'ils soient délaissés à la mort, de ceux qu'ils ont méprisés pendant la vie.

Ayez donc toujours un grand respect pour les personnes consacrées à Dieu, et sur-tout pour vos Pasteurs. Vous en avez besoin pendant votre vie ; vous en aurez besoin à votre mort. Evitez ce qu'ils vous défendent, faites ce qu'ils vous conseillent, croyez ce qu'ils vous enseignent. Si, par malheur, un Pasteur étoit suspect dans sa doctrine, s'il n'étoit pas uni au chef de l'Eglise Romaine, alors il ne mériteroit plus votre confiance.

EXEMPLE.

Instruisez-vous, par les exemples suivans, du respect qui est dû aux Prêtres et aux personnes sacrées. Marie, sœur de Moyse, ayant murmuré contre son frère, en disant : *Qu'avons-nous besoin que Moyse nous prêche ? N'en savons-nous pas autant que lui ? Ne diroit-on pas qu'il n'y a que lui qui sache les vérités et les secrets de Dieu ?* Moyse souffrit avec patience cette insulte, mais Dieu la vengea d'une manière exemplaire. Marie, en punition de sa témérité, fut subitement frappée d'une lèpre dont elle seroit morte, si Moyse

n'eût prié pour elle.—Dieu, en considération de Moyse son fidèle Ministre, la guérit, et lui pardonna, mais à condition qu'elle seroit séparée du peuple, et comme excommuniée, pendant sept jours, pour pleurer, et faire pénitence de sa faute. Apprenez de cet exemple mémorable ce que méritent ceux qui se moquent si souvent des Prêtres du Seigneur, et des Ministres de sa parole.

AUTRE EXEMPLE.

Le Roi Osias fut si puissant, qu'il avoit une armée de plus de trois cent soixante et onze mille hommes. Il ne fut pas content de sa prospérité, il voulut encore s'élever jusqu'aux fonctions des Prêtres, et offrir l'encens sur l'Autel. Le Grand-Prêtre Azarias l'en reprit et lui dit : *Prince, il ne vous est pas permis d'entreprendre ainsi sur l'office et sur le droit des Prêtres qui sont consacrées à ce ministère.* Le Roi voulut lui résister, et le menaça ; mais dans le moment Dieu le punit, et le couvrit d'une lèpre honteuse qui lui dura jusqu'à la fin de sa vie. Si Dieu traite ainsi un puissant Roi qui résiste aux Prêtres, comment traitera-t-il les particuliers qui les méprisent ?

AUTRE EXEMPLE.

Nous lisons dans l'Histoire des Juifs, qu'Alexandre le Grand, un des plus fiers et des plus puissans Rois qui aient jamais été, allant contre Jérusalem avec son armée pour en massacrer les Prêtres, et détruire cette ville, le Grand-Prêtre Jaddus alla au devant lui, revêtu de tous les ornemens de sa Dignité. Aussitôt qu'Alexandre le vit, qu'il sut qu'il étoit le Prêtre du vrai Dieu, il fut péné-

tré d'un si profond respect, qu'il mit pied à terre, se prosterna devant le Prêtre Jaddus, comme s'il l'eût adoré, et lui accorda tout ce qu'il lui demandoit. On fut étonné de voir qu'Alexandre, qui lui-même se faisoit adorer comme un Dieu, s'abaissât si profondément devant un homme qu'il avoit résolu de faire mourir. Parménion son Favori lui en ayant demandé la cause : *Ah !* s'écria Alexandre, *ce n'est pas Jaddus que j'ai adoré, mais c'est le vrai Dieu dont il est le Prêtre : je reconnois et j'adore le Dieu Eternel dans la personne de son Ministre, et je lui rends cet honneur comme à Dieu même.* Que diront à cet exemple certains Grands du monde, qui ont si peu de respect pour l'Eglise, et pour les ministres du Très-Haut ?

AUTRE EXEMPLE.

Je rapporterai encore ici d'autres exemples tirés de l'Histoire Ecclésiastique. L'Empereur Constantin disoit souvent, que, s'il voyoit un Prêtre, ou une autre personne sacrée, tomber dans une faute, loin de la découvrir, ou d'en parler, il iroit lui-même la couvrir de son manteau Impérial pour la cacher. Il avoit une grande raison de penser ainsi, parceque les libertins se servent des fautes des Prêtres pour s'autoriser dans le vice, et en publient ordinairement plus qu'il n'y en a ; et ces libertins s'en servent pour décrier la Religion et l'Eglise de J. C. qui en est innocente. C'est en décriant les personnes sacrées et les Pasteurs, que l'Hérésie fait tant de progrès : *Dès qu'on s'en prend au Pasteur,* dit l'Evangile, *les brebis du troupeau seront bientôt dispersées.*

L'Empereur Théodose avoit rendu de grands services à la Religion, mais ayant eu le malheur de commettre un crime qui scandalisoit ses peuples, St. Ambroise son Pasteur et son Evêque l'en reprit publiquement, et lui refusa l'entrée de l'Eglise. L'Empereur, pour son excuse, allégua que David avoit commis un semblable crime, et qu'il en avoit obtenu le pardon : *il est vrai*, lui dit le Saint Pasteur, *mais puisque vous l'avé imité dans sa faute, imitez-le aussi dans sa pénitence.* Théodose, tout grand Prince qu'il étoit, se soumit à cette sévère correction de son Pasteur.

Après un tel exemple, ne doit-on pas s'étonner de voir des Chrétiens et de simples particuliers qui se choquent, lorsqu'un Pasteur a la charité de les avertir de leurs défauts ou des désordres de leurs familles ; et qui osent leur résister en face ? Gardez-vous bien, mon fils, de tomber dans ce déréglement ; écoutez la voix d'un Pasteur, comme la voix de Dieu même. S'il vous reprend, il fait son devoir ; ne regardez ni ses défauts, ni sa naissance, ni sa personne ; mais regardez son caractère, la dignité et l'autorité que Dieu lui donne.

CHAPITRE XLII.

Des Jeux et des Divertissemens.

La récréation est nécessaire à ceux qui s'appliquent à un travail assidu ou à une étude sérieuse :

la récréation prise dans un jeu honnête et dans un divertissement modéré, est plus convenable aux jeunes gens, et plus proportionnée à leur âge. Le jeu et le divertissement ne sont donc pas contraires à la vertu, mais, pour être innocens, ils doivent avoir les conditions suivantes, qui regardent le tems, la manière, la substance, et la fin du jeu.

1. Quant au *Tems*, on y doit garder la modération. Si on emploie trop de tems à se divertir, ce n'est plus une récréation, mais une occupation. Or il est indigne de l'honnête homme et du Chrétien de se faire une occupation du divertissement et du jeu. Ce ne seroit plus relâcher son esprit, mais se dissiper; et loin qu'une telle récréation rende plus propre au travail, elle affoiblit les forces et nuit à la santé. N'employez jamais à vous divertir, le tems que vous devez donner à l'étude, au travail, aux affaires de votre état; ni le tems que vous devez au soin de votre famille, aux Offices de la Paroisse, et au service de Dieu : ce ne seroit plus un divertissement, mais un désordre.

N'est-ce pas en effet un grand désordre et un scandale de voir les jeunes gens se divertir, jouer, folâtrer, pendant que les autres sont assemblés pour adorer Dieu dans les Conférences de piété, dans les Congrégations, et dans les Offices publics. De les voir avec un esprit dissipé entrer dans le saint lieu au milieu d'un Office commencé, venir interrompre et troubler la piété des Fidèles. Quelle attention et quelle dévotion peuvent-ils avoir dans ces saintes assemblées, en sort

étourdiment du jeu, l'esprit rempli de dez, de boules et de cartes!

II. Quant à la *Manière* de jouer et de se divertir, il faut éviter deux choses : l'attache et le péché. 1. Il faut se divertir et jouer sans attache. Les jeunes gens se passionnent aisément pour le jeu, et cette passion est d'autant plus a craindre, que l'affection trop grande au jeu, les fait tomber dans l'excès, leur fait perdre le tems, les occupe, les fait penser continuellement aux moyens de se divertir. Cette attache les rend incapables d'une occupation utile et sérieuse. Les applique-t-on au travail, ils ont l'esprit au jeu.

2. Jouez donc sans attache, mais aussi sans péché. Ne vous livrez jamais en jouant, ni aux juremens, ni aux contestations, ni aux emportemens de colère ; c'est là marque d'un esprit mal élevé. Evitez la fourberie et le mensonge, et ne rompez personne au jeu. Bannissez de vos réations et de vos divertissemens les paroles bres et à double sens, les airs passionnés et les hansons obscènes, dont tout Chrétien a horreur, uand il a la crainte de Dieu.

III. Pour ce qui regarde la *Substance* des dirtissemens et des jeux, il faut faire attention à ux choses. 1. Ne jouez jamais qu'à des jeux rmis et innocens, et non point à des jeux déndus, à des jeux de hasard. Regardez comme s divertissemens pernicieux et défendus cerns jeux de main avec des personnes de sexe férent. Les bouffonneries et les badinages écens qui se glissent dans ces sortes de jeux c le sexe, ne sont ni chastes, ni innocens ; et

sont souvent très-criminels. Une fille qui a de la modestie et de la crainte de Dieu, doit craindre de jouer avec des garçons, même à des jeux innocens. Nous ne lisons point dans l'Histoire des siècles que de saintes femmes et des filles chastes se soient fait une habitude de jouer avec des hommes.

2. Il est plus louable de jouer et de se divertir dans sa famille que dans les assemblées, parceque les assemblées de jeux sont ordinairement dangéreuses. Une personne qui a de l'honneur, ne se trouve point à jouer dans une assemblée où l'on admet toutes sortes de joueurs. Les assemblées nocturnes où l'on joue en masque, sont des abominations que les loix condamnent, que la Religion réprouve, et qui devroient couvrir de confusion ceux qui s'y trouvent, s'il leur restoit encore quelque sentiment de Christianisme. Un Chrétien doit se divertir en Chrétien, et non pas en Payen.

IV. Quant au motif et *à la fin* du jeu, on ne doit jouer que pour une fin louable, pour relâcher l'esprit et soutenir sa santé, afin d'être plus en état de travailler, de remplir les devoirs de sa condition, et de servir Dieu : toute autre fin est blâmable. Jouer précisément et uniquement pour le plaisir de se divertir, c'est sensualité. Jouer par intérêt et pour gagner, c'est avarice et cupidité. Jouer pour se faire estimer, pour passer pour habile joueur, c'est une sotte vanité. Jouer, pour faire la débauche, c'est intempérance et scandale. Jouer, parcequ'on n'a rien à faire, et seulement pour passer le tems, c'est oisiveté et fainéantise. Qu'un homme est à plaindre, quand

il n'a point d'autre occupation que le divertissement et le jeu ! *Malheur à vous,* dit Jésus Christ, *qui riez, qui avez vos plaisirs et votre consolation sur la terre !*

Si vous jouez de l'argent, que ce soit en petite quantité, et seulement pour égayer le jeu ; et jamais au préjudice de ce que vous devez aux Pauvres, et à votre famille. Et quand même vous ne feriez tort à personne, et que vous seriez riche, vous ne devez pas exposer au jeu des sommes considérables.

O que tous ces avis sont importans ! combien de gens sont tombés dans le plus grand malheur pour les avoir négligés ! prenez donc garde, jeunes gens, de ne jamais vous livrer au jeu avec attache. Cette passion vous feroit perdre tous sentimens de Dieu, et vous entraîneroit dans de grands désordres. Les querelles, les chagrins, les imprécations, les blasphêmes, les larcins, les profanations des saints jours, et les duels mêmes, sont les funestes suites des jeux immodérés.

Cette attache effrénée va jusqu'à l'aveuglement le plus profond. Un homme, par ses divertissemens et ses jeux, désolera sa famille, ruinera sa femme et ses enfans ; et loin d'en être touché, il s'en fait un plaisir. O Dieu ! se faire un divertissement et un plaisir de perdre son ame, son honneur, son tems et ses biens ; est-ce passion et aveuglement ? Non, c'est quelque chose de pis : une fureur, une fascination, une espèce d'ensorcellement, qui possédent par leur malice l'esprit des joueurs, et qui leur font regarder comme un divertissement innocent une occupation et un ex-

cès que tout homme raisonnable regarde comme un crime.

Saint Augustin rapporte qu'un jeune homme qui jouoit, s'étant emporté à des juremens et à des blasphêmes horribles, fut subitement emporté par le démon à la vue de ses compagnons.



CHAPITRE XLIII.

Des Repas et de l'Intempérance.

IMITEZ les Saints qui prenoient toujours leur nourriture dans la crainte du Seigneur. Souvenez-vous que Dieu est présent à vos repas, et qu'il vous observe. Pour prendre ses repas saintement, il faut trois choses : bénir la nourriture qu'on doit prendre, manger et boire avec tempérance, remercier Dieu.

I. Il faut dire la Bénédiction de la table. 1. Pour imiter le Sauveur qui, en prenant le pain dans la Cène, le bénit avec action de graces. 2. Pour rendre la nourriture plus profitable. C'est en vain que vous mangez pour soutenir votre santé, si Dieu ne donne sa bénédiction à votre nourriture. Il y a des personnes qui mangent peu, et se portent bien : d'autres mangent beaucoup, et se portent mal. Dieu bénit les alimens des uns, et ne bénit pas de même les alimens des autres.

II. On doit prendre ses repas avec tempérance et observer les règles suivantes. 1. Autant qu'on

le peut, régler l'heure de ses repas, et ne pas manger à toute heure, selon les caprices et la fantaisie de son appétit. Les filles sur-tout ne doivent point s'accoutumer à rechercher à manger des friandises, ni manger à la dérobée et en cachette. Une fille sujette à sa bouche, sera bientôt sujette à d'autres vices. La gourmandise et la vanité sont deux écueils du sexe.

2. Il ne faut pas rechercher la délicatesse, mais se contenter de ce qu'on nous présente. S'il n'est pas de notre goût, souvenons-nous du fiel que J. C. goûta sur la Croix, et faisons à ce Dieu pénitent le sacrifice de notre sensualité.

3. Il ne faut pas trop manger : ce qui ne suffit pas à la gourmandise, peut suffire à la nécessité. L'excès dans la nourriture, affoiblit les forces du corps et celles de l'esprit : ce qui a fait dire à un ancien *que la gourmandise en a fait plus mourir que la guerre.*

4. Il ne faut pas manger avec trop de précipitation et d'avidité. Cette voracité, en mangeant, est la marque d'une personne qui a peu d'éducation, et qui est immortifiée. Il faut suspendre l'activité de son appétit, soit pour sa propre santé, soit pour augmenter le mérite de cette action.

III. Pendant le repas, on doit s'occuper à de saintes pensées, et ne pas oublier l'ame, en nourrissant le corps. 1. Il faut de tems en tems élever son cœur à Dieu, et se priver de quelque chose par mortification. Si vous avez de quoi vous rassasier, pensez que vous ne l'avez pas mérité, et qu'il y a beaucoup de gens plus sages que vous, qui n'ont pas le nécessaire.

2. Faites part à quelque pauvre voisin, ou à quelque malade, du superflu de votre table, à l'exemple du Roi Saint Louis qui faisoit tous les jours ôter quelque mets de sa table pour l'envoyer aux pauvres.

3. Si vous avez peu, et si vous n'avez pas de quoi vous rassasier, il faut considérer que devant Dieu vous ne méritez que le peu qu'il vous donne, ou plutôt que vous ne méritez rien ; et qu'après avoir péché, nous ne méritons que des châtimens.

4. Souvenez-vous dans vos repas du jeûne du Fils de Dieu, qui passa quarante jours et quarante nuits dans le désert sans aucune nourriture, et qui souffrit une cruelle faim pour votre amour. Souvenez-vous de tant de Serviteurs de Dieu, et de Servantes de J. C. qui sont d'une santé plus délicate que vous, et qui passent néanmoins leur vie dans le jeûne et la pénitence. Souvenez-vous de tant de Saints et de tant d'hommes illustres, riches et puissans, qui ont quitté leurs biens et les délices de la vie, et passé leurs jours dans l'abstinence et l'austérité. Souvenez-vous que votre corps est un ennemi qu'il ne faut point flatter ; et que, si vous lui accordez tout ce qu'il demande, il vous perdra. Enfin, si vous êtes pauvres, faites au moins de nécessité vertu, rendez votre abstinence méritoire, en la rendant volontaire ; et souffrez votre indigence dans un esprit de pénitence. Telles sont les pensées dont on peut s'occuper dans ses repas.

IV. Lorsque vous mangez en compagnie ou en festin chez autrui, observez ces trois avis que le

St. Esprit vous donne dans le 31 Chapitre de l'Ecclésiastique. 1. *Ne témoignez pas de l'empressement et de la joie, en voyant la bonne chère.* 2. *Mangez et buvez avec modération, sans précipitation et sans avidité, crainte de vous rendre odieux.* 3. *Cessez à bonne heure, et retirez-vous des premiers, pour faire connoître que vous avez de l'éducation et de l'honneur.* Evitez la médisance dans ces compagnies. S'il y a quelque médisant ou mauvais plaisant, faites le taire, si vous en avez l'autorité ; au moins ne l'écoutez pas, ou retirez-vous, si la bienséance le permet.

Si vous donnez à manger à autrui chez vous, à vos parens, ou à vos amis, suivez ces règles. 1. Ne le faites pas souvent, parceque ce seroit une débauche, plutôt qu'une sainte société. 2. N'y faites pas trop de dépenses, parceque ce seroit orgueil ou vanité. 3. Ne forcez personne à boire ou à manger, parceque ce seroit indiscrétion, intempérance et péché. 4. N'y employez jamais les tems des Offices, et ne restez pas long-tems à la table, parceque ce seroit un scandale. 5. Enfin, n'invitez pas à votre table des débauchés, parceque vous vous perdriez avec eux.

V. Prenez garde, (on ne peut trop le répéter,) ne vous adonnez pas au vin. Ecoutez ces paroles du St. Esprit : *Le vin pris sans modération, abrège la vie du corps, ne cause que de l'amertume dans l'ame, irrite le cœur : il est la ruine de l'homme, et fait apostasier les sages :* c'est-à-dire, que, quand on prend habituellement du vin sans modération, on perd son honneur et ses biens, on perd la foi et la crainte de Dieu, on perd la grâce,

on perd le Ciel, on perd son ame, on perd son Dieu. Il faut être bien aveugle et bien endurci, si on n'est pas touché de ces vérités.

Jeunes gens, il vous est facile de ne pas prendre l'habitude de l'ivrognerie ; mais si vous contractez cette habitude honteuse, elle deviendra par votre malice un mal presque sans remède. On peut dire qu'un ivrogne a déjà un pied dans l'Enfer. Il peut se convertir, mais par sa malice il ne le voudra pas. J. C. n'a point de plus grands ennemis que les ivrognes, parcequ'un ivrogne est capable des plus grands crimes, et a ordinairement tous les vices.

Veillez sur vous, mon fils. Rien de plus dangéreux que de s'accoutumer à de petits excès de vin : insensiblement on en prend l'habitude, et souvent il arrive qu'on est ivrogne et scandaleux, sans savoir qu'on est tel. Remarquez qu'il y a beaucoup de différence entre l'ivresse et l'ivrognerie : on peut être ivre par accident, sans être ivrogne. Le saint homme Loth tomba une fois par surprise dans l'ivresse, sans qu'il fût ivrogne.

Si vous aimez à boire long-tems et beaucoup, si vous êtes fort et puissant à la table, si vous dépensez votre nécessaire à la table et au vin, si vous y employez souvent le tems qui doit être destiné au travail, si vous fréquentez habituellement les tavernes et les cabarets du lieu de votre domicile, si vous buvez fréquemment avec ceux qui n'ont rien à faire qu'à boire et à manger ; vous êtes dans la classe des ivrognes, et vous êtes dans un état bien dangéreux.

Ne regardez pas la fréquentation des tavernes

de votre lieu ou de votre voisinage, comme une chose indifférente. Quand vous fréquentez habituellement le cabaret du lieu de votre résidence, vous faites un péché qui renferme plusieurs circonstances aggravantes : vous désobéissez à vos parens qui vous le défendent, et qui en gémissent : vous désobéissez à vos Pasteurs et à l'Eglise qui vous le défendent : vous désobéissez à Dieu qui vous le défend, parceque Dieu vous défend l'occasion prochaine du péché, et la désobéissance à vos Supérieurs. Combien de péchés à la fois, sans compter le scandale que vous donnez à votre famille et au public, sans compter l'injustice que vous faites d'employer à boire ce que vous devez aux pauvres, à vos créanciers, à l'entretien de votre famille, à l'entretien de vos père et mère, &c.

VI. Les personnes du sexe doivent craindre de s'accoutumer au vin. Il leur est plus pernicieux qu'elles ne pensent, parceque, dit St. Thomas, il irrite leurs passions. Une fille ou une veuve qui s'adonne au vin, perd sa réputation, sa fortune, et son ame. Une femme sujette à ce vice, se perd elle-même, déshonore sa famille, rend son époux malheureux, et le ruine.

Les personnes du sexe, adonnées à l'intempérance, sont dans un état bien déplorable, puisqu'elles ont la malice de déguiser ce vice dans leurs confessions, de vivre dans le sacrilège, et de rester ainsi dans un danger prochain de damnation. Leur aveuglement est si profond, qu'elles ne voient point et ne veulent point voir le malheureux état de leur conscience. Leur malheur

est bien grand, mais il n'est pas sans remède. Pour sortir de cet état, il faut absolument qu'elles déclarent à un Confesseur toutes leurs foiblesses, et toutes les suites dans lesquelles le vin les a entraînées. Le Confesseur aura pitié d'elles, mais il est nécessaire qu'elles suivent exactement ses avis. Une des plus dangéreuses et des plus ordinaires tentations du démon, c'est de leur faire croire que le vin est nécessaire à leur santé.

VII. Après le repas, n'oubliez jamais de rendre graces à Dieu de ses bienfaits. Vous sauriez mauvais gré à un pauvre, s'il ne vous remercioit pas d'une aumône que vous lui devez : pourquoi donc ne remerciez-vous pas le Seigneur de la nourriture qu'il vous donne si libéralement, sans vous la devoir ? Profitez de la nourriture pour servir le Seigneur et pour travailler, et n'employez pas les forces que Dieu vous donne, à l'offenser.

EXEMPLE.

L'Exemple suivant vous apprendra la différence qu'il y a au lit de la mort entre un riche qui est nourri dans la mollesse et la bonne chère, et les pauvres qui vivent dans l'indigence.

L'Evangile dit qu'un homme riche faisoit tous les jours grande chère, tandis que les pauvres mouroient de faim. Il y avoit auprès de sa maison un pauvre voisin, homme de bien nommé *Lazare*, si pauvre et si abandonné, qu'il eût été content, non pas d'avoir les restes de ce riche, mais seulement les miettes qui tomboient de sa table: foible secours qui lui fut refusé. Sa misère ne toucha point le cœur du riche qui ne fit donner

aucune assistance à ce pauvre malheureux. Ce riche enfin mourut au milieu de ses délices, et fut dans le moment enseveli dans l'Enfer. Lazare mourut aussi, et fut porté au Ciel dans le sein d'Abraham. Le Riche, au milieu des feux, vit la gloire de Lazare au Ciel dans le sein d'Abraham. *Ah!* s'écria-t-il, *Père Abraham, ayez pitié de moi, envoyez-moi Lazare pour me donner quelque soulagement, dites-lui de tremper seulement son doigt dans l'eau, et d'en laisser tomber une goutte sur ma langue; car je brûle dans ces flammes.* Abraham lui répondit : " Souviens-toi que pendant ta vie tu as vécu dans les plaisirs et dans la bonne chère, et que Lazare au contraire a vécu dans les maux, dans la patience et le jeûne : il est donc juste que Lazare soit maintenant dans les plaisirs et les consolations, et que tu sois à présent dans les tourmens." Voilà la fin des sensuels, des gens de table et de plaisirs.

AUTRE EXEMPLE.

On ne peut rien voir de plus tragique et de plus efficace, pour faire voir jusqu'où le vin peut porter un homme, que l'exemple que rapporte Saint Augustin d'un jeune homme nommé Cyrille. Ce jeune homme, accoutumé à fréquenter le cabaret, retournant un jour de ce lieu de débauche, plein de vin, eut l'impudence d'attaquer sa mère qui étoit enceinte, la sollicita à un crime honteux, et voulut même lui faire violence. Cette femme fit des efforts si violens pour se défendre, qu'elle fit une fausse couche, et mit bas son fruit. Ce malheureux ivrogne voulut encore attenter à la pudeur d'une de ses sœurs, qui aima mieux se

laisser poignarder par cet indigne frère, que de consentir à un tel crime. Le père étant accouru au bruit, ce fils enragé trempa ses mains dans le sang de celui de qui il avoit reçu la vie, et l'égorgea. Il poignarda encore une de ses sœurs, qui voulut prendre la défense de son père. O Ciel ! que d'horreur et de crimes !

St. Augustin qui avoit déjà prêché deux fois ce jour-la, ayant appris cette triste nouvelle, assembla une troisième fois le peuple, et monta en chaire, pour leur faire part des crimes que venoit de commettre le détestable Cyrille, et pour donner à ce peuple toute l'horreur que mérite l'ivrognerie, par les horribles attentats auxquels elle peut entraîner l'homme. Tout le monde en effet poussa des soupirs et des cris lamentables, fondant en larmes, lorsqu'on entendit le récit de ces tragiques aventures. Apprenez ici de quoi un ivrogne est capable, et quoique la débauche ne vous ait jamais entraîné dans des crimes aussi grands que ceux de Cyrille, comprenez du moins combien le vin est dangéreux, puisqu'il peut porter un Chrétien à des crimes si exécrables.

AUTRE EXEMPLE.

L'exemple suivant servira tout à la fois d'instruction aux jeunes filles qui ont de l'attrait pour le vin, et de modèle aux femmes qui ont des ivrognes.

Sainte Monique, mère de St. Augustin, faillit à se perdre par le vin dès sa plus tendre jeunesse. A l'âge d'environ douze ans, elle eut la curiosité d'en goûter par sensualité: souvent même elle épioit les momens pour en prendre en secret.

La servante y prit garde, et lui ayant reproché cette honteuse gourmandise, la petite Monique en eut tant de confusion, qu'elle en pleura long-tems. Elle s'en confessa, (ce qu'elle n'avoit pas encore osé faire,) et jamais elle ne retomba en pareille faute : elle vécut ensuite dans une vertu exemplaire, et devint une grande Sainte.

Elle épousa un homme qui étoit un débauché, et dont elle eut un fils qui fut aussi débauché que son père. Elle souffrit avec douceur et avec patience les duretés de son mari, et apprenoit à ses amies qui avoient des maris débauchés, à souffrir et à prier pour eux. Elle pleura long-tems les péchés de son époux et de son fils, et après dix-sept années de larmes, de pénitence et de prières, elle les convertit tous deux.

Apprenez de ces avis et de ces exemples : 1. Que les jeunes gens ne doivent pas s'abandonner au vin, ni être sujets à leur bouche ; autrement ils risquent à se perdre.

2. Qu'un ivrogne est un pécheur bien malheureux, parcequ'il est aveugle et ne se connoît pas, et parcequ'il est volontairement incorrigible, en méprisant tous les avis qu'on lui donne.

3. Que ce n'est pas par les reproches et par les querelles qu'une femme convertira un mari ivrogne, mais par le silence, la patience et la prière, à l'exemple de Sainte Monique.

4. Que dans tous vos repas Dieu vous regarde et vous observe, et que vous devez les prendre avec respect dans la crainte du Seigneur.

CHAPITRE XLIV.

Des Veillées et Assemblées nocturnes, des Spectacles, des Promenades, &c.

I. LE Saint-Esprit nous avertit *que celui qui pèche, aime les ténèbres, et fuit la lumière,* parceque les ténèbres sont plus favorables aux desseins du démon. C'est pour cela que les assemblées et les entrevues de différens sexes, qui se font la nuit, sont les plus pernicieuses à la jeunesse.

Lorsque ces assemblées se font en public, la licence, les discours libres, et souvent l'impudence, y règnent avec plus de scandale. Lorsque ces entrevues se font en secret, les attaches et les amitiés criminelles s'y forment bien plus fortement, les familiarités indécentes, les gestes dissolus, les paroles lascives, les airs passionnés, en sont les suites ordinaires, de sorte qu'un jeune homme ou une jeune fille n'en sortent presque jamais aussi innocens qu'ils y sont entrés.

Jeunes gens, si vous craignez Dieu, vous éviterez avec prudence ces sortes d'entrevues, ces veillées nocturnes, ces assemblées des deux sexes. Tandis que vous serez avec les personnes de votre famille, sous les yeux de votre père, de votre mère, ou de vos maîtres, vous ferez en assurance; mais si vous sortez pour aller à quelques rendez-vous, ou dans les veillées, l'ennemi vous y surprendra. C'est dans ces occasions que les jeunes gens perdent ordinairement la crainte de Dieu, et où leur pudeur s'affoiblit. Un jeune homme qui prend l'habitude d'aller dans ces sortes de

compagnies, se trouvera bientôt étrangement changé : il deviendra mutin, indocile, indévot, dissolu. Une fille de même, quelque vertueuse qu'elle paroisse, si elle fréquente ces veillées, elle sera bientôt sans respect pour ses père et mère, arrogante, babillarde, capricieuse, entêtée de ses vanités, sans piété et sans modestie. Voilà l'effet ordinaire des entrevues nocturnes, sans compter les péchés et les désirs dont le cœur y est souvent souillé.

Les pères et mères ne doivent donc point souf-frir ces entrevues de différent sexe dans leurs maisons, ni permettre à leurs enfans d'y aller. Dès qu'ils s'apperçoivent que leurs enfans ont coutume de s'échapper le soir, et qu'ils sont af-fectionnés à ces veillées, ils doivent s'en défier, t les empêcher de s'y trouver. Si les pères et mères négligent ce point de leur devoir, ils en épondront à Dieu.

II. Il faut dire à peu près la même chose des romenades avec les personnes de différent sexe, t seul à seule. Saint Jérome à qui Dieu avoit onné tant de lumière, défendoit aux mères de isser voir à leurs filles de jeunes hommes ajustés enjoués, et de leur laisser parler ou sourire, ainte qu'en conversant familièrement avec eux, urs cœurs innocens ne prissent des impressions ngéreuses. Ce Saint Docteur ne craint point traiter d'ignorans ceux qui trouveront à redire ette morale.

Sur ce principe, ce grand Saint eût-il permis à e fille Chrétienne de se promener le jour ou la it, en secret ou en public, avec un jeune homme

qui la cajole, et à qui elle permet des libertés familières, et des paroles de tendresse, qui ne tendent qu'à ébranler et à souiller le cœur ? Qu'eût-il pensé de ces indignes mères, qui voient de tels abus dans leurs enfans, qui les souffrent et qui les approuvent ? Peuvent-elles ignorer que toutes les pensées, les regards et les désirs qui souillent l'esprit et le cœur des jeunes gens dans ces occasions, retombent sur la conscience des pères, des mères et des maîtres qui les permettent ? Pour ce qui est des Confesseurs et des Pasteurs qui ne disent rien sur de semblables désordres, comment se justifieront-ils devant Dieu ?

Dire que c'est la coutume dans les Villes de donner le bras et de se promener ainsi avec différent sexe, c'est alléguer l'usage du monde, dont les maximes et les coutumes ne sont pas conformes à l'Esprit de J. C. St. Paul de sa part ne dit-il pas : *Ne vous conformez pas aux coutumes du siècle.*

Dire qu'on n'a ni mauvaise pensée, ni mauvaise intention, dans ces sortes de promenades, c'est une excuse dont se servent ordinairement ceux-là mêmes qui ont le cœur le plus gâté, et qui souvent ne sont remplis que d'idées impures, sans y faire réfléxion et sans les connoître.

Mais quand vous n'auriez ni pensées, ni tentations, vous ne savez pas ce qui se passe dans l'esprit et dans le cœur de la personne qui est avec vous, dont les pensées, si vous en êtes l'occasion par votre faute, peuvent souiller votre ame. Je veux supposer même que vous n'ayez de part et d'autre, aucune tentation, ne vous exposez

vous pas à en avoir, et n'est-ce pas un péché que de s'exposer par sa faute à la tentation, en aimant le danger, ou en demeurant dans l'occasion du péché ? Un jeune homme qui a la crainte de Dieu, une fille qui a soin de son ame, ne se trouvent dans ces sortes d'occasions qu'avec de grandes précautions, et avec répugnance.

III. Que dirons-nous des Comédies et des Spectacles ? Tout ce qu'on peut en dire ici, c'est que ces sortes de divertissemens sont condamnés par l'Eglise, par les livres saints, par les maximes des Saints Pères, et par la Doctrine de J. C. qui ne nous prêchent que la mortification, l'assiduité au travail, la prière, l'amour des choses de Dieu, et le détachement des vanités du monde. Or, y a-t-il un lieu où l'esprit soit plus dissipé, le cœur plus dangéreusement ébranlé, où l'on perde plus le goût de la prière, des choses de Dieu, et du travail, que dans les Spectacles et les Comédies ? Ne sont-ce pas là les pompes du monde, auxquelles nous avons renoncé par le Baptême ? N'est-il pas honteux à des Chrétiens qui adorent un Dieu pénitent et crucifié, de se livrer à des divertissemens que les plus sages Payens ont condamnés comme indignes d'un esprit raisonnable ?

Quant aux danses et aux bals, nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit ci-devant au Chapitre XI. de ce Livre : nous ajouterons seulement 1. Que la danse entre personnes de différent sexe, est dangéreuse par ses circonstances ; qu'elle est souvent criminelle par les péchés de esprit et du cœur, et par les actions extérieures qui s'y commettent.

2. Que ceux qui approuvent la danse, ou n'en connoissent pas le danger ou le mal, ou ne savent pas leur religion. Dieu la défend, lorsqu'il nous dit par la bouche du sage. *Ne fréquentez pas une danseuse, et gardez-vous bien de prêter l'oreille à ses paroles et à sa voix, crainte de périr par ses attraits.*

3. Que St. Augustin a dit : *Qu'il y auroit moins de mal de labourer la terre les saints jours de Fêtes, que d'aller à la danse* : et Ciceron, le plus savant des Orateurs Romains, tout Payen qu'il étoit, a dit : *Que personne ne va à la danse, qu'il ne soit fou ou ivre.*

IV. Vous direz peut-être que toutes ces choses sont selon l'usage du monde. Je réponds. 1. Qu'il est vrai, et que c'est pour cela qu'il y a tant de jeunes gens, qui n'ont ni modestie, ni retenue, et que tant d'autres, sous l'apparence d'honnêtes gens, ont un cœur souillé devant Dieu, parcequ'en vivant selon l'esprit du monde, ils ne vivent pas selon l'esprit de Dieu : 2. Que l'usage et les coutumes du monde ne vous justifient pas : plus vous les suivez, plus vous exposez votre salut. J. C. vous avertit que la foule et le grand nombre suivent le chemin de la perdition : vous exposez donc votre ame, si vous suivez l'exemple de la foule. C'est pour cette raison que J. C. a maudit le monde, parcequ'on n'y voit *que scandale, concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie.* Vous vous êtes donc trompé, si vous avez cru qu'il étoit permis de faire tout ce que vous voyez faire dans le monde. *Celui*, dit le St. Esprit, *qui aime le monde*, c'est-à

dire, tous les usages et les coutumes du monde, *devient l'ennemi de Dieu.* A qui aimez-vous mieux plaire, à Dieu ou au monde ? A Dieu qui veut vous sauver, ou au monde qui vous perd ?

Si vous dites qu'il faut quelques divertissemens aux jeunes gens, j'en conviens ; mais il leur faut des divertissemens honnêtes et innocens, et non pas des divertissemens dangéreux. *Réjouissez-vous*, dit Saint Paul, *mais réjouissez-vous dans le Seigneur : qu'on voie toujours en vous de la modestie, parceque le Seigneur est présent.* Imitez les personnes sages, qui savent se divertir agréablement, et toujours innocemment. Comment pouvez-vous trouver du plaisir dans un divertissement et dans une compagnie, où votre esprit, votre cœur et votre ame sont souvent souillés, et où vous êtes toujours dans le danger d'offenser Dieu ?

Pour conclusion, que vos divertissemens soient courts : si le divertissement vous sert d'occupation, il vous rend coupable. Que vos divertissemens soient saints, sans danger pour vous, et sans scandale pour les autres.

EXEMPLE.

On ne connoît souvent le danger qu'il y a de fréquenter les veillées et les assemblées de différent sexe, que lorsque le mal est devenu presque incurable. Un père en fit une triste expérience dans la personne de son fils. Ce fils nommé Maurice, âgé de 18 ans, étoit tendrement aimé de son père, parcequ'il étoit sage et appliqué à son devoir. Il ne prenoit ses récréations que dans sa famille, ou avec des compagnons vertu-

eux, du consentement de son père et de sa mère. Son père lui ayant dit un jour qu'il lui permettoit d'aller se récréer chez le voisin, où il y avoit un bal et une danse : *Mon cher Père*, répondit Maurice, *je n'ai point de plus agréable récréation que d'être en votre compagnie : Eh bien ! mon fils*, lui dit le père, *nous irons donc ensemble y veiller ce soir.*

Le père le conduisit une seconde et une troisième fois dans ces sortes de compagnies. Maurice y prit du goût, commença à les aimer, s'occupoit même l'esprit des choses qu'il y avoit entendues, et n'étoit plus si appliqué à son devoir. Il prit dans ces veillées de l'attache pour une fille que ne lui convenoit pas. Le père s'en apperçut, et lui défendit de plus retourner à la veillée. Mais l'inclination de Maurice l'emportant sur le respect qu'il devoit à son père, il ne laissoit pas d'y aller tous les soirs.

L'intrigue de Maurice avec cette fille éclata : on en parla même d'une manière très dangéreuse à sa réputation, et le père en eut des reproches de la part des voisins : *Eh bien ! mon mari*, lui dit sa femme, *vous voyez le fruit de vos complaisances pour votre fils : je me suis toujours opposée à ces sortes de compagnies et de veillées : je m'en décharge devant Dieu, c'est votre affaire. J'ai tort*, répondit le père, *je devois suivre vos avis : c'est par ma faute que mon fils commence à devenir un libertin, je vais y mettre ordre.* Il fit venir Maurice : il lui défendit de nouveau d'aller désormais veiller, ni auprès de cette fille, ni ailleurs. Ce fils lui répondit avec hardiesse qu'il

continueroit d'y aller, qu'il ne faisoit aucun mal, qu'il avoit assez d'âge pour se conduire. Le père qui ne s'attendoit pas à une réponse si insolente, chatia sur le champ son fils, correction inutile, parceque le père s'y prenoit trop tard.

A peine Maurice eut-il reçu la correction de son père, qu'il sortit et s'engagea dans la Cavalerie. Quelques mois après, il finit sa vie par une mort tragique, ayant été tué et écrasé sous les pieds de son cheval.

Réfléchissez sur cet exemple, jeunes gens : Maurice est sage, tandis qu'il obéit à son père, et qu'il reste à la maison : Maurice se dérègle et se perd, dès qu'il fréquente les compagnies dangéreuses et les veillées. Profitez vous-mêmes de cet exemple, pères et mères : plus vos enfans et vos domestiques ont d'attraits pour la compagnie, d'inclination pour sortir, plus vous devez les retenir et veiller sur eux. Craignez que la trop grande liberté que vous leur donnez, ne les perde, et n'attire sur eux et sur vous les châtimens de Dieu.

CHAPITRE XLV.

Avis à la jeunesse, au sujet des Gens de Guerre, et de ce qui concerne la profession des Armes.

LES Gens de Guerre, Officiers et Soldats, destinés par leur emploi à veiller à notre garde et à notre sureté, sont véritablement dignes de

nos respects, de notre estime et de notre reconnoissance. Quelles obligations ne leur avons-nous pas, puisqu'ils sont toujours prêts d'exposer leur vie pour le soutien de l'Etat et pour la défense de la Religion ? En les considérant sous ce point de vue, nous devons les regarder comme des personnes qui nous rendent les services les plus importans, les aimer, et leur rendre service.

On doit un respect plus singulier aux Gens de guerre, dont les mœurs et la conduite sont réglées selon Dieu. On ne peut disconvenir que, dans la profession des armes, il est difficile de se sauver; qu'il y a de fréquentes occasions de se pervertir, et de grands obstacles à la sainteté. Mais aussi on doit rendre cette justice aux militaires, que, s'il y a parmi eux de grands scélérats sans Religion, et grand nombre de libertins qui se livrent à des désordres crians, il y en a aussi plusieurs qui ont de grands sentimens de Religion, et qui vivent en véritables Chrétiens.

Autant qu'on doit estimer un Officier ou un Soldat qui servent Dieu en servant leur Prince, autant doit-on avoir horreur de la conduite et de la fréquentation de ceux dont la vie est déréglée. Un jeune homme doit donc éviter la société et la compagnie d'un Soldat qui vit dans le désordre et dans le libertinage, de même que la société de tout autre libertin.

Quant aux Soldats dont la conduite est régulière et chrétienne, il faut faire attention que leurs occupations et leurs emplois étant différens, on doit craindre de les détourner de leurs exercices,

et les fréquenter selon que la bienséance et le service du Roi l'exigent.

Il est bien important de donner ici des avis salutaires aux personnes du sexe. Oh! qu'elles sont à plaindre dans les lieux où il y a des gens de guerre déréglés! Il n'est point d'artifice qu'un homme de guerre, s'il est voluptueux et passionné, n'emploie pour gagner, pour surprendre, et pour séduire une fille.

Celle qui veut conserver sa réputation et sa pudeur, ne doit point ajouter foi à leurs belles paroles, ni craindre leurs menaces.

Les pères et mères doivent ici une attention singulière sur leurs filles. Aussitôt qu'une personne du sexe a été assez volage pour écouter une seule fois avec complaisance un homme de guerre artificieux et passionné, on peut dire qu'elle est presque perdue. Que doit-on penser de celles qui ont de fréquens et de libres entretiens avec eux, et que penser des mères aveugles qui le souffrent à leurs filles? Une femme, une Dame se croiroient coupables de permettre à leurs servantes des entrevues et des promenades avec un Soldat, tandis qu'elles permettent peut-être à leur fille de s'entretenir, de se promener ou de jouer avec un homme de guerre.

II. Au reste, si l'on doit respecter les Gens de guerre, ils nous permettront de leur dire qu'ils doivent aussi eux-mêmes se rendre respectables. Quoi de plus méprisable, de plus bas, que de voir des Soldats et des Officiers qui se piquent de bravoure et de grandeur d'ame, prendre des manières efféminées, et dégrader la noblesse de leur profes-

sion, en folâtrant avec le sexe ! Est-ce donc en jouant, en s'amusant avec une fille, en cajolant une femme, qu'on apprend l'Art Militaire ? Des Soldats énervés par la mollesse, par la débauche et la dissolution, ne sont guères propres à vaincre l'ennemi.

Les Gens de guerre doivent se souvenir que le Dieu des armées ne laisse pas le vice impuni, que les impudicités, les blasphêmes, et les autres crimes qui se commettent dans la profession des armes, attirent tôt ou tard de grands malheurs sur les armées et sur les royaumes ; et qu'au contraire, Dieu bénit les entreprises et les armes de ceux qui vivent dans sa crainte. Tandis que les Juifs étoient fidèles à Dieu, ils étoient victorieux et triomphoient de tous leurs ennemis ; mais avoient-ils commis certains crimes, ils étoient défaits. Dans les premiers siècles du Christianisme, les Empereurs n'avoient point de Troupes plus guerrières et plus invincibles que les Légions Chrétiennes, parceque, dans ces heureux tems, les Soldats Chrétiens vivoient saintement.

La Guerre, dit-on, est une école de tous les vices ; mais elle n'est l'école du vice et du libertinage que pour les libertins. Des milliers de Chrétiens se sont sanctifiés dans la profession des armes : tels sont les Maurices, les Géréons, les Victors, les Soldats de la Légion Thébaine, et une infinité d'autres Guerriers qui ont porté la sainteté et la vertu jusqu'à sceller leur Foi de leur sang par le martyre. Il n'y a point de plus mauvais Soldat, qui soit plus lâche, plus haï et plus méprisé, qu'un méchant Chrétien. Il n'y

a point au contraire de Soldat plus aimé de ses Officiers, plus respecté de ses camarades, plus fidèle à son Prince, et meilleur Guerrier, que celui qui est vertueux et fidèle à Dieu. Un Soldat qui craint Dieu, ne craint, ni les combats, ni les dangers, ni la mort.

CHAPITRE XLVI.

Avis importans aux Ecoliers et aux Etudians.

LES vérités et les maximes qui sont contenues dans ce livre, peuvent suffire à un Ecolier pour régler chrétiennement sa conduite. Nous ajouterons dans ce Chapitre quelques avis particuliers, pour lui apprendre à se sanctifier dans ses études.

1. Les premiers devoirs qu'un Ecolier doit avoir à cœur, sont les devoirs envers Dieu qu'il doit particulièrement craindre, invoquer et servir dans sa jeunesse, regardant Dieu comme son premier Maître, comme le père des lumières, comme le principe et la fin de ses études. Si la carrière des sciences paroît dans les commencemens épineuse à un jeune homme, il ne doit pas se rebuter des difficultés qui l'arrêtent. Qu'il implore souvent le secours de l'Esprit-Saint, avec une vive confiance, parceque Dieu ne manque jamais d'aider et d'éclairer un écolier qui vit dans sa crainte, et qui a soin de purifier ses intentions, en lui consacrant son étude.

L'amour qu'un Etudiant doit avoir pour Dieu, doit l'engager à élever souvent son cœur vers lui, et à s'approcher fréquemment des Sacremens, soit pour conserver l'innocence de son ame et se préserver du péché, soit pour se mettre en état de répondre aux desseins que Dieu a sur lui.

Pour témoigner son amour et son zèle à Jésus-Christ, il entendra, s'il le peut, tous les jours la sainte Messe ; mais qu'il se garde bien d'être dissipé dans le lieu saint, d'imiter les impies, comme certains jeunes étourdis, qui, sans respect pour la Majesté de Dieu, sont à l'Eglise comme sur une place publique. C'est un mauvais présage pour l'avenir, lorsqu'un Ecolier est dans sa jeunesse sans dévotion et sans piété. Qu'un jeune homme est louable, allant en classe et en retournant, de prendre quelques momens pour aller adorer Jésus-Christ, et lui demander ses lumières, ou d'aller devant une image de la Ste. Vierge pour implorer son secours ! Que de graces n'obtiendra-t-il pas du Ciel, s'il continue dans cette pratique ! C'est aux pieds de Jésus-Christ que le plus saints Docteurs et les grands Maîtres des sciences ont puisé leurs lumières et leur profonde éducation.

II. Le second devoir d'un écolier qu'on destine aux sciences, c'est une tendre reconnoissance envers ses parens, reconnoissance qui doit le porter à répondre au zèle qu'ils ont pour son avancement. Combien noire est l'ingratitude d'un Ecolier qui perd son tems, et néglige de seconder les pieux desseins d'un père et d'une mère qui s'incommodent, qui l'entretiennent à la Ville, qui

payent des maîtres pour lui procurer l'éducation et un établissement convenable ! Quels sujets de chagrins pour des parens, après s'être épuisés pour un enfant, et avoir incommodé leur famille, de voir que tant de dépenses ont abouti à faire un ignorant, un fainéant, et un libertin ! Une telle conduite dans un jeune homme lui attirera tôt ou tard les châtimens de Dieu. Comment réparera-t-il d'ailleurs les dommages et le tort qu'il a faits à sa famille ?

III. Le troisième devoir d'un Ecolier, c'est le respect, l'amour, et l'obéissance, qu'il doit à ses Maîtres et à ses Régens. 1. Le respect qu'on doit à ceux qui nous enseignent, ne permet pas qu'on les raille et qu'on les tourne en ridicule. C'est même manquer d'éducation que de faire des plaisanteries sur leur compte, et manquer de vertu que de mépriser leurs avertissemens. 2. Si un Maître doit aimer tendrement ses Ecoliers, et les regarder comme ses enfans, un Ecolier doit réciproquement aimer son Maître, et le regarder comme son père : il ne doit donc point le contrister, il doit même avoir confiance en son Maître, lui exposer ses doutes, lui demander sans crainte l'explication de ce qu'il ne peut comprendre. 3. La crainte de Dieu doit inspirer à un Ecolier la soumission : quand il résiste à un Maître qui se sert avec modération de l'autorité qu'il a sur lui, *il résiste à Dieu même*, et il péche. Qu'il reçoive les avis de son Maître avec docilité, et ses corrections avec patience : c'est à soi-même que l'Ecolier doit s'en prendre, si le Maître le traite avec sévérité. C'est une bassesse de

cœur dans un jeune homme, et c'est vouloir croupir dans ses vices, que de se plaindre a ses parens, lorsqu'il a été justement corrigé : les parens eux-mêmes ne doivent pas écouter de telles plaintes, et doivent se garder de jamais soutenir un enfant contre son Maître. Un Maître prudent n'est sévère qu'envers ceux qui sont paresseux, indociles et vicieux. On doit présumer que les Maîtres et les Régens sont assez raisonnables pour ménager la foiblesse d'un enfant, pour ne rien exiger au delà de sa portée, et pour le corriger avec discrétion et charité.

IV. Le quatrième devoir d'un Etudiant, est un esprit d'honnêteté, de paix et de charité envers les autres Ecoliers, sur-tout envers ceux de sa classe. Qu'il évite les piquantes railleries qui peuvent faire peine aux autres, les injures, les bouffonneries, les polissonneries, qui sont la marque d'un enfant mal élevé. Il doit par la même raison prendre garde de ne jamais suivre l'exemple de ceux qui ne font que folâtrer, que s'amuser à des badinages indécens et à contretems. Un Ecolier qui, par ses folâtres amusemens, ou par malice, distrait un Maître, et empêche les autres d'écouter et de s'appliquer, fait-il réfléxion qu'il pêche, que Dieu lui demandera compte du tems qu'il fait perdre aux autres, des inquiétudes qu'il cause à un maître ? Qu'il est beau de voir des Ecoliers imiter le saint jeune homme Tobie, dont le Saint-Esprit a fait l'éloge, en disant : *Que, dans sa jeunesse, il ne fit jamais rien de bas et de puéril !*

Un Etudiant qui a de la vertu, n'entre jamais

dans les ligues, dans les partis et les disputes de ceux qui sont querelleurs, et se donne bien garde d'avoir aucun sentiment de mépris ; d'antipathie contre ceux qui ne sont pas de la même contrée, ou du même Pays ; parcequ'il sait que devant Dieu nous sommes tous frères, que tous les Chrétiens *sont enfans de Dieu, et frères de Jésus-Christ ;* que par conséquent nous devons tous, comme dit Saint Paul, *nous prévenir mutuellement par des marques d'honnêteté*, et n'avoir les uns pour les autres *qu'un cœur et qu'une ame.* Ces petits airs de mépris, de fierté, d'arrogance, de bravade, de pétulance, d'effronterie, qu'on voit dans certains Ecoliers, sont le pronostic ordinaire d'un mauvais génie, et font connoître qu'ils sont mal élevés et bien ignorans sur les devoirs et les maximes de la Religion.

Un Ecolier qui a de l'éducation et de la vertu, prend garde de ne jamais rien faire ou rien dire qui puisse faire peine aux autres : il leur rend service, et a soin de ne se brouiller avec personne. Il ne s'avise pas d'accuser les fautes des autres, ni de faire aux Maîtres des rapports sur leur compte. Quand un Maître lui donne la commission de prendre garde à certains Ecoliers, et de s'informer de leur conduite, il le fait avec prudence, avec modération, et dans un esprit de charité. Si les autres lui font quelque peine, qu'il le dissimule, et qu'il ne dise rien : une bagatelle a souvent de funestes effets, quand on la prend à cœur. Si on l'outrage, il doit le souffrir, le pardonner, se mettre au-dessus des railleries qu'en feront les libertins. Ce n'est pas une gloire

de se venger, c'est même devant Dieu une bassesse, c'est au contraire une grandeur d'ame que de pardonner avec générosité. Un Ecolier qui sait que quelques-uns de ses condisciples sont brouillés, loin d'entrer dans leurs querelles, devroit par charité tâcher de les réconcilier. Ce seroit encore l'effet d'une louable charité d'aider ceux qui ont moins de science que lui, qui lui demandent son secours ; et leur donner l'intelligence de ce qu'ils ne conçoivent pas. Un Ecolier qui suivra ces avis, sera aimé et respecté : ses exemples de vertu feront impression sur l'esprit des autres.

CHAPITRE XLVII.

Devoirs d'un Ecolier envers soi-même.

En remplissant ses devoirs envers les autres, un Ecolier ne doit pas oublier ce qu'il doit à soi-même. Ainsi, outre ce qui a été dit ci-devant, il doit s'exercer à la pratique des vertus qui lui sont nécessaires.

I. Qu'il ait un grand attrait pour la chasteté, et un ardent désir d'obtenir cette admirable vertu. Il doit la demander tous les jours à Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, la singulière protectrice des ames chastes. Qu'il ait en horreur toute pensée impure, et que jamais il ne souille sa langue par l'obscénité des paroles libres. Etant seul ou avec d'autres, étant dans le lit ou au bain, qu'il se comporte toujours avec modestie,

parceque le corps du Chrétien *est le Temple du Saint-Esprit.* Que sur-tout il ne fasse jamais lui-même et ne permette jamais à d'autres sur sa personne une action indécente et contre la pudeur. *Vos corps,* dit St. Paul, *ne sont pas à vous : ils sont les membres de Jésus-Christ même.* Quel crime ne commettriez-vous pas en les profanant ? En cette matière, ce qui ne vous paroît être qu'une bagatelle, est souvent un crime énorme. Soyez donc chaste, et fuyez la société de ceux qui ne le sont pas. Un Ecolier qui fréquente un jeune homme qui n'est pas pur et chaste, ou qui demeure avec lui, doit quitter sa compagnie : il vaudroit mieux habiter parmi les couleuvres et les scorpions.

Il ne doit pas moins se tenir en garde contre les piéges que le démon peut lui tendre du côté des personnes de différent sexe. Que jamais il n'ait la honteuse foiblesse de se familiariser avec aucune, sur-tout avec celles chez qui il demeure. Moins il voit de dangers dans ces familiarités, plus c'est une marque qu'il a le cœur gâté. En un mot, qu'un Ecolier se souvienne que celui qui n'est pas chaste étant seul ou avec d'autres, qu'un Ecolier qui prend l'habitude de cajoler le sexe, est perdu, ou qu'il est en danger prochain de se perdre. S'il ne se corrige, Dieu se retirera de lui, et l'aveuglera sur sa vocation. O que tous ces avis sont importans ! combien de jeunes gens se sont perdus pour les avoir négligés ! Lisez dans ce Livre les Chapitres qui traitent de la chasteté et des moyens de conserver cette vertu.

II. L'humilité n'est pas moins nécessaire à un Ecolier pour se sanctifier dans ses études. Si vous étudiez par vanité, pour briller, pour vous procurer de l'estime, des applaudissemens, votre travail et votre étude seront sans récompense devant Dieu : n'ayez point d'autres intentions dans vos études que de faire la volonté de Dieu, et de contribuer à sa gloire. Si vous avez des talens et de l'ouverture d'esprit, ne vous en prévalez pas ; vous les avez reçus de Dieu seul qui est le *Maître des sciences ;* témoignez-lui votre reconnoissance, et vous humiliez de plus en plus, lui rendant graces des lumières qu'il vous donne, préférablement à d'autres qui en feroient un meilleur usage que vous. Prenez garde que cette science ne vous inspire de la fierté et du mépris pour ceux que vous croyez moins savans que vous. *La science* sans humilité, est un poison qui corrompt et qui *enfle le cœur ;* qui rend l'homme présomptueux, entêté et superbe ; et qui conduit enfin à l'erreur et à l'hérésie.

Lorsque vous étudiez les hautes sciences, il est louable, pour acquérir la facilité de vous expliquer sur ces matières, de vous exercer à la dispute ; mais que ce soit avec modération, sans emportement, sans clameur, sans opiniâtreté : vouloir l'emporter toujours sur les autres, c'est orgueil. Or souvenez-vous de cette maxime tirée des Livres Saints, que celui-là ne sait rien, qui ne sait pas céder et s'humilier. Il est vrai qu'on ne doit jamais céder à l'erreur, et qu'on doit soutenir avec fermeté les points de Foi et les vérités décidées par l'Eglise ; mais on doit toujours les

soutenir et les défendre avec humilité et modestie.

En parlant de l'humilité, il n'est pas hors de propos d'avertir que ce seroit manquer d'humilité, que ce seroit même une sorte de vanité, si un Ecolier qui est de meilleure famille, ou qui a des parens plus riches, s'oublioit jusqu'à dédaigner ceux qui sont de moindre condition. Si on est d'une plus haute condition, on n'en doit être que plus humble et plus affable envers tous. Un jeune homme est même plus méprisable, quand il se laisse dévancer en diligence et en vertu par ceux qu'il croit être au-dessous de lui.

III. Un Etudiant ne doit pas oublier que la tempérance, la sobriété, la modération dans ses divertissemens et dans ses récréations, sont des vertus nécessaires à tous les Chrétiens, mais surtout aux Etudians. Les fréquentes et petites parties de débauche commencent ordinairement le déréglement et la perte d'un Ecolier, lui ôtent le goût de l'étude, appesantissent son esprit, dérangent son tempérament et sa santé, lui font manquer les classes, et perdre son tems. Disons la même chose des promenades à contretems, des jeux de cartes, et des jeux publics. Un jeune homme qui aime les cartes et le jeu, abandonne ses livres et ses cahiers, devient paresseux, fainéant, dissipé ; et reste dans sa honteuse ignorance. Pour éviter ces écueils, un Ecolier ne doit pas être avide d'argent : les parens eux-mêmes sont très-imprudens de lui confier l'argent qu'il faut pour ses pensions et son entretien ; ils feront sagement de le confier à d'autres. Une expérience nous apprend tous les jours qu'un Ecolier

qui a de l'argent, en abuse. C'est une occasion de gourmandise et de jeux, à laquelle il ne résiste guères. Les autres Ecoliers ne manquent pas de lui proposer quelques parties, et de l'entraîner : il donne dans le piége, et se perd.

IV. Il n'est rien que *J*. C. ait plus recommandé dans l'Evangile, que la vigilance : elle est nécessaire, spécialement à un Ecolier, pour trois raisons : pour conserver son innocence, pour conserver sa réputation, pour profiter du tems. 1. Il doit veiller sur soi pour conserver l'innocence et la pureté de son cœur : il doit veiller au dehors, il doit veiller au-dedans. S'il n'a pas soin d'éviter au dehors les occasions du péché, la société de certains Ecoliers libertins, impurs, joueurs, négligens à leurs devoirs, dissolus dans leurs manières et dans leurs paroles, il perdra avec eux la crainte de Dieu et sa grace, contractera des habitudes vicieuses, qu'il portera jusqu'au tombeau. Au dedans, qu'il veille sur les mouvemens de son cœur, sur les pensées de son esprit, sur ses paroles et ses regards. S'il a de secrets penchans au mal, de fréquentes tentations, qu'il découvre sincèrement son intérieur et les plaies de son ame à un bon Confesseur qu'il lui importe de bien choisir.

2. Le Saint-Esprit nous avertit *d'avoir soin de notre réputation*. Un Ecolier doit donc veiller pour conserver la sienne, et prendre garde d'y donner atteinte par une conduite irrégulière. Il doit sur-tout s'observer avec vigilance (sans toutefois être hypocrite) dans le tems qu'il est en vacance chez ses parens, chez lui, ou ailleurs. Toute une Paroisse a les yeux attachés sur la

conduite d'un Ecolier qui retourne chez lui, et chacun dit avec liberté ce qu'il en pense. S'il fait paroître de la dissolution, s'il prend de petits airs de fierté et de suffisance, s'il fait des parties de débauche, s'il a peu de respect pour son père et sa mère, s'il traite avec hauteur ses frères et sœurs, s'il ne fréquente pas les sacremens, s'il a coutume de fréquenter les compagnies et veillées dangéreuses, et sur-tout s'il est trop libre avec le sexe, il fera parler ; et les discours que le public tiendra sur son compte, lui porteront un jour des coups funestes. Il ne doit pas moins veiller sur lui-même, lorsqu'il est à la Ville, ou dans le lieu de ses études, et chez ses hôtes.

Qu'il se souvienne que bien des gens, quoiqu'il n'y prenne pas garde, observent sa conduite dans les rues, dans les compagnies, à la maison. Si on remarque en lui de la dissipation et du dérèglement, peu de piété et de réserve dans ses manières, la renommée le fera connoître à ceux de qui dépend son établissement, et lui fera perdre sa vocation.

3. Le tems de la jeunesse étant le plus précieux et le plus propre pour cultiver l'esprit, et pour se mettre en état de correspondre aux desseins de Dieu, un jeune homme doit veiller sur l'emploi du tems, et craindre d'en perdre un seul moment. S'il perd le tems, quels seront les reproches de sa conscience, lorsque dans la suite, étant placé dans un Bénéfice, dans un Emploi, ou dans une Charge, il se verra, par son ignorance, incapable d'en remplir les devoirs ! Quel compte rendre à Dieu ! Il sera trop tard pour savoir ce

qu'on ne sera plus en état d'apprendre. On voudroit alors avoir mieux fait, mais il ne sera plus tems ; et l'on sera d'autant plus malheureux, qu'en connoissant ses égaremens passés, on ne pourra plus retourner sur ses pas. Il est donc bien important à un Ecolier de ménager précieusement et d'employer utilement le tems de sa jeunesse.

C'est pourquoi, un Etudiant qui a de la santé, et qui a du zèle pour son avancement, ne se contente pas du travail qui lui est imposé par ses Maîtres : il a encore soin, après un tems modéré, donné à ses petites récréations, de s'instruire, tantôt par des lectures de piété qu'il fait tous les jours, tantôt par d'autres lectures utiles dans des livres que des personnes éclairées lui conseilleront. Mais qu'il prenne garde de se livrer à la dangéreuse curiosité de lire des livres qui traitent d'aventures galantes, ou qui sont contre la Religion et contre l'Eglise. Il n'y a déjà que trop d'autres occasions de se gâter l'esprit et le cœur, sans chercher le poison dans les mauvais livres. On conseille même à un jeune homme qui sort des classes, de cultiver sa mémoire en apprènant tous les jours quelque chose par cœur, et le répétant souvent pour le retenir : par exemple, quelques versets du Nouveau Testament, des Epîtres de Saint Paul, de l'Imitation de J. C. ou quelque chose du Concile de Trente, ou du droit Canon et Civil, &c. afin que dans la suite il puisse se servir de sa mémoire avec plus de facilité pour la gloire de Dieu, à laquelle seule il doit rapporter son travail et ses études.

Nous n'avons garde d'oublier un avis de grand

conséquence, qu'on doit répéter et inculquer aux Ecoliers, qui est de demander souvent et fermement à Dieu la grace de connoître leur vocation. On leur conseille de lire à cette fin le Chapitre suivant, et de méditer profondément les réfléxions importantes qu'il renferme. O qu'heureux est un Ecolier qui conforme sa conduite aux avis que nous venons de lui prescrire dans ces deux Chapitres ! Quels progrès ne fera-t-il pas dans les sciences et dans la vertu ! S'il néglige ces salutaires avis, il en sentira un jour de cruels remords. Combien de gens dans un âge avancé, déplorent le tems perdu dans la jeunesse, et éprouvent tristement de quelle importance il est d'en ménager utilement et saintement tous les momens !

V. Quant aux Ecolières, elles prendont parmi les avis que nous avons donnés aux Etudians, ce qui leur convient : nous leur dirons seulement ici qu'elles doivent avoir un grand amour pour Dieu, craindre le péché, être dévotes dans le lieu saint, être soumises à leurs parens. L'arrogance et l'indocilité dans une jeune fille qui ne veut être ni reprisé, ni corrigée, font connoître qu'elle est d'un mauvais caractère. Une Ecolière doit aimer toutes ses compagnes, aider celles qui sont moins savantes, ne faire aucun rapport des autres filles, et garder le silence dans l'école. Qu'elle se garde bien de s'amuser à badiner par les rues, qu'elle évite sur-tout la société des petits garçons, qu'enfin elle ne manque jamais d'offrir à Dieu son étude, et de lui demander ses lumières.

VI. Ceux qui sont chargés d'enseigner la jeunesse, les Maîtres et les Maîtresses des Ecoles,

ne doivent pas regarder leur emploi avec indifférence. Le zèle doit leur inspirer d'apprendre à leurs Disciples la vertu et la science des Saints, autant que les sciences humaines : ces jeunes gens qu'ils voient sous leur conduite, sont l'espérance du Public. Les uns seront dans le Clergé ou dans le Cloître, les autres dans le Barreau, dans le Militaire, ou dans le Commerce : d'autres enfin seront chefs ou mères de famille, et dans les affaires. Quelle consolation pour ceux qui les auront instruits, de les voir un jour remplir leurs devoirs dans les sentimens de crainte de Dieu qu'on leur aura inspirés, de leur voir recueillir les fruits de piété qu'on aura fait germer dans les cœurs de ces jeunes plantes ! Quoiqu'un enfant paroisse dissipé, les semences de vertu et de Religion, qu'on a soin de jetter dans son cœur, tôt ou tard produisent leurs fruits.

EXEMPLE.

Saint Thomas d'Aquin, ce prodige de science, paroissoit dans sa jeunesse avoir l'esprit borné et même stupide : ses condisciples, par dérision, le comparoient à un bœuf : oui, leur dit Albert le Grand, son Maître, ce sera un bœuf dont les mugissemens et la voix se feront entendre dans tout le monde Chrétien, et qui, par la force de sa doctrine, aidera à soutenir l'Eglise de Dieu. En effet, le jeune Thomas acquit une science si vaste et si profonde, qu'un grand Pape a dit de lui qu'il avoit fait autant de miracles que d'articles qu'il avoit composés, que les Hérétiques le regardent comme leur fléau, ne craignant rien tant que la doctrine de St. Thomas ; et que les Théologiens

Catholiques le regardent comme leur Oracle et leur Maître. Où et comment ce grand Saint avoit-il puisé tant de lumières ? C'est au pied du Crucifix, c'est par son amour pour Dieu, et par sa tendre dévotion envers J. C. dans le St. Sacrement de l'Autel.

AUTRE EXEMPLE.

On ne peut lire sans frayeur ce que le fameux Gerson, Chancelier de l'Université de Patis, raconte d'un jeune Ecolier de condition qui étoit à Paris. Ce jeune homme, qui jusqu'alors avoit eu de la vertu, eut le malheur de faire connoissance et amitié avec un autre Ecolier qui le perdit, et qui lui apprit le mal. Il croupit longtems, malgré les avis de son Confesseur, dans cette habitude que son compagnon lui avoit inspirée ; et ne se corrigeoit point. Dieu en fit un exemple. Une nuit ce jeune homme fut saisi d'une frayeur subite, et se mit à crier d'une manière si horrible, qu'un grand nombre de personnes y accoururent. On l'interroge, il ne répond rien : on le presse toujours, point de réponse ; et il crioit toujours horriblement. Enfin, se tournant du côté des assistans avec un regard égaré, il éleva la voix, et dit trois fois d'un ton effrayant : *Malheur à celui qui m'a perdu ! malheur à celui qui m'a perdu ! malheur à celui qui m'a perdu !* et mourut ainsi dans le désespoir et l'impénitence. O combien de personnes, qui, dans leur jeunesse, ayant été perverties par une mauvaise compagnie, maudissent à présent dans l'Enfer ceux qui ont été la cause de leur perte ! Apprenez, jeunes Etudians, par ce tragique exemple, combien il vous est important de fuir la

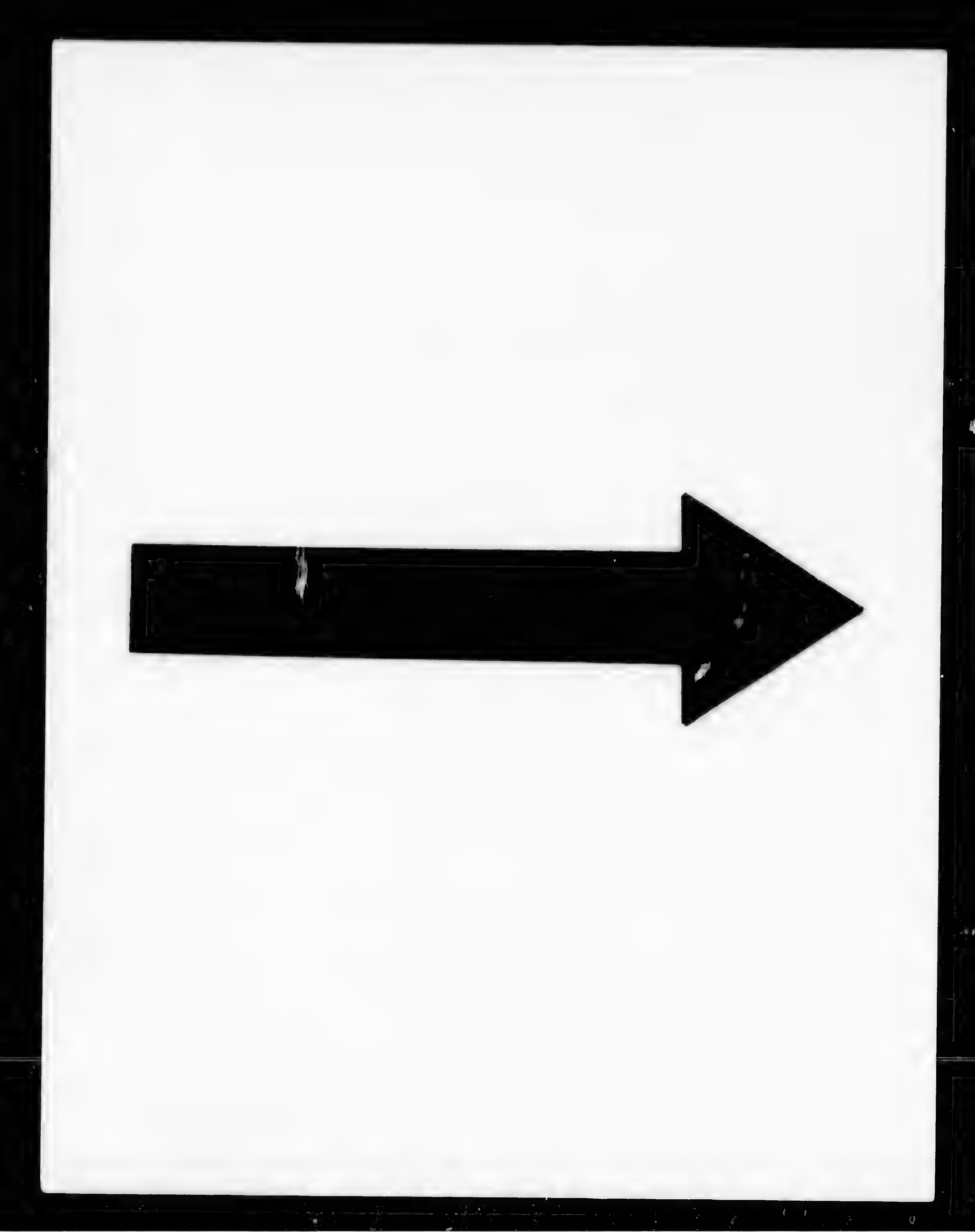
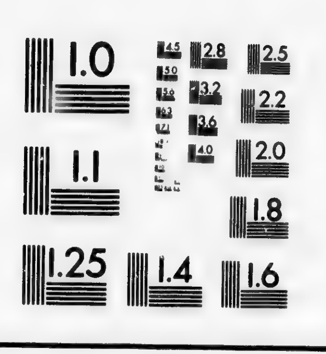


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



compagnie d'un jeune homme impur et vicieux. Sa société est trop dangéreuse pour vous, et vous sera funeste. *Celui qui aime le danger*, dit le Saint-Esprit, *y périra.*

CHAPITRE XLVIII.

Du choix de sa Vocation.

1. IL y a plusieurs vocations auxquelles on peut être appellé de Dieu; l'état Ecclésiastique, l'état Religieux, le Célibat, le Mariage, la Profession des armes, &c. Il y a dans chaque état des graces propres pour en remplir les devoirs, et pour s'y sanctifier. Si vous entrez dans l'état que le Seigneur vous a destiné, il vous sera beaucoup plus facile de vous sauver. Si au contraire vous prenez une autre vocation que celle où Dieu vous appelle, tout sera à craindre pour votre salut. Tel se sauve dans le parti des armes, qui se fût damné dans l'état Ecclésiastique; et telle se damne dans la Religion, qui se fût peut-être sauvée dans le monde: tel aussi se damne dans le Mariage, qui se fût sauvé dans le Clergé ou dans le Cloître. Il est donc d'une grande conséquence pour vous, jeunes gens, de connoître la vocation et le parti que Dieu vous a marqués.

Pour le connoître, il faut avoir de bonnes intentions, examiner ses talens, ses dispositions, son inclination; faire de fréquentes et de ferventes prières, pour demander à Dieu ses lumières; vi-

vre dans la crainte de Dieu, parceque l'esprit de Dieu ne se communique pas à des jeunes gens qui vivent dans le désordre. Il faut connoître les dangers, les devoirs et les charges de l'état qu'on veut embrasser ; enfin prendre conseil des personnes désintéressées et éclairées, et sur-tout de son Confesseur. Les avis suivans vous seront d'une grande utilité.

II. Ceux qui aspirent à l'état Ecclésiastique, doivent aimer la prière et l'étude, être sobres et chastes, n'avoir d'autres vues que de servir l'Eglise, et de travailler à leur propre sanctification, en travaillant à celle des autres.

Je dis la même chose à-peu-près de ceux qui aspirent à l'état Religieux. Ils doivent aimer la retraite, avoir un esprit docile, un grand désir de leur propre perfection et de leur salut. Un jeune homme qui n'a aucun attrait pour la prière, pour la retraite et pour l'étude, qui a des passions vives et indomptées, qui s'adonne au vin, qui n'a pas horreur de l'impureté, qui a une violente inclination pour le sexe, ne doit s'engager ni dans le Clergé, ni dans le Cloître, crainte d'y devenir le scandale des Fidèles, l'opprobre de l'Eglise et de la Religion.

Une fille qui a dessein de se consacrer à Dieu dans la Religion, pour se tirer des dangers du monde, et pour travailler à son salut avec plus de sureté, doit regarder comme une faveur du Ciel l'inclination qu'elle a pour le Cloître. Qu'elle examine néanmoins ses dispositions avant que de s'y engager. Toutes celles qui ont du penchant pour le Cloître, n'ont pas toujours les qualités né-

cessaires. Il faut dans une fille qui aspire à cette vocation, une bonne santé, une humeur douce et patiente, un esprit droit et docile, et des passions modérées. Celles qui ont une santé foible et chancelante, un génie bizarre et capricieux, qui ont des passions fortes et trop vives, ne sont guères propres à vivre dans une Communauté.

Le Célibat, c'est l'état d'un jeune homme, d'une fille ou d'une veuve, qui ne veulent point se marier. Cet état du Célibat, si on le choisit en vue de Dieu, est plus parfait que le Mariage; et St. Paul le conseille. *Celui qui n'est pas marié,* dit ce grand Apôtre, *n'a soin que de ce qui regarde le Seigneur, pour se conserver pur de corps et d'esprit; et ne pense qu'à plaire à Dieu: mais ceux qui sont mariés, sont occupés des soins du monde, et obligés de complaire à une femme, ou à un mari: ainsi leur cœur est partagé.* Si vous voulez vivre dans le Célibat, embrassez cet état par vertu, afin d'avoir plus de moyens et de loisir de servir Dieu.

Ceux qui ont des passions immortifiées, et qui succombent aux tentations, feront mieux de s'engager dans le Mariage. C'est tomber dans les piéges de l'ennemi, que de s'éloigner du Mariage, quand on a des habitudes fortes, et des inclinations violentes à la volupté. *Il vaut mieux se marier,* dit St. Paul, *que de brûler du feu impur.*

Les personnes qui, par des intentions saintes, veulent vivre dans le Célibat, ne devroient faire aucun vœu de chasteté sans l'avis de leurs Confesseurs. Il seroit même à propos de ne faire ce vœu de chasteté que pour un tems, et le renou-

veller de tems à autre, plutôt que de le faire perpétuel. *Il vaut mieux*, dit le Sage, *ne pas faire un vœu, que de mal accomplir son vœu. Vous ne péchez point en ne faisant pas un vœu, mais vous péchez en accomplissant mal ce que vous avez voué.*

Quant au mariage, comme il y a dans cet état beaucoup de dangers et d'obstacles pour le salut, il y a aussi beaucoup de graces et de secours pour s'y sanctifier ; mais, pour obtenir de Dieu ces secours, il faut s'engager dans le Mariage avec de grandes précautions : c'est pourquoi, jeunes gens, profitez des avis suivans : vous en comprendrez un jour les conséquences.



CHAPITRE XLIX.

Des Dispositions au Mariage.

I. Si vous êtes appellé au mariage, vous devez regarder cet engagement comme une chose des plus importantes de votre vie. Votre bonheur en ce monde et votre salut dépendent des précautions avec lesquelles vous y entrerez, et de la manière dont vous y vivrez. Une chose qui est d'une telle conséquence, demande bien qu'on y pense, et qu'on s'y dispose bien sérieusement.

Un mariage heureux est une faveur du Ciel, qui ne s'accorde pas à tout le monde. *Une femme vertueuse*, dit le Sage, *est le partage d'un homme craignant Dieu. Une telle épouse sera donnée à l'homme à cause de ses bonnes œuvres.*

Les parens peuvent donner des richesses, mais il n'appartient qu'à Dieu de donner une femme prudente. Ces paroles peuvent également s'appliquer aux personnes du sexe. Si un jeune homme qui a vécu dans la piété, doit espérer que le Ciel le favorisera d'un parti avantageux ; de même aussi une fille, qui aura passé sa jeunesse dans la crainte de Dieu, doit espérer qu'un époux fidèle, un homme de bien, sera la récompense de sa vertu.

Que si, après avoir passé votre jeunesse dans la pratique de la vertu, le Seigneur, pour vous éprouver, permettoit que vous épousassiez un méchant homme, ou une méchante femme, vous ne seriez pas pour cela privé des consolations du Ciel, parceque les croix et les afflictions que vous auriez dans ce mariage, deviendroient pour vous une source de mérite et de salut, par la patience et la soumission que Dieu vous donnera. Mais si vous passez votre jeunesse dans le désordre, vous avez tout sujet de craindre qu'un mariage malheureux ne soit le juste châtiment de votre libertinage, et un écueil de damnatio[n].

Souvenez-vous donc, jeunes gens, qu'il n'y a point de tems où vous deviez plus craindre le péché, et plus ménager les graces de Dieu, que lorsque vous pensez à vous engager dans le mariage. Les péchés que vous devez sur-tout éviter, sont l'impureté, les péchés secrets et honteux, les familiarités avec les personnes qui ne sont pas de votre sexe, les paroles et les chansons peu chastes. Evitez encore la débauche, l'intempérance, l'orgueil, les courses nocturnes et la désobéissance à

vos parens. Ces sortes de péchés éloigneroient de vous les graces de Dieu, et vous priveroient des secours dont vous auriez besoin pour vous sanctifier dans le mariage.

II. Il ne suffit pas d'avoir mené une vie sainte pour se disposer au mariage : il faut de plus consulter Dieu dans la prière, la retraite, et la fréquentation des Sacremens. Dieu est le maître de la vocation, c'est à lui à vous la faire connoître, et c'est à vous à demander et à mériter cette grace. Consultez votre Confesseur, et suivez ses conseils : prenez les avis de vos pères et mères, ou de vos Curateurs, et de ceux qui ont l'autorité sur vous. Gardez-vous bien de prendre aucun engagement, de faire des propositions et des entrevues pour le mariage, sans leur agrément et sans leurs conseils ; vous auriez dans la suite sujet de vous repentir de votre imprudence.

Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez garde si l'inclination et l'amitié que vous avez pour une personne, viennent de Dieu, ou d'un mauvais principe. Il y a des amitiés saintes, mais il y a aussi des amitiés criminelles, amitiés fragiles et de peu de durée. Le démon inspire souvent de telles amitiés entre les jeunes gens, et les leur ôte quand ils sont mariés. De-là vient qu'on voit des personnes qui ne peuvent plus se souffrir, dès qu'elles sont ensemble ; et qui ont autant d'aversion l'un pour l'autre après le mariage, qu'elles avoient d'inclination et d'amitié avant que d'être mariés.

L'inclination que vous avez pour une personne, ne doit pas être une inclination de caprice ni

d'entêtement : elle doit être fondée sur la raison. Jeune homme, si vous n'aimez une fille que pour sa beauté, pour ses agrémens et ses manières enjouées, vous êtes un aveugle, qui allez vous jetter dans le précipice. Et vous, filles, qui n'aimez un jeune homme que pour ses manières agréables, ses belles paroles, ses cajoleries flatteuses et ses douces promesses, une telle amitié vous coûtera cher un jour.

La beauté, les agrémens, les flatteries passent ; mais la personne demeure avec tous ses défauts. Vous verrez un jour dans cette personne que vous estimez tant, des vices que vous ne connoissez pas encore. Un dehors brillant et agréable cache souvent de grands défauts, qui sont dans la suite un sujet de chagrins et de repentirs amers. S'engager de passer toute sa vie avec une personne qu'on ne connoît qu'à demi, est une entreprise délicate et bien sérieuse. On envisage dans la jeunesse cet engagement comme une agréable société, et quand on est engagé, on sent un joug pesant qui accable. On s'imaginoit que dans le mariage tout seroit de roses, et on éprouve dans la suite que presque tout y est d'épines. Voilà à quoi doivent s'attendre ordinairement ceux qui se marient par passion et par fantaisie, à passer le reste de leur vie dans la discorde et dans l'inquiétude.

III. L'amitié et l'estime que vous avez pour une personne en vue du Sacrement, doivent être fondées sur la vertu, plutôt que sur ses biens. Les richesses sans la crainte de Dieu, ne font que des mariages malheureux. Les grands biens [illegible]

dent pas l'homme content. Un homme sage ou une femme prudente valent mieux pour vous que tous les trésors de la terre. Il vaut mieux avoir moins de biens, et vivre en paix, et se sauver, que d'en avoir beaucoup et se perdre.

Ainsi pour faire le choix de la personne avec laquelle vous voulez vous allier, examinez plutôt les qualités de son esprit et de son ame, que les qualités de son corps, et celle de la parenté. Si la fille à qui vous parlez, est douce, humble et modeste, chaste et retenue ; si elle aime le travail, la prière, les Sacremens et l'éloignement des compagnies ; si elle vit en paix dans sa famille, si elle respecte ses père et mère, vous serez heureux d'avoir une telle personne pour votre compagne. Si au contraire cette fille est d'un esprit volage, si elle n'aime que la vanité et le plaisir, si elle est arrogante, paresseuse, babillarde, danseuse, coquette, impérieuse ; si elle souffre toutes sortes de libertés, si elle n'a ni déférence, ni soumission pour son père et pour sa mère, ni charité pour ses frères et sœurs : que ferez-vous avec une telle épouse ? Et quelle éducation donnera-t-elle à vos enfans ? Telle que vous la prendrez, bonne ou mauvaise, telle vous la garderez toute votre vie.

Et vous, filles chrétiennes, si le jeune homme qui vous cherche, est craignant Dieu ; s'il fréquente les *Sacremens*, s'il est sobre et retenu dans les compagnies, s'il n'est pas dissolu en paroles, s'il est chaste dans ses manières, s'il aime le travail et les occupations de son état, s'il est respectueux envers ses père et mère, s'il est d'une humeur

douce et pacifique, l'alliance avec un tel mari sera avantageuse et consolante pour vous, et attirera sur votre famille les bénédictions du Ciel. Mais s'il est vicieux et libertin, s'il fait des chagrins à ses parens et à sa famille, s'il est joueur, brutal, déréglé en paroles et en chansons; trop libre avec vous dans ses manières, et sur-tout s'il veut prendre des libertés indécentes et criminelles, s'il n'aime ni la parole de Dieu, ni les choses saintes; s'il est fainéant, querelleur, ivrogne ; en un mot, s'il n'est pas bon Chrétien : à quoi vous exposez-vous, en vous engageant avec un tel homme? Que de larmes et que de repentirs suivront votre mariage ! Et que deviendront vos enfans sous la conduite d'un tel mari ? Il vous promettra de se corriger quand il sera marié, mais promesses frivoles. Le mariage fait changer d'état, mais rarement fait-il changer les sentimens et les mœurs.

IV. La sincérité et la droiture sont inséparables de l'honnête homme et du Chrétien : c'est pourquoi vous ne devez pas fréquenter plusieurs personnes pour le mariage, ni tromper qui que ce soit. Un jeune homme qui voit plusieurs filles, et qui leur fait entendre qu'il veut les épouser, est un imposteur : il leur fait tort, il est indigne de la société d'une honnête fille. De même, une fille qui amuse et entretient plusieurs jeunes hommes, et qui donne à tous de belles espérances d'un mariage futur, est une dissimulée et une trompeuse ; et ne mérite pas l'alliance d'un honnête homme.

C'est un abus de se fréquenter trop long-tems quand on veut se marier. Lorsqu'on se fréquente

plusieurs années sans rien conclure, on s'expose à se déshonorer, à faire parler le public, et souvent on scandalise une Paroisse. Plus long-tems vous serez fréquentée, plus on se dégoûtera de vous. C'est pour cela que les filles qui sont si long-tems recherchées, échappent souvent les meilleurs partis, et n'ont ordinairement que le moindre.

V. Mais le plus grand de tous les abus, c'est de se disposer au mariage par le libertinage et par le crime. O mon Dieu ! comment pouvez-vous bénir de telles alliances ? et combien sont-elles abominables à vos yeux ! Faites donc attention, jeunes gens, à cet avis important. Si vous fréquentez une personne pour le mariage, fréquentez la avec la crainte de Dieu. Ne lui parlez point seul à seule, ni à l'insu de ses parens ; parlez-lui le jour, peu de tems et saintement, et presque jamais la nuit, autant qu'il se peut. Souvenez-vous qu'il ne vous est point permis de folâtrer ensemble, ni de souffrir des cajoleries, ni de prendre des libertés dangéreuses ou sensuelles. Mais, direz-vous, c'est par amitié : il est vrai que c'est par amitié : mais vous vous aveuglez, si vous croyez que ce sont-là des marques d'une amitié sainte. Ces sortes de libertés immodestes et peu chastes, sont l'effet de la passion, la marque d'une attache qui n'est pas innocente, et une preuve qu'on ne craint point le péché, ni la présence de Dieu.

La marque d'une vraie et sainte amitié, c'est d'avoir du respect pour la personne que vous fréquentez, de s'édifier mutuellement, et de prier

l'un pour l'autre. Ce n'est pas véritablement aimer une personne, que de la scandaliser. Malheureux que vous êtes ! si vous aimez cette personne, pourquoi la portez-vous au mal ? Pourquoi lui faites-vous perdre la grace de Dieu par des libertés qu'elle vous souffre ? Pourquoi devenez-vous le meurtrier de son ame ? De pareilles dispositions pour vous marier, vous feront un jour verser des larmes, et attireront peut-être sur votre mariage et sur vos enfans les malédictions de Dieu.

Faites quelques semaines avant vos noces une confession générale, pour réparer les fautes que vous pourriez avoir faites dans vos confessions passées. N'oubliez pas qu'il faut être en état de grace pour se marier, et tâcher, autant qu'on le peut, d'avoir la conscience aussi pure pour recevoir la bénédiction nuptiale, que pour recevoir la Communion. Si vous aviez le malheur de vous marier en état de péché mortel, vous profaneriez *un grand Sacrement*, et vous feriez un sacrilège, qui, en vous privant de la grace du Sacrement de mariage, auroit pour vous des suites funestes.

CHAPITRE L.

Dans quelles dispositions on doit célébrer le Mariage, et passer le jour des Noces.

I. PRENEZ garde de ne pas vous marier avec un empêchement de parenté, d'affinité, ou autres empêchemens. Si vous avez quelque doute su

ce point, consultez votre Pasteur, ou un Confesseur éclairé. Celui qui est marié avec quelque empêchement, qu'on appelle *dirimant*, n'est point véritablement marié, à moins qu'il ne soit légitimement dispensé.

II. N'ayez que des intentions saintes et légitimes, lorsque vous pensez à vous engager dans le mariage. Eloignez de votre cœur des intentions grossières, basses et impures: autrement l'Esprit de Dieu se retireroit de vous, et vous livreroit à l'esprit de Satan. Ce seroit profaner *ce grand Sacrement*, que de s'y engager avec de pareilles intentions. Voici les intentions et la fin que vous pouvez-vous proposer pour vous marier. 1. De prendre un établissement, pour vous fixer dans un état, et pour vous y sanctifier. 2. De vous tirer des occasions du péché, et des dangers de succomber aux tentations. 3. D'élever dans la crainte du Seigneur les enfans que Dieu vous donnera.

Ecoutez, jeune homme, les paroles du jeune Tobie, et apprenez de lui les intentions que vous devez avoir en vous engageant dans le Mariage. *Seigneur*, disoit ce saint jeune homme, *vous qui avez formé Adam, et qui lui avez donné Eve pour lui servir de compagne et de secours ; vous voyez les intentions de mon cœur : je prends cette fille, votre servante, pour être mon épouse, pour me sanctifier avec elle, et pour élever dans votre crainte, les enfans que vous nous donnerez, afin qu'ils bénissent votre Nom dans l'éternité.*

Et vous, filles Chrétiennes, écoutez les paroles de la jeune Sara, épouse de Tobie, et profitez de son exemple : *Vous savez, ô mon Dieu*, disoit-

elle, *que je n'ai jamais eu de désir sensuel pour u homme, et que j'ai conservé mon ame pure. J n'ai jamais pris part dans les jeux et dans les di vertissemens de ceux qui s'amusent à folâtrer ; j'a toujours fui la compagnie des personnes vaines légères ; si j'ai consenti de prendre un mari, c n'est qu'en votre crainte, dans une intention sain et dans l'espérance que vous nous accorderez vo miséricorde et votre protection, en comblant de v bénédictions les jours que nous passerons ensembl* O que bénits soient ceux qui se marient avec de saintes dispositions, et avec des intentions pures !

III. Priez notre Seigneur Jésus-Christ et Sainte Mère, d'assister et de présider en espri votre mariage, comme ils assistèrent autrefois personnes aux noces de Cana. Pour attirer votre alliance la protection de Jésus, et de Mar souvenez-vous que la célébration du Mariage d se faire avec des sentimens de Foi et de Religi Ne souffrez point qu'il y ait pendant cette sai cérémonie, des impies, des gens qui ont l'esp bouffon, et des railleurs des choses saintes. P ez une grande partie du jour de vos noces da la prière et l'oraison, afin d'attirer sur vous faveurs du Ciel.

Si vous faites un festin, qu'il soit, comme ce de Tobie, avec des personnes sages ; et que s'y passe dans la crainte de Dieu : prenez ga qu'il n'y ait chez vous, dans ce jour mémora aucune dissolution en paroles, en chansons, en bauches : vous avez plus besoin de prières le j de vos noces, que de divertissement. Il vous

permis de vous y réjouir, mais que ce soit dans le Seigneur.

Si vous évitez, et si vous bannissez de vos noces, les danses, vous rendrez gloire à Dieu. La danse, comme nous l'avons démontré dans ce Livre, est un exercice toujours dangéreux, et souvent criminel. La circonstance des noces, ne rend pas la danse moins dangéreuse, elle y est même souvent moins innocente, par les libertés qu'on se permet, et par les péchés qui s'y commettent. Les danses qui se font aux noces, sont ordinairement un désordre d'autant plus déplorable, qu'il est universel. La sainte Église de Jésus-Christ n'approuve point de telles réjouissances : on n'a qu'à lire ce que les Conciles et les Saints Pères ont dit sur cette matière. Dans le Concile de Laodicée, il est ordonné aux Prêtres et aux Ecclésiastiques qui se trouveront aux noces, de sortir de l'assemblée, et de se retirer, aussitôt que les joueurs d'instrumens arriveront pour ouvrir la danse, parcequ'il seroit indigne et honteux à des Ministres de Jésus-Christ d'autoriser par leur présence de tels abus.

Prenez garde que le jour et le soir de vos noces, ou à la bénédiction du lit nuptial, il n'y ait aucune ridicule cérémonie, aucune vaine observance, aucune pratique superstitieuse. Pratiques détestables, dont sont quelquefois infatués certains peuples ignorans. Abus indignes de la Sainteté du Christianisme, et qui sont encore un pitoyable reste du Paganisme.

IV. Quelque tems après la célébration de votre Mariage, et le plutôt que vous pourrez, priez un

Confesseur éclairé et prudent de vous instruire des devoirs de votre état, et des fautes qu'il faut éviter, crainte que, dans l'ignorance, vous ne tombiez, par passion ou par aveuglement, dans certains péchés, qui, en souillant votre ame, déplairoient à Dieu, et attireroient sur vos enfans quelques malheurs. Souvenez-vous pour cet effet de ces belles paroles que le saint jeune homme Tobie dit à Sara son épouse, dès le premier jour de leur mariage : *Sara, ma chère épouse, nous sommes les enfans des Saints ; gardons-nous bien de vivre ensemble dans notre mariage, comme les Payens qui ne connoissent pas Dieu.*

V. Voici un des avis qu'il est à propos de donner aux jeunes gens. Lorsque vous serez en âge de vous marier, si vos pères et mères s'opposent à votre établissement, n'en murmurez pas ; ils le font pour votre propre avantage, dans la crainte que vous ne preniez un mauvais parti, parceque souvent les jeunes gens s'aveuglent, et ne connoissent leur aveuglement, que lorsqu'il n'est plus tems. Prendre un parti, plutôt selon le choix de vos parens, que selon le vôtre, *c'est,* dit St. Ambroise, *se marier selon le Seigneur.* Ne faites cependant rien malgré vous, et ne prenez aucun engagement contre votre inclination.

On ne peut trop répéter aux pères et mères qu'ils doivent bien prendre garde de ne jamais forcer l'inclination d'un enfant, pour l'engager dans le mariage, ou dans une vocation. Ils ne doivent pas même sans raison suffisante, s'opposer à un mariage convenable : ils répondront à Dieu des péchés auxquels ils exposeroient un en-

fant, et des scandales qui suivroient d'un pareil refus. Un enfant ne doit pas pour cela se porter à des excès, et agir par caprice. Ainsi, jeunes gens, si vos pères et mères s'opposent à votre dessein, par opiniâtreté, par humeur, par avarice, tâchez d'obtenir leur consentement par votre complaisance, par votre obéissance et votre patience. Priez quelques parens, quelques amis prudens, de parler à votre père ; qu'ils lui fassent comprendre qu'il ne peut en conscience s'opposer sans raison à un mariage légitime, ni vous laisser ainsi sans établissement, dans un état dangéreux pour votre salut, ou contraire à votre fortune.

EXEMPLE.

Environ l'an 1115, lorsque le Royaume d'Angleterre étoit encore Catholique, la Divine Providence appella au mariage, d'une manière singulière et admirable, un jeune Gentilhomme de la ville de Londres, nommé Gilbert. Ce jeune Seigneur, inspiré de Dieu, fit le voyage de Jérusalem accompagné d'un domestique nommé Richard, dans le dessein de combattre à la guerre contre les infidèles. A peine fut-il arrivé dans la Terre-Sainte, qu'il fut pris avec son domestique par les Infidèles, qui l'enchaînerent et le mirent dans les prisons d'un Prince des Sarrasins, ou grand Seigneur du Pays. Gilbert demeura un an et demi avec Richard dans cette dure captivité, très fatigué par les ouvrages pénibles auxquels on l'occupoit. Il étoit cependant moins misérable que les autres esclaves, parceque le Prince, qui voyoit en lui beaucoup d'éducation et de sagesse, le traitoit avec bonté, et même avec considération.

Ce Prince Sarrasin avoit une fille unique, qui admiroit la conduite de Gilbert, et qui étoit charmée de sa vertu. Cette fille depuis quelque tems cherchoit l'occasion de lui parler en particulier, et l'ayant un jour trouvé seul, elle lui demanda d'où il étoit. Je suis, répondit Gilbert, de la ville de Londres, en Angleterre. De quelle Religion êtes-vous, lui dit cette fille ? Je suis, répondit-il, de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine. Quelle est cette Religion, continua cette jeune Princesse, et que vous enseigne-t-elle ? Gilbert lui expliqua en peu de paroles les Mystères de notre Religion, et sur-tout les Mystères de la Vie, de la Passion, de la Mort et de la Résurrection de J. C. l'assurant qu'on ne pouvoit être sauvé sans la foi de Jésus-Christ, que les Prophètes avoient prédit toutes ces choses plus de mille ans avant qu'elles arrivassent.

Cette fille, que Dieu vouloit convertir par le ministère de ce jeune Gentilhomme, goûtoit tant de plaisir et tant de consolation à l'entendre, que depuis ce tems elle épioit les momens, et ne manquoit aucune occasion de lui parler. Gilbert, de son côté, l'entretenoit avec beaucoup de modestie, toujours des choses de Dieu et du salut. Il lui parloit avec tant de dignité de nos Saints Mystères, des vertus Chrétiennes, du plaisir qu'il y a d'être à J. C. et de le servir, qu'un jour elle lui dit : vous aimez donc bien ce J. C. duquel vous me dites de si belles choses ? Oui, répondit le jeune esclave, je l'aime de tout mon cœur, et je l'aime avec tant d'ardeur, que je voudrois embraser tous les cœurs de son amour. Mais, poursui-

vit-elle, souffririez-vous la mort pour lui ? Gilbert, à cette proposition, crut que cette fille étoit d'intelligence avec le Prince son Père, pour le tenter et pour le faire renoncer à J. C. ; et sur le champ il répondit que ce seroit avec joie, qu'il mourroit pour J. C. et que la plus grande grace qu'il pût recevoir en ce monde, étoit de donner sa vie et son sang pour son Sauveur.

Cette réponse généreuse toucha si vivement le cœur de cette fille, qu'elle prit la résolution d'embrasser une Religion si parfaite. Dans ce moment, elle dit à Gilbert : votre Religion me paroît sainte et divine ; les vertus qu'on y pratique, et que je vois en vous, sont si admirables, que je suis résolue de me faire Chrétienne, d'abandonner ma fausse Religion, de quitter même mes parens, mes biens, et mon pays, pour adorer et servir J. C. Mais comme je ne connois point de Chrétiens que vous, je vous prie de me promettre que vous m'épouserez. Je trouverai le moyen de vous tirer de votre prison, et je me sauverai de la maison du Prince mon père, pour aller avec vous dans votre pays. Ce n'est point l'intérêt ni aucune inclination naturelle, ni un motif humain qui me fait parler de la sorte : vous êtes esclave, et moi je suis Princesse, fille d'un des plus grands Seigneurs de ce pays. Si je demande votre alliance, ce n'est que pour avoir la consolation d'être instruite dans votre Loi, et de vivre avec vous dans la Religion de J. C. Le Prince mon père me destine un parti riche et puissant, mais j'aime mieux me sanctifier avec vous, que d'être placée sur le trône ; et je me croirai la plus heureuse des fem-

mes, si je puis être un jour l'épouse d'un homme aussi vertueux que vous.

Gilbert, qui ne s'attendoit point à une pareille proposition, fut si étonné de ce discours, qu'il demeura quelque tems sans répondre une seule parole. Il appréhendoit que cette fille ne lui tendît un piége, et qu'elle n'eût un ordre secret de son père pour le surprendre, et peut-être pour le faire mourir ; c'est pourquoi il se contenta de lui répondre en général, qu'elle seroit heureuse d'être Chrétienne, qu'elle devoit prier le Seigneur de l'éclairer, et d'accomplir sur elle sa sainte volonté. Il se passa ensuite quelque tems, et Gilbert ayant trouvé une favorable occasion, rompit ses chaînes, sortit de sa prison, et se sauva avec Richard son domestique, et avec tous les autres esclaves, sans rien dire à personne.

La fille du Prince Sarrasin n'eut pas plutôt appris que Gilbert s'étoit enfui, qu'elle se retira dans sa chambre, pour n'être point vue de personne : elle s'abandonna à une telle douleur, qu'elle étoit inconsolable ; pendant plusieurs jours elle ne fit que pleurer en secret de ce qu'elle n'avoit plus personne pour l'instruire de la Religion de J. C. Ah ! Ciel ; s'écrioit-elle en soupirant, ne serai-je donc jamais Catholique ? Faudra-t-il donc que je meure dans ma fausse Religion ? Qu'est devenu Gilbert, ce saint homme qui m'a dit des choses si divines ? Elle se souvint que Gilbert lui avoit dit, qu'il étoit de la ville de Londres en Angleterre. Elle s'informa de quel côté étoit l'Angleterre, et résolut d'y venir chercher Gilbert jusqu'à Londres, afin qu'il l'instruisît

dans la Religion Catholique. Après avoir pris secrètement ses mesures, elle sortit au milieu de la nuit du Palais de son Père, et s'enfuit toute seule, renonçant à toutes ses grandes richesses, et à sa patrie, pour aller chercher J. C. elle n'appréhenda point les fatigues et les dangers d'un si pénible voyage, et Dieu permit qu'elle passât par les pays infidèles, et qu'elle traversât plusieurs Royaumes sans accidens. Arrivé sur le bord de la mer, elle trouva heureusement un vaisseau, où il y avoit quelques marchands et quelques voyageurs, qui alloient en Angleterre.— Comme ils entendoient un peu la langue de cette jeune fille, et qu'ils la voyoient seule, ils la laissèrent par charité dans le vaisseau.

Lorsqu'elle fut débarquée en Angleterre, elle quitta ces voyageurs et ces marchands, et arriva dans peu de jours à Londres. Elle alloit dans toutes les rues de cette ville, sans pouvoir se faire entendre. Comme elle étoit habillée à la *Sarrasine*, et qu'on ne comprenoit pas son langage, on la prit pour une folle : de sorte qu'elle servit pendant plusieurs jours de risée et de jouet à la populace et aux enfans, qui se moquoient de cette Etrangère. Enfin Dieu permit que Richard, le domestique de Gilbert, la rencontrât sur la place publique, et la reconnût. On ne peut exprimer la joie de cette jeune Princesse, lorsqu'elle vit Richard, et qu'elle reconnut que c'étoit le même qui étoit dans la prison de son père avec Gilbert. Que faites-vous ici, lui dit Richard ? Je suis venue, répondit-elle, pour me faire instruire de la Reli-

gion Catholique. Demeurez là, dit Richard, je vais en avertir mon maître.

Gilbert ne crut pas d'abord ce que Richard lui dit, ne pouvant se persuader qu'une fille aussi délicate et d'une si grande qualité, eût traversé tant de pays et de provinces pour venir en Angleterre : mais comme il vit que Richard persistoit, et l'assuroit de la vérité, il admira le courage et la foi de cette fille, et ne douta point que le doigt de Dieu ne fût là ; il ne voulut pas, pour de bonnes raisons, la retirer dans sa maison ; et dit à Richard de la mener chez une Dame de sa connoissance, la priant d'en avoir soin comme de sa propre fille.

Le lendemain Gilbert alla chez cette Dame. Dès que la jeune Sarrasine le vit, elle eût le cœur si serré et si transporté de joie, qu'elle se jetta à ses pieds, embrassant ses genoux, et les arrosant de ses pleurs. Ne me rebutez pas, lui dit-elle, vous êtes celui que Dieu a destiné pour me convertir et pour me faire Chrétienne. Gilbert fut touché de ses paroles qui marquoient la grande foi de cette étrangère, et fut inspiré de l'épouser, afin qu'elle pût être instruite à loisir de notre sainte Religion.

Ne sachant néanmoins à quoi se déterminer, parcequ'il avoit promis à Dieu de se consacrer à la guerre des Chrétiens contre les infidèles, il alla consulter son Evêque, qu'il trouva avec cinq autres Prélats. Gilbert leur ayant raconté le fait et les aventures de cette Demoiselle, ils lui dirent que cette vocation venoit de Dieu ; et que l'un et l'autre ayant des intentions si saintes et si pures, le Ciel béniroit leur mariage.

Gilbert instruisit cette jeune Princesse des Mystères et des maximes de la Religion Chrétienne. Elle goûta les vérités du Christianisme, et en reçut les instructions avec des dispositions si saintes, que dans peu de tems elle fut capable de recevoir le Baptême, auquel elle se disposa par la prière et par l'esprit de pénitence. L'Evêque de Londres voulut lui même la baptiser. Avant que de faire cette auguste cérémonie, il lui demanda, selon la coutume de l'Eglise, si elle vouloit être baptisée ; elle répondit avec une sainte ardeur, et avec une effusion de larmes qui attendrit tous les assistans, qu'elle le désiroit de tout son cœur ; que c'étoit pour cela qu'elle étoit venue au péril de sa vie d'un pays si éloigné. L'Evêque la baptisa, et lui donna le nom de Mathilde. Gilbert ensuite l'épousa en présence de l'Evêque, qui leur donna la bénédiction nuptiale.

Le mariage étant célébré, Gilbert se trouva dans de grandes inquiétudes sur ce qu'il devoit faire. Il étoit d'un côté résolu de tenir la promesse qu'il avoit faite à Dieu, de retourner à la guerre contre les infidèles, et de l'autre il n'osoit abandonner une épouse qui l'étoit venu chercher de si loin. Mathilde s'apperçut de son embarras, et lui dit : qu'avez-vous Monsieur ? Etes-vous donc affligé de ce que j'ai l'honneur d'être votre épouse ? Non, ma chère épouse, lui répondit Gilbert ; le sujet de mon inquiétude, c'est que je dois partir pour aller à la guerre combattre pour Jésus-Christ contre les Infidèles ; et je crains que mon départ et mon absence ne vous affligent. Non, mon cher époux, reprit cette vertueuse Dame,

partez pour une guerre si sainte ; je n'en serai point affligée, puisque c'est la volonté de Dieu. Je n'ai souhaité d'être avec vous, que pour apprendre à vivre pour J. C. Vous m'avez déclaré, étant captif chez mon père, que vous étiez prêt de faire à J. C. le sacrifice de votre vie : je suis de même prête de lui faire le sacrifice de votre personne. Quoiqu'il me coûte beaucoup de me séparer de vous, je suis cependant ravie de rendre à Dieu un époux que je n'ai cherché que pour Dieu. Allez donc, mon cher époux, Dieu bénira vos entreprises ; ne soyez point en peine de moi : le Seigneur qui m'a fait miséricorde lorsque j'étois Infidèle, me protègera beaucoup plus maintenant que je suis Chrétienne. Ils se séparerent en versant des larmes, après s'être promis mutuellement le secours de leurs prières.

Gilbert, qui ne pouvoit se lasser d'admirer la sainte générosité de son épouse, partit et lui laissa Richard pour avoir soin d'elle. Gilbert demeura trois ans et demi dans cette guerre, et s'en revint. Dieu répandit sa bénédiction sur un mariage si saint ; ils eurent un fils prédestiné, et Mathilde pendant sa grossesse eut plusieurs inspirations et de secrets pressentimens, que l'enfant qu'elle portoit dans son sein, seroit grand devant Dieu. Elle accoucha l'an 1119, de ce bienheureux enfant, qui fut nommé Thomas. Mathilde ne fut pas trompée ; son fils Thomas fut un grand Saint, il fut Archevêque de Cantorbéry, et reçut la couronne du martyre pour la défense de l'Église. On célèbre sa Fête le lendemain de celle des Saints Innocens.

Jeunes gens, édifiez-vous par ces exemples ; et que ces deux illustres époux soient votre modèle. Lorsque vous pensez à vous marier, ne cherchez que Dieu et votre salut, à l'exemple de Mathilde ; n'ayez que des intentions saintes et des conversations innocentes, à l'exemple de Gilbert ; et Dieu bénira votre mariage et votre postérité.

AUTRE EXEMPLE.

Ce qui commence par la joie, finit souvent par le regret, dit le Sage. C'est ce qu'on voit dans plusieurs mariages dont les commencemens paroissent agréables, mais dont les suites sont bien amères. Parmi plusieurs exemples que l'expérience montre tous les jours, en voici un, arrivé depuis peu de tems.

Un jeune homme et une fille, après plusieurs années de fréquentations et d'assiduités, se marierent malgré leurs parens. Avant le mariage, ils avoient tant d'attache l'un pour l'autre, qu'ils étoient inséparables : il sembloit que leur amitié ne devoit jamais finir. Mais ils éprouverent bientôt que les amitiés d'entêtement et de jeunesse ne sont pas de durée, et que Dieu ne bénit pas de tels mariages. A peine furent-ils mariés, que le mari ne pouvoit plus souffrir sa femme, et la traitoit comme une esclave. La femme prit le meilleur parti, qui étoit celui de la patience et du silence. Ils eurent une fille nommée Simphorienne. Ce mari brutal ayant donné un coup de pied à sa femme, elle en mourut au bout de huit jours.

Avant que de mourir, elle appella Simphorienne, qui avoit treize ans : tu vois, ma fille, lui dit-

elle, l'état où je suis, tu vois les cruautés que j'ai éprouvées de ton père ; je les ai souffertes en esprit de pénitence, et comme une juste punition de mes désobéissances et des chagrins que j'ai faits à mes père et mère, en me mariant contre leur gré et par caprice. Prends exemple sur moi, et sois plus sage que je n'ai été. Je te laisse sous la conduite de ta chère tante, qui aura soin de ton éducation ; ne fais rien sans ses conseils, et prends garde de ne te jamais conduire par ta propre volonté. Aie toujours devant les yeux la crainte de Dieu ; sois humble et chaste ; évite les fréquentations et familiarités avec les garçons, c'est ce qui a commencé ma perte. Je te plains, ma fille, bientôt tu n'auras plus de mère sur la terre ; mais je prie la Ste. Vierge d'être ta mère, et de te protéger.

N'oublie jamais le respect que tu dois à ton père : il n'est pas capable de te donner l'instruction : je te recommande cependant de lui obéir, et de prier pour sa conversion. Je lui pardonne pour l'amour de J. C. tous les mauvais traitemens qu'il m'a faits. Cette femme mourut ensuite dans une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Simphorienne sa fille profita si bien des avis salutaires de sa mère mourante, qu'elle vécut en sage fille, suivit les conseils de sa tante, et se maria saintement avec un parti avantageux.

Son père, après la mort de cette femme, eut tant de regret et de confusion de la mort qu'il lui avoit causée par ses duretés, qu'il en tomba malade, et mourut quelques jours après, dans une espèce de transport et de désespoir.

Voilà quelle fut la fin d'un mariage contracté par libertinage et par fantaisie. Ne voit-on pas souvent de pareils évênemens dans les paroisses, à la ville et à la campagne, que Dieu permet pour l'instruction des jeunes gens ?

Combien de filles seroient avantageusement établies et heureuses dans le mariage, si elles consultoient Dieu et la volonté de leurs parens? Combien en voit-on qui perdent leurs ames et leur fortune, parcequ'elles sont sans pudeur et sans modestie ? Combien de jeunes hommes, qui, en se mariant par un criminel entêtement, attirent sur eux et leur famille la malédiction du Ciel ? O qu'on est aveugle, qu'on est malheureux, lorsqu'on cherche sa fortune et son établissement par le libertinage et par le crime !

AUTRE EXEMPLE.

L'Ecriture Sainte nous apprend des circonstances bien édifiantes et bien extraordinaires, dans le mariage du jeune Tobie. Son père, qui s'appelloit aussi Tobie, lui dit un jour : mon fils, prenez la peine d'aller jusques dans la ville de Ragès, pour demander à Gabélus l'argent qu'il nous doit ; mais comme le voyage est long, cherchez quelque personne sage et craignant Dieu, pour vous conduire. A peine le jeune Tobie fut-il sorti de la maison, qu'il vit venir à sa rencontre un jeune homme qui avoit l'air noble et modeste, (c'étoit l'Ange Raphaël, que Dieu lui envoyoit pour être son guide, déguisé sous la forme d'un voyageur.) Ne sauriez-vous point, lui dit Tobie, le chemin qui conduit à Ragès en Médie ? Sans doute ; je le sais, répondit l'Ange ; je connois

même les habitans de ce pays là, et je puis vous y rendre service. Le jeune Tobie fit entrer ce jeune étranger dans la maison ; le père le pria de conduire son fils, et lui promit qu'il ne perdroit pas ses peines. L'Ange Raphaël (qu'ils prenoient tous pour un jeune homme) lui répondit : je conduirai fidellement votre fils, et je vous le ramenerai en bonne santé. Allez, mes enfans, leur dit le père, en leur donnant sa bénédiction, je vous souhaite un heureux voyage : que le Seigneur vous protège en chemin, et que son Saint Ange vous accompagne !

Après quelques jours de marche, se trouvant près d'une ville, l'Ange dit au jeune Tobie ; vous ne savez peut-être pas que vous avez ici un proche parent, ami de votre père. Ce parent, c'est Raguel ; il n'a qu'une fille unique nommée Sara ; elle est très-vertueuse, elle a du bien ; le Seigneur l'a destinée pour être votre épouse, et je sais que votre père y consentira. C'est dans la maison de Raguel que je vais vous conduire, ne manquez pas de lui demander sa fille en mariage.

Aux noms de Sara et Raguel, Tobie fut épouvanté, et dit à l'Ange : vous ne savez donc pas que cette fille a déjà eu sept maris, et que tous les sept ont été étouffés par le demon, dès la première nuit de leur noces ; je crains qu'un pareil accident ne m'arrive. Il est vrai, lui dit l'Ange, que le démon a mis à mort les sept maris de Sara, parcequ'ils le méritoient, et qu'ils étoient indignes de l'alliance de cette sainte fille. Mais rassurez-vous ; le même accident ne vous arrivera point ; le démon n'a pas du pouvoir sur tous les hommes.

Ceux qui n'entrent dans le mariage qu'avec des intentions grossières, et qui, sans crainte de Dieu, se comportent d'une manière toute brutale, comme des bêtes sans raison ; voilà ceux que Dieu abandonne quelquefois au pouvoir de l'esprit malin. Pour vous, vous n'en userez pas de la sorte ; vous épouserez Sara, et vous ne l'épouserez que selon l'esprit de Dieu, dans des intentions saintes ; et soyez assuré que rien de fâcheux ne vous arrivera, que le démon n'aura aucun pouvoir sur vous, et que Dieu bénira votre alliance. Le jeune Tobie remercia l'Ange, ajouta foi à ses paroles, et lui dit qu'il profiteroit de ses sages conseils.

Etant arrivés dans la ville, ils allerent chez Raguel, qui reçut avec bonté et avec franchise ces deux Voyageurs sans les connoître. Ensuite ayant envisagé le jeune Tobie, il dit tout bas à Anne sa femme : *ce jeune homme ressemble beaucoup à Tobie notre cousin.* Une louable curiosité le porta à demander à ces deux étrangers d'où ils étoient ; nous sommes, dirent-ils, de la Tribu de Nephtali, et nous demeurons à Ninive. Puisque vous demeurez à Ninive, leur dit Raguel, vous connoissez peut-être Tobie, mon parent et mon ancien ami.

L'Ange lui montrant le jeune Tobie : voilà lui dit-il, le fils de ce cher parent dont vous parlez. Aussitôt Raguel se jetta au cou de ce jeune homme, et l'embrasse en versant des larmes, ah ! mon fils, lui dit-il, que le Seigneur vous comble de ses bénédictions ! Vous êtes le fils d'un grand homme de bien. Il lui parla si tendrement, qu'Anne sa femme et sa fille Sara en pleurerent de joie

Raguel fit préparer un festin. Je ne mangerai et ne boirai point chez vous, lui dit le jeune Tobie, que vous ne m'ayez accordé la grace que je vais vous demander ; c'est votre fille, que j'ai l'honneur de vous demander en mariage. Raguel fut saisi de frayeur, et pâlit à cette proposition. Il pensa d'abord que, s'il lui donnoit sa fille, il arriveroit à ce jeune homme le même accident qu'aux sept autres maris de Sara. L'Ange qui voyoit son embarras, lui dit : ne craignez rien, Raguel ; le jeune Tobie est celui que le Ciel destine à votre fille ; soyez assuré que rien de fâcheux ne lui arrivera. Les autres maris de votre fille ont été livrés au démon, parcequ'ils étoient des hommes tout charnels ; mais ce jeune homme n'est pas de même, il est craignant Dieu, et n'a que de saintes intentions. Raguel, à ces paroles, mit sa confiance en Dieu, consentit à ce mariage ; et prenant la main du jeune Tobie et celle de Sara sa fille, il leur donna sa bénédtction, en disant ; *que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, soit avec vous ; qu'il vous unisse, qu'il comble votre alliance de ses graces et de ses faveurs célestes !* On écrivit ensuite le contrat de mariage, et on soupa avec une sainte joie, en bénissant Dieu.

Après le souper, on conduisit les jeunes époux dans la chambre nuptiale ; la jeune Sara n'y entra qu'en tremblant, appréhendant toujours qu'il n'arrivât à ce nouvel époux un même accident qu'aux autres ; Tobie y entra sans crainte, plein de confiance en Dieu. Quand il fut seul avec sa nouvelle épouse, il la rassura, et lui dit : *Ne crai-*

gnez point, Sara, le Seigneur sera notre Protecteur et notre Père ; il est juste que nous lui consacrions les prémices de notre mariage ; passons les trois premières nuits en prières, et ne songeons qu'à nous unir à Dieu et à purifier notre cœur. Ils passerent ensuite la nuit en oraison.

Raguel, de son côté, craignoit toujours pour Tobie ; il fit même creuser par précaution une fosse pendant la nuit pour l'enterrer, en cas qu'il fût trouvé mort comme les autres maris de Sara : de manière que ne pouvant vaincre son inquiétude, il se leva avant le jour, et dit à Anne sa femme ; envoyez une de vos servantes, pour voir si notre gendre est encore vivant. La servante y entra, et revint promptement leur dire qu'ils étoient tous deux vivans et en santé ; aussitôt le père et la mère se prosternerent à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il agréoit et favorisoit ainsi le mariage de leur fille, et passerent le reste de la nuit à prier pour elle et pour son époux.

Le jeune Tobie, après avoir réglé et disposé toutes ses affaires, pria son beau-père Raguel de lui permettre de s'en revenir, et d'emmener Sara son épouse : Raguel y consentit enfin, lui remit sa fille avec beaucoup de domestiques, et de grandes richesses.

Allez, mes enfans, leur dit-il, en pleurant et leur faisant ses adieux ; allez en paix ; je prie de tout mon cœur l'Ange du Seigneur qu'il vous conduise et vous préserve d'accidens ; que le Ciel bénisse, votre alliance et votre postérité. Pour vous, ma fille, nous ne vous verrons peut-être plus ; mais écoutez les derniers avis de Raguel

votre père, et d'Anne votre mère. Ils l'embrassèrent tendrement, et lui dirent : *Honorez votre beau-père et votre belle-mère, respectez votre époux, appliquez-vous à régler votre famille, gouvernez avec sagesse et avec patience votre maison et vos domestiques. et vivez sans reproche dans la crainte du Seigneur.* A ces mots les larmes recommencerent, on s'embrassa pour la dernière fois. Tobie avec son épouse et son cortège partirent.

Après quelques jours de marche, Tobie prit le devant avec l'Ange Raphaël, afin de consoler son Père et sa Mère, qui étoient en peine de lui. Il arriva quelques jours avant Sara. On ne peut exprimer la joie de ce bon père, au retour de son fils, et lorsqu'il apprit son heureux mariage. Ce bon vieillard étoit aveugle : et ce qui augmenta sa joie, c'est que son fils Tobie le guérit, et lui ouvrit les yeux par le secours d'un remède que l'Ange lui avoit appris : les premières paroles de ce saint homme furent de bénir et de remercier Dieu.

Au bout de sept jours, on vit arriver la jeune Sara, épouse de Tobie, avec tout son équipage et sa suite. On doit juger avec quel empressement, et avec quelle marque de tendresse et de cordialité, on reçut cette vertueuse et jeune épouse ; et quelle fut la joie de Sara d'entrer dans une maison où elle voyoit tant de charité, d'union et de crainte de Dieu : elle bénit le Seigneur de l'avoir appellée à un mariage, où elle ne voyoit rien que de consolant pour elle.

Tobie le père appella son fils, et lui dit en particulier : que donnerons-nous à ce jeune hom-

me qui vous a accompagné pendant votre voyage? (Il parloit de l'Ange Raphaël, qu'il ne connoissoit pas encore, et qu'il croyoit véritablement être un homme.) Ah ! mon père, reprit le jeune Tobie, tous nos biens ne sont pas suffisans pour reconnoître les grands services qu'il m'a rendus. Je lui dois ma vie, je lui dois nom épouse, vous lui devez la vue, je lui dois mes biens, je lui dois tout. Le père et le fils lui offrirent par reconnoissance la moitié de leurs biens, en lui demandant pardon de lui offrir si peu de chose. L'Ange, sans se faire encore connoître, leur répondit, adressant la parole à Tobie le père ; je ne vous demande rien, que de bénir le Dieu du Ciel, et de publier ses miséricordes. Ecoutez-moi, je vais vous apprendre ce que vous ne savez pas encore : ne vous repentez pas des choses que vous avez faites pour votre Dieu ; vous voyez à présent par votre expérience, qu'on ne perd rien au service d'un si grand Maître. C'est moi qui offrois au Seigneur vos prières, vos jeûnes, vos aumônes, votre patience, et vos bonnes œuvres. Vous avez été affligé, mais c'est parceque vous étiez serviteur et ami de Dieu, qu'il a fallu que vous fussiez tenté et éprouvé. C'est moi qui ai été envoyé de sa part, pour conduire votre fils ; c'est moi qui ai lié le démon, afin qu'il ne pût lui nuire ; c'est moi qui lui ai procuré la vertueuse Sara pour être son épouse, et pour être votre consolation. Maintenant que j'ai exécuté les ordres du Seigneur, je vais vous dire qui je suis ; bénissez-en Dieu : *Je suis l'Ange Raphaël, un des sept Anges, qui sommes toujours présens devant le Trône de Dieu. Il est*

tems que je retourne vers celui qui m'a envoyé. Pour vous, je vous le dis encore en vous quittant, bénissez le Seigneur le reste de votre vie, et publiez partout ses miséricordes et ses merveilles. Ce furent-là les dernières paroles de l'Ange, qui disparut en un moment. A ces paroles, les deux Tobie, père et fils, furent saisis d'un si grand respect et d'une si profonde admiration, qu'ils furent trois heures entières prosternés la face contre terre, tout occupés à remercier et adorer Dieu, sans pouvoir prononcer une seule parole.

Tant de graces et de faveurs les rendirent plus fidèles à Dieu que jamais. Le Seigneur bénit tellement cette sainte famille, que le saint vieillard Tobie eut, avant que de mourir, la consolation de voir jusqu'à sa troisième génération. Le Ciel répandit tant de bénédictions sur le mariage du jeune Tobie son fils avec Sara, que ce fils vécut près de cent ans, et laissa une nombreuse postérité dans la paix et dans la crainte de Dieu.

Cette histoire est admirable et instructive dans toutes ses circonstances ; elle vous apprend, 1. Que Dieu protége toujours ceux qui le craignent et qui le servent avec fidélité. 2. Elle apprend aux jeunes gens qui se destinent au mariage, avec quelle intention ils doivent s'y disposer. Est-ce par l'inspiration du bon ou du mauvais Ange qu'ils se fréquentent pour le mariage, et qu'ils s'y engagent ? C'est ce qu'ils doivent examiner. S'ils entrent dans le mariage par l'inspiration du Ciel, et avec des intentions saintes, Dieu bénira leur dessein ; mais s'ils se disposent au mariage avec des intentions criminelles ; s'ils se fréquentent

avec danger et avec scandale, ou par l'inspiration du mauvais Ange, et de l'esprit d'impureté, hélas ! que de malheurs n'ont-ils pas à craindre ! Le démon ne les étouffera pas, comme les sept maris de Sara ; mais Dieu saura bien les punir d'une autre manière, par les accidens, les disgraces et les chagrins dont leur mariage sera rempli. 3. Enfin les pères et mères apprendront par cette histoire, qu'ils ne peuvent procurer un établissement plus heureux à leurs enfans, lorsqu'ils les engagent dans le mariage, que de les donner à des gens vertueux ; et que la sagesse et la crainte de Dieu sont les biens les plus précieux qu'ils puissent leur laisser.

FIN.

VEPRES DU DIMANCHE.

Pater Noster, &c. Ave Maria, &c.

DEUS in adjutorium meum intende. Domine, ad adjuvandum me festina. Gloria Patri et Filio, &c.

Ant. Dixit Dominus.

Au tems de Pâques on dit les Pseaumes sous la seule Antienne, Alleluia.

PSEAUME 109.

DIXIT Dominus Domino meo : sede à dextris meis.

Donec ponam inimicos tuos : scabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion : dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ, in splendoribus sanctorum : ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Dominus et non pœnitebit eum : tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech.

Dominus à dextris tuis : confregit in die iræ suæ Reges.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas : conquassabit capita in terrâ multorum.

De torrente in via bibet : propterea exaltabit caput. Gloria Patri, &c.

Ant. Dixit Dominus Domino meo, sede à dextris meis. *Ant.* Fidelia.

PSEAUME 110.

CONFITEBOR tibi, Domine, in toto corde meo : in concilio justorum et congregatione.

Magna opera Domini : exquisita in omnes voluntates ejus.

Confessio et magnificentia opus ejus : et justitia ejus in sæculum sæculi.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se.

Memor erit in sæculum testamenti sui : virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Ut det illis hæreditatem gentium : opera manuum ejus veritas et judicium.

Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in sæculum sæculi : facta in veritate et æquitate.

Redemptionem misit populo suo ; mandavit in æternum testamentum suum.

Sanctum et terribile nomen ejus : initium sa[illegible]e timor Domini.

[illegible]ectus bonus omnibus facientibus eum : lau[illegible]tio ejus manet in sæculum sæculi. Gloria Patri, &c.

Ant. Fidelia omnia mandata ejus : confirmata in sæculum sæculi. *Ant.* In mandatis.

PSEAUME 111.

BEATUS vir qui timet Dominum : in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terrâ erit semen ejus : generatio rectorum benedicetur.

Gloria et divitiæ in domo ejus : et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis : misericors et miserator et justus.

Jucundus homo qui miseretur et commodat, disponet sermones suos in judicio : quia in æternum non commovebitur.

In memoriâ æternâ erit justus : ab auditione malâ non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus : non commovebitur donec despiciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi : cornu ejus exaltabitur in gloriâ.

Peccator videbit et irascetur, dentibus fuis fremet et tabescet : desiderium peccatorum peribit. Gloria Patri, &c.

Ant. In mandatis ejus cupit nimis.

Ant. Sit nomen Domini.

PSEAUME 112.

LAUDATE, pueri, Dominum : laudate nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum : ex hoc nunc et usque in sæculum.

A solis ortu usque ad occasum : laudabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Dominus : et super cœlos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster qui in altis habitat ; et humilia respicit in cœlo et in terrâ ?

Suscitans à terrâ inopem ; et de stercore erigens pauperem.

Ut collocet eum cum principibus : cum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo : matrem filiorum lætantem. Gloria Patri, &c.

Ant. Sit nomen Domini benedictum in sæcula.

Ant. Nos qui vivimus.

PSEAUME 113.

IN exitu Israël de Ægypto : domus Jacob de populo barbaro.

Facta est Judæa sanctificatio ejus : Israël potestas ejus.

Mare vidit et fugit : Jordanis conversus est retrorsùm.

Montes exultaverunt ut arietes : et colles sicut agni ovium.

Quid est tibi, mare, quod fugisti : et tu, Jordanis, quia conversus est retrorsùm ?

Montes, exultastis sicut arietes : et colles sicut agni ovium ?

A facie Domini mota est terra : à facie Dei Jacob.

Qui convertit petram in stagna aquarum : et rupem in fontes aquarum.

Non nobis, Domine, non nobis : sed nomini tuo da gloriam.

Super misericordiâ tuâ et veritate tuâ : nequandò dicant gentes, ubi est Deus eorum ?

Deus autem noster in cœlo ; omnia quæcumque voluit, fecit.

Simulachra gentium argentum et aurum : opera manuum hominum.

Os habent et non loquentur : oculos habent, et non videbunt.

Aures habent et non audient : nares habent, et non odorabunt.

Manus habent et non palpabunt, pedes habent et non ambulabunt : non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea : et omnes qui confidunt in eis.

Domus Israël speravit in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Domus Aaron speravit in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Qui timent Dominum speraverunt in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Dominus memor fuit nostrî : et benedixit nobis.

Benedixit domui Israël : benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timent Dominum : pusillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus super vos : super vos, et super filios vestros :

Benedicti vos à Domino : qui fecit cœlum et terram.

Cœlum cœli Domino : terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine : neque omnes qui descendunt in infernum.

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino : ex hoc nunc et usque in sæculum.

Gloria Patri, &c.

Ant. Nos qui vivimus, benedicimus Domino.

Au tems de Pâques.

Ant. Alleluia, Alleluia, Alleluia.

CHAPITRE—2 *Cor.* 1.

BENEDICTUS Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostrâ.

R. Deo gratias.

HYMNE.

LUCIS Creator optime,
Lucem dierum proferens,
Primordiis lucis novæ,
Mundi parans originem.
QUI mane junctum vesperi,
Diem vocari præcipis,
Tetrum cahos illabitur,
Audi preces cum fletibus.
NE mens gravata crimine,
Vitæ sit exul munere,
Dùm nil perenne cogitat,
Seseque culpis illigat.
CŒLORUM pulset intimum,
Vitale tollat præmium,
Vitemus omne noxium,
Purgemus omne pessimum.
PRÆSTA, Pater piissime,
Patrique compar unice,
Cum Spiritu paraclito,
Regnans per omne sæculum. Amen.

CANTIQUE DE LA VIERGE. *Luc.* 1.

MAGNIFICAT : anima mea Dominum.

Et exultavit spiritus meus : in Deo salutari meo.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Quia fecit mihi magna qui potens est : & sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus à progenie in progenies : timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suó : dispersit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede : & exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis : & divites dimisit inanes.

Suscepit Israël puerum suum : recordatus misericordiæ suæ.

Sicut locutus est ad Patres nostros : Abraham & semini ejus in sæcula.

Gloria Patri, &c.

FINIS.

TABLE DES CHAPITRES.

TABLE.

TABLE.

NOUS recommandons aux Fidèles de ce Diocèse l'usage de cette Sixième Edition des INSTRUCTIONS CHRETIENNES POUR LES JEUNES GENS ; le prompt débit des cinq premières ayant démontré combien la lecture leur en étoit avantageuse.

† J. O. Ev. DE QUEBEC.

Québec, 7 *Avril*, 1813.

ux Fidèles

te Sixième

IRETIENNES

le prompt

ayant dé-

eur en étoit

QUEBEC.

